

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

MÉMOIRE PRÉSENTÉ À
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR
MARIE-FRANCE GÉLINAS

*QUÊTE IDENTITAIRE ET AMÉRICANITÉ :
ÉTUDE DE TROIS HÉROÏNES EN TERRE ÉTATS-UNIENNE
DANS LE ROMAN QUÉBÉCOIS CONTEMPORAIN*

JANVIER 2008

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

REMERCIEMENTS

D'abord, je tiens à remercier ma directrice de maîtrise, Madame Lucie Guillemette, qui a su bien me guider tout au long du processus de recherche et d'écriture du mémoire. Mes remerciements s'adressent également aux correcteurs, Suzanne Pouliot et Jean Morency, qui ont si gentiment accepté de me lire et de me faire part de leurs précieux commentaires. Il m'importe de remercier toute ma famille, en particulier mes parents Sylvie et Jocelyn, ma sœur Sylviane et mon frère Olivier qui m'ont épaulée durant toutes ces années et qui m'ont encouragée à poursuivre mes rêves. Merci Jean-François d'être resté à mes côtés jusqu'au bout, même si, j'en conviens, je n'ai pas toujours été facile à supporter. Enfin, merci à mes amis et à toutes les personnes qui, de près ou de loin, m'ont soutenue durant mon cheminement.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	ii
TABLE DES MATIÈRES	iii
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I AMÉRICANISATION ET AMÉRICANITÉ	
1.1 Américanisation : origine et principales acceptances du concept	12
1.2 Américanité : origine et principales acceptances du concept	16
1.3 Deux concepts intimement liés	24
1.4 Quelques manifestations de l'américanité dans la littérature québécoise	26
1.4.1 Le contact avec l'espace américain	
1.4.2 Le rapport au langage	
1.4.3 La rencontre de l'Autre	
CHAPITRE II ESPACE ET ATMOSPHÈRE ÉTATS-UNIENS	
2.1 L'hyperréalité californienne ou comment vivre dans l'univers du faux	37
2.2 De New York au Rhode Island : se perdre pour mieux se retrouver.....	45
2.3 La Floride, Key West, et pourquoi pas un voyage au bout du monde?.....	53
CHAPITRE III LE LANGAGE : FRONTIÈRE ET OUVERTURE	
3.1 Combattre l'unilinguisme et apprivoiser la technologie	61
3.2 Cassiopée ou L'été « anglo-polonais »	67
3.3 Je m'appelle Rosalie Dansereau <i>and I speak English just a little bit</i>	73

CHAPITRE IV RENCONTRE DE L'AUTRE ET REMISE EN CAUSE DE L'IDENTITÉ

4.1	La survie d'une <i>mother-woman</i>	81
4.2	Au-delà de l'image	89
4.3	Les deux rois de la mer	96
CONCLUSION		104
BIBLIOGRAPHIE		110

INTRODUCTION

« Nous sommes d'ici et de nulle part. Enfuis de tous les territoires. [...] Notre non-passé. Notre maîtrise discutable de la langue. Notre territoire imaginé. Tout cela donne à nos livres un envol qui disperse au large les désirs et les pulsions. L'écriture est ce voyage qui s'incarne et mène ailleurs. [...] Si l'Europe nous apprend que nous sommes américains, L'Amérique nous apprend que nous sommes d'ailleurs. »

(Claude Beausoleil, « Écritures d'Amérique/l'infini nous regarde »)

« L'Amérique est le territoire absolu de notre errance »

(Lucien Francoeur, « L'Amérique inavouable »)

Le continent américain fut désiré, semble-t-il, bien avant l'arrivée de Christophe Colomb en 1492. Pour les colons européens de l'époque, l'Amérique représentait un espace nouveau et infini, un lieu de liberté, de recommencement, où les imaginaires pouvaient ouvertement se confronter. Cette terre de dépaysement symbolisait donc, par extension, la conquête intérieure d'une identité nouvelle. Aujourd'hui, l'Amérique « continue de projeter cet espace mythique qui territorialise celle et celui qui évolue dans des lieux autres » et c'est pourquoi, chez de nombreux écrivains québécois, le contact avec l'ailleurs est souvent mis en scène aux États-Unis, « là où le mythe de l'Amérique est perpétuellement réactualisé¹. » Jean Morency explique cette permanence de l'interrogation identitaire continentale des Québécois par leur attachement encore présent à l'Europe : « comme le Québec demeure toujours un pays "incertain", pour reprendre l'expression de Jacques Ferron,

¹ Lucie Guillemette, « Femmes et Amériques dans *Une histoire américaine* de Jacques Godbout : l'ouest revisité », *Canadian Review of American Studies / Revue canadienne d'études américaines*, University of Calgary Press, vol. 24, n° 3, automne 1994, p. 121.

tiraillé entre ses racines européennes et sa situation américaine [...] il n'est guère étonnant de voir cette question de l'américanité, de l'identité et de la destinée continentales refaire périodiquement surface². » Dans la même foulée, Hilligje Van't Land ajoute que « [f]aisant en fait partie du même ensemble linguistique que la francophonie d'Europe, le Québec se distingue du reste du continent : *linguistiquement* par une variation plus forte, *culturellement* par l'appartenance à la civilisation d'Amérique du Nord, *politiquement* par une situation sans cesse instable, voire menacée³ ». Cette conquête de l'identité continentale serait toutefois, d'après les constatations de Donald Cuccioletta, un phénomène nouveau: « C'est seulement récemment que nous (Québécois et Canadiens) avons commencé à comprendre notre présence sur ce continent [...] [et] d'investiguer notre américanité. [...] Cette reconnaissance de l'américanité nous a permis, au moins pour les Québécois, d'expliquer notre double héritage culturel : un de la France et l'autre provenant des Amériques⁴. » C'est ainsi que sans cesse « [n]ourrie par la quête du "Qui sommes nous et où sommes-nous?", l'américanité s'est imposée comme pôle de référence majeur des études entourant les questions d'identité plus particulièrement en ce qui touche les rapports avec la culture hégémonique des États-Unis⁵. »

² Jean Morency, « Les modalités du décrochage européen des littératures américaines », dans *Québécois et Américains : la culture québécoise aux XIX^e et XX^e siècles*, sous la direction de Gérard Bouchard et Yvan Lamonde, Saint-Laurent, Fides, 1995, p. 169.

³ Hilligje Van't Land, « La représentation du Québec et de l'Amérique dans *Le temps des Galarneau* de Jacques Godbout », dans *Roman contemporain et identité culturelle en Amérique du Nord*, sous la direction de Jaap Lintvelt, Québec, Nota bene, coll. « Littérature(s) », 1998, p. 110.

⁴ C'est nous qui traduisons: « It is only recently that we (Québécois and Canadian) have begun to understand our presence on this continent [...] [and] to investigate [our] américanité. [...] This recognition of américanité, permit us, at least for the Quebecois, to explain our cultural heritage in a dual fashion. One from France, but the other from the Americas. » (Donald Cuccioletta, « Pan-American Integration, Multiple Identities, Transculturalism and Américanité : Towards a Citizenship for the Americas », dans *Le grand récit des Amériques : polyphonie de l'identité culturelle dans le contexte de la continentalisation*, sous la direction de Donald Cuccioletta, Jean-François Côté et Frédéric Lesemann, Sainte-Foy, Les Éditions de l'IQRC, 2001, p. 45-46.)

⁵ *Id.*, « Introduction », dans *L'américanité et les Amériques*, Sainte-Foy, Éditions de l'IQRC, 2001, p. 2.

Du même élan, Hans-Jürgen Lüsebrink fait remarquer que « [d]e nombreux écrivains, artistes et cinéastes québécois et canadiens-français ont fictionnalisé, pendant les deux dernières décennies, cette "nouvelle vision" d'un Québec et d'un Canada francophone profondément ancrés mentalement, culturellement et symboliquement dans le continent américain⁶. » Même si « depuis quelques années, selon Léon Bernier, le thème de l'américanité s'est imposé comme dimension importante des débats entourant l'évolution des dynamiques identitaires de la société québécoise⁷ », c'est surtout au cours de la décennie 1980 que foisonnent les textes traitant d'Amérique et des États-Unis⁸. Laurent Mailhot explique ce phénomène en « associ[ant] d'emblée les manifestations croissantes de l'américanité dans les lettres québécoises au contexte socio-politique de la décennie quatre-vingt, c'est-à-dire post-référendaire, post-indépendantiste et post-nationaliste (et pourquoi pas postmoderne)⁹. » En réalité, c'est qu'« à la suite du référendum, une dissociation va se produire au Québec entre le projet politique indépendantiste et la conception d'une identité québécoise conçue essentiellement autour de la francité. C'est dans ce contexte que l'américanité va sortir de l'ombre [et s'insérer] dans un processus de

⁶ Hans-Jürgen Lüsebrink, « Introduction. Un état des lieux. », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, Montréal, Éditions Nota bene, vol. 7, n° 2, 2004, p. 11-12.

⁷ Léon Bernier, « L'américanité ou la rencontre de l'altérité et de l'identité », dans *L'américanité et les Amériques*, sous la direction de Donald Cuccioletta, Sainte-Foy, Éditions de l'IQRC, 2001, p. 176.

⁸ Lucie Guillemette explique, dans son article « L'Amérique déconstruite et les voix/voies féminines dans *La maison Tresler* de Madeleine Ouellette-Michalska », que « cet engouement pour les États-Unis atteint son paroxysme dans les années quatre-vingt en vertu de la densité potentielle des représentations américaines dans les fictions romanesques, représentations entendues ici comme thématiques, personnages et lieux ainsi que discours théoriques des auteurs. » (*Le récit québécois depuis 1980*, sous la direction de Irène Oore et Betty Bednarski, Halifax, Dalhousie University, vol. 23, automne-hiver 1992, p. 61.) Pensons à des romans comme *La première personne* (1982) de Pierre Turgeon, *Les fous de Bassan* (1982) d'Anne Hébert, *Petites violences* (1982) de Madeleine Monette, *Volkswagen Blues* (1984) de Jacques Poulin, *L'été Rébecca* (1985) de René Lapierre, *Une histoire américaine* (1986) de Jacques Godbout, pour ne nommer que ceux-là, ou à l'article scientifique de Benoît Melançon paru dans *Études françaises* en 1990 et intitulé « La littérature québécoise et l'Amérique. Prolégomènes et bibliographie », dans lequel le spécialiste fait état des nombreuses recherches sur l'américanité, entamées au cours des années 1960.

⁹ Lucie Guillemette, « Littérature québécoise et expérience continentale : américanité et/ou américanisation? », *L'action nationale : pour célébrer la fête nationale*, vol. 90, n° 6, juin 2000, p. 57.

remise en question de l'identité et de la culture québécoise¹⁰. » Ainsi, durant cette période, dira Lucie Guillemette, « [c]e sont surtout des interrogations liées à la problématique d'une identité québécoise, dont la territorialité ne suppose plus l'homogénéité d'un espace géographique et culturel contraignant, qui émergent des fictions romanesques parlant de l'Amérique et des États-Unis¹¹. »

Plus encore, les déplacements transcontinentaux ont historiquement toujours été associés à la gent masculine et la trame romanesque des dernières années tend à déconstruire cette réalité, comme le soulignent dans leur introduction, les auteurs du récent ouvrage *Romans de la route et voyages identitaires*: « Comme le voyage a longtemps été l'apanage des hommes, la recherche identitaire était également le privilège du sexe masculin. La littérature contemporaine montre que la femme fait de plus en plus la conquête de l'espace, ce qui transforme d'une manière importante les romans et les films de la route. Ces genres offrent de plus en plus de réflexions concernant l'identité sexuée de genre¹². » Il demeure donc nécessaire et pertinent de s'attarder aux voix féminines puisqu'elles s'avèrent elles-mêmes Autres dans la société patriarcale, comme l'a bien démontré Simone de Beauvoir¹³. Durant la décennie 1980, plusieurs écrivaines québécoises mettent justement en scène, dans leurs œuvres romanesques, des personnages féminins en quête d'identité et parachutés en terre étrangère. Nous nous attarderons à l'espace narratif pris en charge par une parole féminine qui se posera comme une marque singulière se transformant

¹⁰ Louis Dupont, « L'américanité québécoise : portée politique d'un courant d'interprétation », dans *L'américanité et les Amériques*, sous la direction de Donald Cuccioletta, Sainte-Foy, Éditions de l'IQRC, 2001, p. 58.

¹¹ Lucie Guillemette, « Femmes et Amériques dans *Une histoire américaine* de Jacques Godbout : l'ouest revisité », p. 122.

¹² Jaap Lintvelt, Jean Morency et Jeanette Den Toonder, « Introduction », dans *Romans de la route et voyages identitaires*, Québec, Éditions Nota bene, coll. « Terre américaine », 2006, p. 7.

¹³ Voir Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe*, Paris, Gallimard, coll. « Idées », n^os 152-153, 1949.

en un facteur identitaire. L'étude de la parole énonciative s'inscrit d'ailleurs dans le sillage d'un féminisme qui cherche à poser la femme comme un sujet : « la critique au féminin a en effet voulu mettre l'accent sur l'énonciation, rappelant constamment la singularisation de l'énoncé de tout locuteur, de sorte que l'énoncé n'apparaisse plus comme une donnée extérieure au sujet, coupée de lui¹⁴. »

À l'instar de Pierre Rajotte, nous croyons que l'« on assiste, dans la littérature de voyage, à une importante remise en cause et en forme de l'autoreprésentation individuelle et collective, [...] marquée par une ouverture à une spatialité et à une temporalité différentes, mais surtout à des altérités multiples¹⁵. » Pareilles constatations nous ont conduite à notre hypothèse d'interprétation, qui pourrait s'énoncer comme suit : dans plusieurs romans québécois écrits par des femmes, surtout durant la décennie 1980, et destinés à un public dit général ou adolescent, une héroïne se retrouve en sol américain et participe à une quête identitaire qui lui permettra de mieux se situer en tant qu'individu sur ce vaste continent qu'est l'Amérique. Dans son cheminement en territoire états-unien, elle découvre un environnement et une atmosphère qui diffèrent de ceux auxquels elle est habituée et compare implicitement ou explicitement ce nouveau milieu à celui dont elle est originaire. Nous pensons qu'un tel rapprochement est effectué dans le but de garder un point d'ancrage dans la réalité, représenté ici par Montréal, puisque celle-ci

¹⁴ Louise Dupré, « La critique au féminin », dans *La recherche littéraire. Objets et méthodes*, sous la direction de Claude Duchet et Stéphane Vachon, Montréal, XYZ, coll. « Théorie et littérature », 1993, p. 381.

¹⁵ Pierre Rajotte, « Présentation », dans *Le voyage et ses récits au XX^e siècle*, Québec, Nota bene, 2005, p. 13-14.

est constamment masquée par l'« hyperréalité¹⁶ » américaine. Considérant que la protagoniste est décrite comme monoglotte, nous supposons, dès lors, que le sentiment d'étrangeté qu'elle éprouve à l'endroit de la langue anglaise ou de toute autre forme de langage à laquelle elle se voit confrontée est d'autant plus fort et aussitôt ressenti. Enfin, étant donné que la rencontre avec l'altérité¹⁷ remet inévitablement en cause les idées préconçues de l'héroïne, nous croyons que cette ouverture vers l'Autre lui permet de mieux s'intégrer au milieu et de ressortir transformée de son expérience à l'étranger à plusieurs égards, que ce soit sur le plan culturel, social, familial ou personnel.

Plus précisément, c'est par l'étude de trois romans québécois écrits par des femmes dans les années 1980, dont deux s'adressent à la jeunesse et l'autre à un public général, que nous voulons montrer en quoi les héroïnes respectives de ces œuvres participent de l'américanité. Ce concept, qui a cours depuis quelques

¹⁶ Jean Baudrillard et Umberto Eco sont les plus célèbres théoriciens de l'hyperréalité. Il s'agit d'un concept qui démontre comment la conscience perd sa capacité à distinguer la réalité de l'imaginaire. En effet, la nature du monde hyperréel se caractérise par une amélioration de la réalité à travers le simulacre parfait, le rêve, l'utopie, etc.

¹⁷ Prise ici dans un contexte d'interculturalité, l'altérité représente les individus (qu'ils soient américains ou non) rencontrés lors du périple en terre états-unienne des héroïnes, avec qui celles-ci tisseront ou non des liens plus ou moins étroits et qui auront un impact direct sur leur quête identitaire. Dominique Groux et Louis Porcher, dans leur ouvrage intitulé *L'altérité*, dresse un portrait de ces échanges interculturels : « le voyage favorise la découverte de "l'autre, dans ses habitus culturels, dans ses modes de pensée, dans son essence même. [...] Nous voyageons, nous échangeons pour apprendre, pour communiquer, pour vivre autrement, pour penser autrement. [...] Le voyage, c'est l'ouverture à une autre culture. C'est la rencontre avec la culture de l'autre. [...] On découvre aussi les codes culturels de l'autre dans ses incarnations quotidiennes : la politesse, les habitudes gastronomiques, l'intimité, les relations avec les individus [...]. Par cette prise de conscience des différences, on questionne ses propres codes culturels, on les relativise, on les met à distance et on comprend mieux les raisons de son propre comportement dans sa société d'origine. [...] Le voyage permet donc de s'interroger sur son identité culturelle et d'être plus conscient de ses spécificités." » (Dominique Groux et Louis Porcher, *L'altérité*, Paris, L'Harmattan, 2003, p. 209-210, cités dans Suzanne Pouliot, « Le récit de voyage en littérature pour la jeunesse. De la nature à l'intertextualité », dans *Le voyage et ses récits au XX^e siècle*, Québec, Nota bene, 2005, p. 237.)

dizaines d'années, s'est surtout concrétisé dans la décennie cernée par notre corpus¹⁸.

Notons également que l'hybridité de ce même corpus permettra de rendre compte des ressemblances et des dissemblances entre un texte pour public général par rapport à ceux destinés à la jeunesse. Mais surtout, notre analyse pourra éventuellement pousser la recherche encore fleurissante en littérature pour la jeunesse vers cette avenue de l'américanité dans les œuvres romanesques.

De toute évidence, il y a un parallélisme à établir entre le roman destiné à un public général *Copies conformes*¹⁹ (1989) de Monique LaRue, ainsi que les romans pour la jeunesse *Cassiopée*²⁰ (2000) de Michèle Marineau et *Les vacances de Rosalie*²¹ (1990) de Ginette Anfousse. En effet, ces œuvres fictionnelles mettent en scène trois héroïnes montréalaises qui participent à cette rencontre avec l'ailleurs américain et qui poursuivent, chacune à leur façon, leur quête identitaire. Il s'agit, bien sûr, d'une identité à construire dans le cas des personnages adolescents et d'une identité à parfaire chez la protagoniste adulte.

¹⁸ Lucie Guillemette affirme d'ailleurs, dans son article intitulé « Littérature québécoise et expérience continentale : américanité et/ou américanisation? », que « les années quatre-vingt ont accentué [la] thématique littéraire [de la représentation des États-Unis] de sorte que les manifestations de l'américanité, durant cette période, atteignent un paroxysme dans l'imaginaire culturel des auteurs québécois ». (p. 58)

¹⁹ Monique LaRue, *Copies conformes*, Paris, Denoël / Montréal, Lacombe, 1989, 189 p. Signalons que l'auteure a obtenu le Grand Prix du livre de Montréal pour cette œuvre, en 1990, et que le roman a fait l'objet d'une réédition en 1998, aux Éditions du Boréal, dans la collection « Boréal compact », n° 94.

²⁰ Michèle Marineau, *Cassiopée*, Montréal, Québec Amérique, coll. « QA compact », 2002, 277 p. Précisons que l'étude se concentrera seulement sur la première partie de l'œuvre qui, dans sa version originale, soit *Cassiopée ou L'été polonais*, a été publiée pour la première fois en 1988. Soulignons également que ce roman pour la jeunesse a reçu le Prix du Gouverneur général en 1988 dans la catégorie « Littérature de jeunesse – Texte », a été traduit en suédois, espagnol, catalan et basque, et a été publié en France aux Éditions Hachette en 1998, dans la collection « Livre de poche ». Cette édition française a d'ailleurs obtenu, en 1999, le Prix des Collèges de Martigues.

²¹ Ginette Anfousse, *Les vacances de Rosalie*, Montréal, La courte échelle, coll. « Roman jeunesse », 1990, 92 p.

D'abord, dans *Copies conformes*, Claire Dubé, trente-cinq ans, accompagne son époux sur la côte ouest américaine où il a été invité à compléter un stage de recherche, lui qui est spécialiste des langages artificiels. Toutefois, ce dernier devant quitter rapidement San Francisco pour se rendre au chevet de sa mère mourante, la protagoniste se retrouve au beau milieu d'une intrigue policière alors qu'elle tente de mettre la main sur une plaquette fort importante contenant des données essentielles à la conception d'un logiciel de traduction simultanée.

Le roman *Cassiopée*, quant à lui, raconte l'aventure d'une adolescente de quatorze ans, Cassiopée, qui fugue à New York, elle qui ne veut pas moisir dans un camp de vacances américain. Se butant à une porte verrouillée à plusieurs reprises chez son oncle Jean-Claude, elle cohabitera quelques jours avec trois Françaises en visite, avant d'être recueillie sous son aile par Andrzej Kupczynski, l'ami polonais de Jean-Claude. La jeune fille passera finalement le reste de ses vacances d'été avec la famille Kupczynski, sur une petite île au large du Rhode Island, où elle y connaîtra son premier amour.

Enfin, dans *Les vacances de Rosalie*, Ginette Anfousse nous présente Rosalie, une jeune protagoniste de douze ans, en vacances au bord de la mer floridienne avec trois de ses tantes et l'ami de cœur de l'une d'entre elles. Mais, voilà que l'adolescente, qui avait projeté de passer les plus belles vacances de sa vie avec son amoureux Pierre-Yves, fait la rencontre d'un bel Américain, Terry, qui viendra brouiller les cartes. L'héroïne se retrouve donc tiraillée entre les deux garçons.

À partir de ces trois œuvres romanesques, nous allons donc tenter d'illustrer cette manifestation de l'américanité des personnages féminins québécois en terre américaine à travers leur rapport à l'espace (géographique et temporel), au langage (langue anglaise, langage informatique, etc.) et à l'Autre (personnages américains ou autres rencontrés), et de voir comment ces différents facteurs influencent la quête identitaire des héroïnes. Les rapprochements effectués permettront, pensons-nous, de faire ressortir certaines récurrences qui, par la suite, pourront servir de critères d'analyse pour d'autres romans abordant la problématique de l'américanité. Bref, il s'agira de voir comment cette ouverture sur l'autre et sur le monde à travers « la nature, l'espace, le voyage, la langue, les lectures, l'appartenance sexuelle et générationnelle [contribue] à construire [...] une américanité tangible²² » chez ces protagonistes.

Dans le tout premier chapitre, intitulé « Américanisation et américanité », nous esquisserons l'épistémologie de ces deux principaux concepts théoriques, essentiels à l'analyse du corpus choisi. À la fois différents, mais indissociables, les notions d'américanisation et d'américanité seront exposées à travers les perspectives de plusieurs spécialistes afin de dresser le portrait le plus englobant possible et de produire, par la suite, l'étude la plus représentative qui soit. Par la suite, nous exposerons quelques configurations que peut prendre le concept d'américanité dans les œuvres littéraires québécoises.

²² Yvan Lamonde, *Ni avec eux ni sans eux : le Québec et les États-Unis*, Québec, Nuit blanche, coll. « Terre américaine », 1996, p. 93.

Comme la découverte de l'ailleurs, dans le texte dit de l'américanité, passe d'abord et avant tout par l'espace américain, nous mettrons en lumière, dans la seconde partie « Espace et atmosphère américains », le rapport à la ville et à l'environnement états-uniens qu'entretiennent les héroïnes de chacun des romans à l'étude. Ainsi que l'annonce l'intitulé, il s'agira pour nous de non seulement prendre en compte le territoire, mais également l'atmosphère qui se dégage des différents endroits fréquentés par les protagonistes.

Dans la section « Le langage : frontière et ouverture », nous tenterons d'illustrer en quoi la langue anglaise, le langage informatique ou toute autre forme de langage possible peut être représentée à la fois comme frontière à la communication et comme concept d'ouverture à l'Autre et sur le monde. Nous essaierons de voir comment les narratrices, posées comme pratiquement monoglottes, parviennent à s'affranchir dans l'univers cosmopolite américain.

Enfin, par l'entremise du dernier chapitre « Rencontre de l'Autre et remise en cause de l'identité », nous voulons montrer que les protagonistes, confrontées à la société de consommation et au monde de l'image fortement présent aux États-Unis, doivent faire face à des stéréotypes de toutes sortes, à leurs idées préconçues et à leurs préjugés. Dans ces lieux où les sujets font l'expérience de la différence, nous

décrirons comment les nombreuses rencontres avec des personnages états-uniens participent à l'évolution de la quête identitaire des héroïnes.

CHAPITRE I

AMÉRICANISATION ET AMÉRICANITÉ

Pour bien comprendre notre visée analytique, une mise au point s'impose d'une part quant à la distinction entre les concepts d'américanisation et d'américanité et aux différentes acceptations que ces derniers peuvent prendre, et d'autre part, quant aux liens qui les unissent. À cet effet, nous ferons un survol des travaux de plusieurs spécialistes qui ont tenté, au cours des quatre dernières décennies, de définir à leur manière ces notions à la fois divergentes, mais également indissociables. Puis, nous mettrons en lumière quelques formes sous lesquelles se manifeste concrètement le concept d'américanité au sein des textes québécois.

1.1 Américanisation : origine et principales acceptations du concept

« "Les États-Unis jouent, que nous le voulions ou non, un rôle de premier plan dans nos vies¹" », disait Robert Charbonneau. D'ailleurs, Jean-François Chassay insiste sur les rapports qui, depuis longtemps, rattachent le Québec à son voisin du Sud : en effet, parce qu'il est « lié aux États-Unis politiquement, économiquement, socio-culturellement, le Québec n'a jamais pu faire abstraction du discours américain². » Toutefois, cet attrait pour ce pays fantasmagorique va bien au-delà des

¹ Témoignage de Robert Charbonneau rapporté dans *Le roman canadien-français*, Archives des lettres canadiennes-françaises, tome III, 2^e édition, Montréal, Fides, 1971, p. 335, cité dans Paul-André Bourque, « L'américanité du roman québécois », *Études françaises*, vol. 8, n^o 1, avril 1975, p. 10.

² Jean-François Chassay, « Reflet des États-Unis dans le roman québécois : une version de l'Amérique », *Urgences*, n^o 34, décembre 1991, p. 13.

frontières continentales, car il semble qu'« aux yeux de pas mal de gens, et de par la terre entière, les U.S.A. sont bien l'incarnation de l'Amérique idéale³. » Cette fascination se fait déjà sentir en Europe, entre autres, au milieu du XIX^e siècle, où « [l']importance de l'influence des États-Unis sur les autres cultures, rappelle Hilligje Van't Land, explique la création de divers emplois, locutions et allusions. Les dérivés tels "américaniser" (1851, Baudelaire) ou "américanisation" (1867, Goncourt) qui ne concernaient en français que les États-Unis⁴ » commencent à être utilisés dans la littérature et les diverses productions culturelles de l'époque.

Toutefois, si le terme était employé depuis plusieurs dizaines d'années, la plus ancienne définition comme telle du concept d'américanisation qui nous a été permise de trouver remonte à 1937, dans un article intitulé « Notre américanisation » et publié dans la *Revue Dominicaine*. Son auteure, Madame Ernestine Pineault-Léveillé, y écrit que s'américaniser, « "c'est adopter, de force aveugle ou consciente, le niveau de vie, les façons de vivre, de penser, de jouir, de se vêtir, de manger, des américains [sic]. [...] C'est s'unir aux prédictants de la puissance matérielle, pour chasser de notre pays la religion, l'idéal, la spiritualité, l'individualité et y intégrer l'indifférence religieuse, le dieu dollar, le matérialisme, la standardisation à tous les degrés⁵." » Pareille explication pourrait facilement nous amener à poser l'américanisation comme « synonyme d'un assujettissement, vécu sur le mode de la

³ Maximilien Laroche, *Dialectique de l'américanisation*, Québec, Université Laval, Département des littératures, coll. « Essais », n° 8, 1993, p. 70.

⁴ Hilligje Van't Land, « La représentation du Québec et de l'Amérique dans *Le temps des Galarneau* de Jacques Godbout », dans *Roman contemporain et identité culturelle en Amérique du Nord*, sous la direction de Jaap Lintvelt, Québec, Nota bene, coll. « Littérature(s) », 1998, p. 110.

⁵ Ernestine Pineault-Léveillé, « Notre américanisation par la femme », *Revue Dominicaine*, Montréal, L'œuvre de presse dominicaine, 1937, p. 129-130, citée dans Jean-François Côté, *Critique de la société de communication: séminaire du 21 février 1992*, Montréal, Université du Québec à Montréal, Groupe interuniversitaire d'étude de la postmodernité, coll. « Cahiers de recherche/UQAM, Groupe interuniversitaire d'étude de la postmodernité », n° 11, 1992, p. 1.

passivité et de la logique victimaire⁶ ». Cette façon d’appréhender le concept aurait perduré durant plusieurs années, selon Jean Morency : « l’américanisation désignera pendant longtemps, au Québec, une réalité considérée comme essentiellement négative, soit le pouvoir de rayonnement et d’attraction de l’économie, de la société et de la culture états-uniennes, pouvoir perçu comme étant menaçant, voire destructeur⁷. » Cependant, il n’en demeure pas moins que si on lui retire son étiquette péjorative, cette vision d’une adhésion au mode de vie et aux pratiques culturelles typiquement américaines semble avoir traversé les années puisqu’elle s’apparente beaucoup aux définitions de spécialistes contemporains. Par exemple, Lucie Guillemette soutient que l’américanisation « concerne spécifiquement la puissance économique des États-Unis et les effets assimilateurs qu’elle peut comporter à plus ou moins grande échelle » en « impos[ant] à un rythme accéléré ses produits de l’*"Americain Way of Life"*⁸ », ce que Léon Bernier synthétise par « l’assimilation à l’*Americain way of life*⁹ ». Que l’on songe aux moult productions télévisuelles, audiovisuelles et cinématographiques, à la traduction de nombreux best-sellers ou aux nouvelles technologies de pointe qui nous envahissent, le mode de vie de nos voisins du Sud fait maintenant partie intégrante de notre réalité quotidienne : en effet, à partir du début du XX^e siècle, « [l]a culture intellectuelle a été marquée par l’influence états-unienne surtout à travers la culture médiatique – radio, presse

⁶ Jean Morency, « L’américanité et l’américanisation du roman québécois. Réflexions conceptuelles et perspectives littéraires », *Globe. Revue internationale d’études québécoises*, Montréal, Éditions Nota bene, vol. 7, n° 2, 2004, p. 40.

⁷ *Ibid.*

⁸ Lucie Guillemette, « Littérature québécoise et expérience continentale : américanité et/ou américanisation? », *L’action nationale : pour célébrer la fête nationale*, vol. 90, n° 6, juin 2000, p. 52.

⁹ Léon Bernier, « L’américanité ou la rencontre de l’altérité et de l’identité » dans *L’américanité et les Amériques*, Sainte-Foy, Éditions de l’IQRC, 2001, p. 181. Déjà en 1974, Marcel Rioux définissait l’américanisation comme « "l’influence culturelle qu’ont subie [les] Québécois à travers la diffusion massive chez eux de produits culturels américains (USA)". » (*Les Québécois*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Microcosme », 1974, p. 15, cité par Benoît Melançon dans « La littérature québécoise et l’Amérique. Prolégomènes et bibliographie », *Études françaises*, vol. 26, n° 2, 1990, p. 68.)

moderne, télévision, cinéma, vidéo, Internet¹⁰ ». À ce chapitre, Christine Beeraj ajoute qu'« [e]n un sens, le développement de technologies de communication plus sophistiquées et plus puissantes [...] nous transforme tous en voyageurs et accroît ainsi la perméabilité du Québec aux influences américaines¹¹. » Dans la même foulée, Yvan Lamonde pose de son côté l'américanisation comme « un effet de la prospérité économique et de l'expansion des États-Unis et peut être définie comme la pénétration de la culture globale des États-Unis dans d'autres cultures nationales¹². » Ainsi, dans une perspective lamondienne, l'américanisation serait l'influence culturelle américaine qui s'impose dans d'autres cultures, pour ne pas dire dans toutes les cultures. Enfin, Jean Morency résume bien le concept en posant l'américanisation comme « généralement associée "à la consommation de la culture [états-unienne]" et aux processus d'acculturation et d'imitation réceptifs¹³ » entrepris par plusieurs sociétés, un peu partout sur la planète.

Bien que plusieurs spécialistes de la question, on l'a vu, associent d'emblée l'américanisation et ses dérivés à la seule société des États-Unis, la pratique actuelle veut néanmoins que ces termes se rapportent parfois à l'Amérique du Nord – c'est le cas notamment des principaux dictionnaires de la langue française¹⁴ –, parfois même

¹⁰ Hans-Jürgen Lüsebrink, « Introduction. Un état des lieux. », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, Montréal, Éditions Nota bene, vol. 7, n° 2, 2004, p. 16.

¹¹ Christine Beeraj, *Le dilemme de l'État québécois face à l'invasion culturelle américaine : une redéfinition du protectionnisme culturel au Québec*, Sainte-Foy, Institut québécois des hautes études internationales (Université Laval), coll. « Les cahiers », n° 1, 1995, p. 44.

¹² Yvan Lamonde, *Ni avec eux ni sans eux. Le Québec et les États-Unis*, Québec, Nuit Blanche éditeur, 1995, p. 56.

¹³ Jean Morency cité dans Hans-Jürgen Lüsebrink, *loc. cit.*, p. 18.

¹⁴ En effet, dans *Le Petit Larousse illustré 2007*, *Le Petit Robert de la langue française 2006* et le *Multidictionnaire de la langue française* (2003), le terme « américanisation » signifie « Action d'américaniser; fait de s'américaniser » (*Larousse*, p. 79; *Robert*, p. 80) et « Action d'américaniser; son résultat » (*Multi*, p. 71). Le verbe « américaniser », quant à lui, désigne « Revêtir, marquer d'un caractère américain » (*Robert*, p. 80) et « Donner un caractère américain à » (*Larousse*, p. 79; *Multi*, p. 71). Enfin, la forme pronominale du verbe, soit « s'américaniser », se définit par « Prendre l'aspect,

à l'ensemble de l'Amérique, et c'est ainsi qu'« on voit aujourd'hui de plus en plus se répandre l'emploi du terme "étatsunien" par opposition au terme "américain" dont l'acceptation se fait à nouveau plus générale¹⁵. » Dans ce contexte, comme le soutient Lamonde, « [s']américaniser, alors, c'est être d'Amérique¹⁶. » Beaucoup moins fréquent, mais également présent, l'adjectif « amériquain¹⁷ » permet lui aussi de distinguer ce qui se rapporte au continent de ce qui a trait au pays des États-Unis. Soulignons à cet effet qu'en ce qui nous concerne, nous utiliserons à la fois les épithètes « états-unien » et « américain » pour renvoyer au toponyme « États-Unis » et que nous le préciserons clairement lorsqu'il s'agira de référer au continent.

1.2 Américanité : origine et principales acceptations du concept

Contrairement au terme « américanisation » qui existe depuis fort longtemps dans nos écrits, le mot « américanité » est beaucoup plus récent dans le vocabulaire québécois. Bien que toujours absent de la plupart des principaux dictionnaires de la langue française¹⁸, on le retrouve dans plusieurs textes à caractère scientifique. Benoît Melançon rappelle que ce sont d'abord les spécialistes en sciences humaines qui en ont fait usage et qu'il faudra attendre la période de la Révolution tranquille

les manières des Américains du Nord, leur mode de vie » (*Larousse*, p. 79) et « Prendre les manières des Américains » (*Multi*, p. 71).

¹⁵ Hilligie Van't Land, *loc. cit.*, p. 110.

¹⁶ Yvan Lamonde, « Américanité et américanisation. Essai de mise au point. », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, Montréal, Éditions Nota bene, vol. 7, n° 2, 2004, p. 23.

¹⁷ Par exemple, Marc Henry Soulet va en faire usage dans son ouvrage intitulé *Le silence des intellectuels québécois* : « Si donc la sécularisation du Québec impose de ne plus conjuguer la culture au passé mais au présent, il faut alors penser une identité collective de plain-pied avec l'ensemble des forces culturelles "amériquaines". » (Montréal, Éditions coopératives Albert Saint-Martin, 1987, p. 86).

¹⁸ En effet, le mot « américanité » ne se retrouve toujours pas dans *Le Petit Larousse illustré 2007*, *Le Petit Robert de la langue française 2006* et le *Multidictionnaire de la langue française* (2003). Toutefois, bien que *Le grand dictionnaire terminologique* nous en donne une définition, datant de l'an 2000, celle-ci demeure assez vague : « Ensemble de caractères propres à la culture américaine. » Une note précise que même si les États-Unis jouent un rôle prépondérant dans l'américanité, ce concept englobe autant l'Amérique du Nord, l'Amérique latine que l'Amérique saxonne.

pour considérer attentivement l'emploi du concept : « avant le milieu des années soixante, en effet, les textes sur l'américanité sont trop peu nombreux pour être véritablement significatifs¹⁹. » Louis Dupont fait d'ailleurs état des résultats de ses recherches sur les premières apparitions de l'expression dans les lettres québécoises dans deux de ses articles, parus respectivement en 1991²⁰ et 2001²¹. La manifestation initiale a été répertoriée dans l'édition du *Devoir* du 27 octobre 1966 :

parlant de la littérature québécoise à Paris, Jacques Godbout utilise le terme "nord-américanité" pour décrire la sensibilité de l'écrivain francophone au Québec. Un an plus tard, *Le Devoir* utilise le terme "américanité" pour parler de la nouvelle littérature. En 1971, Jacques Languirand va véritablement lancer le questionnement sur l'américanité avec son texte "Le Québec et l'américanité", publié à la fin de sa pièce *Klondike*. Pour la première fois on cherche à donner un contenu à l'américanité²².

La même année, Dupont constate la première véritable utilisation du concept d'américanité par Michel Tétu, dans son article « Jacques Godbout ou l'expression de l'américanité », tiré de l'ouvrage *Livres et auteurs québécois 1970*. Puis, c'est en 1972, à l'occasion de la Rencontre internationale des écrivains québécois où le colloque a pour titre « Littérature des Amériques », que le premier débat partiel sur l'américanité va se tenir. Enfin, trois ans plus tard, un numéro spécial de la revue *Études littéraires* intitulé « Littérature québécoise et américanité » porte clairement sur la thématique de l'américanité retrouvée au sein des œuvres d'ici. Toutefois, le spécialiste fait remarquer que « si l'américanité s'est manifestée bien avant 1960, et que la Révolution tranquille favorise sa reconnaissance, la prise de conscience [à l'effet] qu'elle constitue l'essence de la culture franco québécoise et de la société

¹⁹ Benoît Melançon, *loc. cit.*, p. 75.

²⁰ Louis Dupont, « L'américanité québécoise ou la possibilité d'être ailleurs », dans *Le Québec et les francophones de la Nouvelle-Angleterre*, sous la direction de Dean Louder, Sainte-Foy, Les presses de l'Université Laval, coll. « Culture française d'Amérique », 1991, p. 187-200.

²¹ *Id.*, « L'américanité québécoise : portée politique d'un courant d'interprétation », dans *L'américanité et les Amériques*, p. 47-63.

²² *Id.*, « L'américanité québécoise ou la possibilité d'être ailleurs », p. 190.

québécoise advient après cette date. En effet, il faudra attendre les années 1980 [...] avant que des chercheurs ne se penchent sérieusement sur le phénomène²³. »

Mais qu'est-ce que précisément l'américanité? Soulignons d'entrée de jeu qu'elle jouit d'une grande diversité quant aux approches, aux intérêts critiques ainsi qu'aux prises de position idéologiques qu'elle suscite. Si, pour cette raison, elle est considérée comme un « concept-poubelle » ou « concept fourre-tout » par Joseph Yvon Thériault qui, dans son ouvrage *Critique de l'américanité : mémoire et démocratie au Québec*, pose cette notion comme « un ramassis hétéroclite d'énoncés dont on réussit difficilement à trouver la forme²⁴ », nous y voyons plutôt là une grande richesse. Plus encore, contrairement à ce que prétend Thériault, nous verrons que les différentes visions finissent toutes par converger dans la même direction.

D'abord, selon Jean-François Côté, « [d]u point de vue culturel, l'originalité d'un questionnement sur l'américanité met en scène un processus remontant aux origines mêmes de l'aventure en Amérique, soit l'avancée coloniale européenne dans les Amériques et la rencontre initiale entre la culture européenne et les cultures

²³ *Id.*, « L'américanité québécoise : portée politique d'un courant d'interprétation », p. 50-51.

²⁴ Joseph Yvon Thériault, *Critique de l'américanité : mémoire et démocratie au Québec*, Montréal, Québec Amérique, coll. « Débats », n° 8, 2002, p. 23. D'ailleurs, bien que cet ouvrage ait suscité de multiples débats et controverses chez les spécialistes, Hans-Jürgen Lüsebrink rappelle que celui-ci a tout de même « le mérite d'avoir clairement dégagé la configuration particulière et les enjeux des réflexions et recherches sur l'américanité au Québec. Il a, d'abord, permis de repenser, documents d'archives et données socio-culturelles à l'appui, l'identité du Québec, dont les rapports avec d'autres sociétés et cultures, en particulier, mais pas exclusivement, avec celle des États-Unis, constituent sans conteste une des composantes. » (*loc. cit.*, p. 16-17.)

autochtones²⁵. » Il s'en est alors suivi un métissage et une hybridation des pratiques culturelles et des formes sociales, et c'est donc « [à] partir d'un héritage français [que] la culture québécoise s'est depuis longtemps nourrie d'inventions et d'apports très variés qui ont constitué son américanité²⁶ ». Nous constatons alors que cette composante de l'identité québécoise doit davantage être considérée sur une longue durée et moins cavalièrement comme un simple déterminisme géographique.

Si certains se contentent de traduire l'américanité des Québécois par leur « appartenance à une culture du Nouveau Monde²⁷ », Gérard Bouchard, dans *Québécois et Américains : la culture québécoise aux XIX^e et XX^e siècles*, précise quant à lui cette affirmation en attestant que cette américanité des colonies de peuplement serait constituée de trois aspects fondamentaux : la rupture avec la mère patrie (le pays colonisateur, en l'occurrence ici la France), l'appropriation du nouveau territoire et une volonté de recommencement (quête identitaire du colonisé, donc le Québécois)²⁸. De fait, dira Jean Morency, « l'américanité ne peut jamais se définir autrement qu'en fonction d'une culture autre, dominante, en l'occurrence celle de l'Europe, qui lui sert à la fois de repoussoir idéologique et de relais obligé²⁹. » Par conséquent, le Québécois demeure toujours un peu tiraillé entre ses origines françaises, avec lesquelles il tente de rompre, et son appartenance au

²⁵ Jean-François Côté, « L'identification américaine au Québec : de processus en résultats », dans *L'américanité et les Amériques*, sous la direction de Donald Cuccioletta, Sainte-Foy, Éditions de l'IQRC, 2001, p. 13.

²⁶ Gérard Bouchard, *La nation québécoise au futur et au passé*, Montréal, VLB éditeur, 1999, p. 64-65.

²⁷ Léon Bernier, *loc. cit.*, p. 181.

²⁸ Gérard Bouchard, « Le Québec comme collectivité neuve. Le refus de l'américanité dans le discours de la survivance », dans *Québécois et Américains : la culture québécoise aux XIX^e et XX^e siècles*, sous la direction de Gérard Bouchard et Yvan Lamonde, Saint-Laurent, Fides, 1995, p. 15-60.

²⁹ Jean Morency, « Les modalités du décrochage européen des littératures américaines », dans *Québécois et Américains : la culture québécoise aux XIX^e et XX^e siècles*, p. 159.

continent américain, terre où il a dû réitérer son histoire, pour en arriver à concevoir sa propre identité. Selon Maximilien Laroche, il s'agit d'« "[u]n homme qui a dû recommencer son histoire donc et qui dans ses œuvres d'imagination [...] s'efforce de découvrir le sens de ce recommencement³⁰." » Si l'on suit « ce raisonnement, l'américanité du discours littéraire tendrait à dépasser les effets de l'américanisation proprement dite et reflèterait plutôt "un certain nombre de valeurs que le peuple québécois a intériorisées en fonction de son histoire, de son appartenance géographique, climatique, au continent nord-américain³¹". » Un extrait tiré du collectif *Romans de la route et voyages identitaires*, publié en 2006, expose clairement cette démarche identitaire des personnages se retrouvant en terre américaine dans les textes québécois contemporains:

La littérature québécoise, où, dans les romans des années 1980, les personnages se mettent souvent en route pour les États-Unis, fait preuve d'un développement intéressant en ce qui concerne cette recherche du bonheur dans le recommencement. C'est justement par son appartenance au continent américain que la littérature québécoise explore l'image des États-Unis. Pour mieux déterminer sa part de l'héritage du Nouveau Monde, elle jette un regard à la fois critique et admirateur sur ce voisin puissant³².

Force est d'admettre, comme le souligne Marc Henry Soulet, dans *Le silence des intellectuels québécois*, que « "penser le Québec impose désormais de considérer la relation avec le reste de l'Amérique du Nord. Au risque d'une séparation de la québécitude d'avec la vie concrète, le Québec se doit d'assumer son américanité. (...) ce qui apparaît de manière évidente c'est le besoin de se penser comme élément de la

³⁰ Maximilien Laroche, *La découverte de l'Amérique par les Américains*, Québec, GRELCA, 1970, p. 231, cité dans Jean Morency, « L'américanité et l'américanisation du roman québécois. Réflexions conceptuelles et perspectives littéraires », p. 35.

³¹ Yannick Resch, *Le français aujourd'hui*, « Dossier Québec », n° 81, mars 1988, p. 74, cité dans Lucie Guillemette, *loc. cit.*, p. 52-53.

³² Jaap Lintvelt, Jean Morency et Jeanette Den Toonder, « Introduction », dans *Romans de la route et voyages identitaires*, Québec, Éditions Nota bene, coll. « Terre américaine », 2006, p. 5-6.

totalité américaine et non plus comme enclave³³." » Yvan Lamonde définit justement l'américanité « par cette conscience d'appartenance au continent des Amériques et par les démarches entreprises pour assumer globalement cette réalité d'un monde nouveau à façonner³⁴. » Le sujet québécois doit donc faire sa place en Amérique et s'affranchir de son américanité en entreprenant « l'exploration du continent nord-américain dans ses mouvances culturelles, ses différences ethniques et son cosmopolitisme³⁵. »

Mais l'Amérique ne se résume pas aux seuls pays du Canada et des États-Unis, et c'est pourquoi certains spécialistes vont encore plus loin en posant l'américanité québécoise de façon beaucoup plus inclusive. Donald Cuccioletta, par exemple, affirme que « [l]e concept de l'américanité renvoie, de fait, à une dimension à la fois distinctive et commune de l'ensemble des peuples, des groupes culturels et même des individus qui habitent le continent des Amériques³⁶. » De ce fait, elle « englobe tout autant l'Amérique latine que l'Amérique anglo-saxonne, [et elle] est, selon Lamonde, un concept d'ouverture et de mouvance qui dit le consentement du Québec à son appartenance continentale³⁷. » Toutefois, il faut se méfier, car poursuivre sa quête d'identité personnelle et culturelle peut entraîner un risque d'acculturation. Par conséquent, il faut savoir observer et critiquer l'Autre, sans se laisser absorber par lui : « penser l'identité dans la postmodernité, soutient d'ailleurs Lamonde, c'est

³³ Marc Henry Soulet cité dans Louis Dupont, « L'américanité québécoise ou la possibilité d'être ailleurs », p. 189.

³⁴ Yvan Lamonde, « Américanité et américanisation. Essai de mise au point. », p. 23.

³⁵ Karen Gould, « *Copies conformes* : la réécriture québécoise d'un polar américain », *Études françaises*, vol. 29, n° 1, printemps 1993, p. 25.

³⁶ Donald Cuccioletta, « Introduction », dans *L'américanité et les Amériques*, p. 2.

³⁷ Yvan Lamonde, *Ni avec eux, ni sans eux*, p. 11.

reconnaître le cosmopolite culturel en soi sans renoncer à soi³⁸. » Enfin, à l'instar de ce qu'avance Anne Marie Miraglia, nous pensons que

[...] le Québécois des années 80 va aux États-Unis pour chercher des aventures, une façon de se renouveler, de sortir de sa léthargie et d'embrasser un aspect de son identité jadis refoulé. Cela ne veut pas dire qu'il accepte l'américanisation du Québec mais qu'il est prêt à assumer son appartenance au continent américain, sa participation historique à l'exploration et à l'établissement de l'Amérique du Nord, bref, son américanité³⁹.

Enfin, dans un autre ordre d'idées, puisque l'intertextualité peut tenir lieu de territorialité selon Pierre L'Héault⁴⁰, il importe de s'attarder à la perspective de Jonathan Weiss qui « décrit pour sa part les préoccupations américaines des écrivains québécois [...] comme le développement d'"un nouvel intérêt pour le passé nord-américain du Québec et [...] une nouvelle lecture des auteurs américains"⁴¹. » Force est de reconnaître que « [...] la culture américaine n'est plus uniquement associée à une culture de masse : elle est devenue une culture de prédilection venue enrichir le paysage culturel québécois et relativiser la position qu'y occupait autrefois la France⁴². » Jean Morency ajoute que « [d]ans les années 1980 et 1990, en effet, l'intertexte américain occupe de plus en plus de place dans l'hypotexte québécois, jusqu'à oblitérer en grande partie l'intertexte français, du moins l'intertexte

³⁸ *Id., Allégeances et dépendances : l'histoire d'une ambivalence identitaire*, Québec, Éditions Nota bene, 2001, p. 113.

³⁹ Anne Marie Miraglia, « Le récit de voyage en quête de l'Amérique », dans *Le récit québécois depuis 1980*, sous la direction de Irène Oore et Betty Bednarski, Halifax, Dalhousie University, vol. 23, automne-hiver 1992, p. 34.

⁴⁰ Pierre L'Héault approfondit le sujet dans son article « Pour une cartographie de l'hétérogène : dérives identitaires des années 1980 », *Fictions de l'identitaire au Québec*, Montréal, XYZ, coll. « Études et documents », 1991, p. 96.

⁴¹ Jonathan Weiss cité dans Lucie Guillemette, « Littérature québécoise et expérience continentale : américanité et/ou américanisation? », p. 53. Précisons qu'en ce qui a trait aux rapports culturels qu'entretient le Québec avec les États-Unis, la notion d'américanisation aurait vraisemblablement encore aujourd'hui, selon Jean Morency, une connotation plutôt négative et dès lors, l'américanité représenterait le volet positif de l'américanisation concernant l'emprunt de certains éléments d'ordre culturel ou symbolique à la société états-unienne. C'est pourquoi on parlera d'américanité plutôt que d'américanisation des romanciers québécois contemporains qui s'inspirent à l'occasion des auteurs américains. (Jean Morency, « L'américanité et l'américanisation du roman québécois. Réflexions conceptuelles et perspectives littéraires », p. 40-41.)

⁴² Jean Morency, *loc. cit.*, p. 57.

contemporain⁴³. » C'est ainsi que de plus en plus, pour donner à leurs œuvres leur propre couleur continentale, les auteurs d'ici privilégient les références à des textes provenant des États-Unis, mais aussi de partout en Amérique, c'est-à-dire du Canada anglais, du Québec et même, de l'Amérique du Sud. Dans cette foulée, François Ricard affirme que « [l']américanité [...] vise essentiellement "à sauver la spécificité littéraire du Québec" [...] : "le Québec [...] se distinguerait avant tout par son appartenance à l'Amérique, par les répercussions dans sa culture et son imaginaire du voisinage avec les États-Unis, par sa participation à la grande aventure, à la sauvagerie de la civilisation américaine⁴⁴". » Rappelons qu'une des figures marquantes de cette « obsession du départ, [cette] volonté insatiable de prendre la route qui a marqué le roman des années 1980 au Québec⁴⁵ » est sans contredit Jack Kerouac, « aventurier moderne, d'origine canadienne-française, et dont le roman *On the Road* stimula des milliers de jeunes à parcourir les routes de l'Amérique dans une tentative de réappropriation⁴⁶. » Anne Marie Miraglia précise d'ailleurs que l'évocation de Kerouac est fréquente dans « le récit de voyage des années quatre-vingt [qui] nourrit à son propos une nostalgie incitant le protagoniste à se modeler sur lui et à travers l'Amérique en quête de son américanité⁴⁷. » C'est le cas de *Volkswagen Blues* de Jacques Poulin et plus récemment, du roman pour la jeunesse *Do pour Dolorès*⁴⁸ de Carole Fréchette, qui n'hésitent pas à recourir à l'intertexte kérouacien pour illustrer ce goût du voyage et de l'aventure sur le continent américain. En résumé, « l'étude de l'américanité littéraire prend en compte des

⁴³ *Ibid.*, p. 50.

⁴⁴ François Ricard cité dans Lucie Guillemette, « Littérature québécoise et expérience continentale : américanité et/ou américanisation? », p. 57.

⁴⁵ Jean-François Chassay, « Littérature et américanité : la piste technoscientifique », dans *Québécois et Américains : la culture québécoise aux XIX^e et XX^e siècles*, p. 186.

⁴⁶ Anne Marie Miraglia, *loc. cit.*, p. 31.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 30.

⁴⁸ Carole Fréchette, *Do pour Dolorès*, Montréal, La courte échelle, coll. « Roman + », n° 57, 1999, 144 p.

éléments autant structurels que culturels : en l'occurrence, l'expérience continentale de la société québécoise puis les liens que les auteurs peuvent tisser avec la littérature américaine⁴⁹ » et continentale.

1.3 Deux concepts intimement liés

Bien que l'américanisation ne soit pas l'américanité, il ne peut y avoir historiquement, selon Yvan Lamonde, d'américanité sans américanisation. Si cette dernière ne s'est pas toujours accomplie selon une action déterminante de la part des États-Unis – on pense entre autres à la période qui s'étend du XVI^e au XX^e siècle – il n'en demeure pas moins que l'*American Way of Life* va s'affirmer au tournant du XX^e siècle et s'imposer au moment de la Seconde Guerre mondiale. Aujourd'hui encore, les États-Unis jouent un rôle majeur dans la conception d'une identité continentale chez le sujet québécois : « L'américanisation est une réalité. C'est un rapport de forces entre deux sociétés, qui joue en faveur de la plus puissante, en l'occurrence les États-Unis. Elle atteint cependant toutes les sociétés modernes occidentales, à la différence qu'au Québec la proximité géographique des États-Unis et la parenté entre les deux sociétés modifient les perspectives sur l'américanité⁵⁰. » Lamonde avancera donc que « [l']américanité est, en ce sens, une américanisation avec une critique sinon un refus d'impérialisme états-unien⁵¹. »

⁴⁹ Lucie Guillemette, « Littérature québécoise et expérience continentale : américanité et/ou américanisation? », p. 53.

⁵⁰ Louis Dupont, « L'américanité québécoise ou la possibilité d'être ailleurs », p. 192.

⁵¹ Yvan Lamonde, « Américanité et américanisation. Essai de mise au point. », p. 24.

À ceux qui diront, comme Jean-François Côté⁵², qu'il est réducteur de ne s'attarder pratiquement qu'aux États-Unis dans le cadre d'une étude portant sur l'américanité des romans québécois, nous répondrons, dans un premier temps, que la référence à ce pays est, sans contredit, un relais obligatoire :

en vertu de la proximité géographique des États-Unis et de l'influence énorme que ce pays exerce sur tous les plans, d'un point de vue autant économique que social et culturel [...] [s]a présence massive et immédiate [...] contribue encore, dans le contexte québécois, à faire de ce pays la métonymie incontournable de la réalité américaine [et c'est pourquoi] [...] [s]a prise en considération [...] demeure une donnée [inévitable] dans les études consacrées à l'américanité de la société et de la culture québécoise⁵³.

De plus, certains spécialistes constatent que le principal problème qui subsiste actuellement réside dans notre vision de l'Amérique du Sud. En effet, toute production culturelle qui provient de là-bas apparaît encore aujourd'hui, pour la plupart des Québécois, comme une réalité exotique et loin de la leur. Rappelons cependant que les « rapports à l'Amérique latine ont aussi une histoire, plus mince, plus tardive et plus récente que celle des relations avec les États-Unis » et que nous sommes conscients, à l'instar d'Yvan Lamonde, que « la pertinence de la notion d'américanité au Québec sera d'autant plus grande que le sentiment d'appartenance et de partage du continent se nourrira de l'économie et de la culture hispanophones et lusophones⁵⁴. » Ainsi, tout comme Lamonde, nous croyons que

le jour où les disques de salsa ou de *meringue* tourneront sur les chaînes radiophoniques sans paraître exotiques; où l'espagnol deviendra avec l'anglais la deuxième langue ou la troisième langue dans les cégeps et les universités; où l'on comparera tout autant la littérature québécoise avec celles des colonies américaines qu'avec celle de la métropole parisienne; où un enseignement –

⁵² En parlant d'une étude de Jean-François Chassay : « il m'apparaît que cette perspective est relativement restreinte, puisqu'elle traite surtout de l'"influence" des États-Unis dans le roman québécois, ou encore de la façon dont une certaine vision des États-Unis est mise en scène dans le roman québécois, sans considérer explicitement l'apport de ce dernier à la constitution d'une identité nord-américaine qui dépasserait le cadre étatsunien. » (Jean-François Côté, « Le roman de la nord-américanité, entre André Langevin et Paul Auster », dans *Roman contemporain et identité culturelle en Amérique du Nord*, p. 87.)

⁵³ Jean Morency, « L'américanité et l'américanisation du roman québécois. Réflexions conceptuelles et perspectives littéraires », p. 32-33.

⁵⁴ Yvan Lamonde, « Américanité et américanisation. Essai de mise au point. », p. 28-29.

obligatoire – de l'histoire, au cégep et à l'université, accordera une importance aussi grande à l'histoire des États-Unis et de l'Amérique latine qu'à celle de l'Europe, alors le sens de l'appartenance continentale aura fait du progrès⁵⁵.

1.4 Quelques manifestations de l'américanité dans la littérature québécoise

NOMBREUSES SONT LES MANIFESTATIONS CONCRÈTES DE L'AMÉRICANITÉ DANS LES ROMANS QUÉBÉCOIS. CEPENDANT, CERTAINES D'ENTRE ELLES REVIENNENT PLUS SOUVENT QUE D'AUTRES, ET C'EST POURQUOI ELLES ONT ÉTÉ PRIVILÉGIÉES POUR NOTRE ÉTUDE. SELON JEAN MORENCY, DANS LA PLUPART DES ROMANS QUI EXPLORENT LA PISTE AMÉRICAINE, LES AUTEURS OPÈRENT UN DÉPLACEMENT DE L'ESPACE ROMANESQUE TRADITIONNEL DANS L'ESPACE GÉOGRAPHIQUE AMÉRICAIN, INSCRIVENT LE TEXTE DANS L'UNIVERS LITTÉRAIRE DES ÉTATS-UNIS – NOTAMMENT PAR LE RECOURS À L'INTERTEXTUALITÉ – ET VONT RECOURIR AU BILINGUISME, VOIRE AU PLURILINGUISME POUR EXPRIMER LA RÉALITÉ VÉCUE PAR LES PROTAGONISTES⁵⁶. DANS UN TEL CONTEXTE LITTÉRAIRE OÙ UN HÉROS QUÉBÉCOIS ENTREPREND UN PÉRIPLE AMÉRICAIN, L'ALTÉRITÉ PEUT ALORS ÊTRE VÉCUE AUTANT DANS SA DIMENSION TERRITORIALE QUE LINGUISTIQUE OU INTERPERSONNELLE. À CE SUJET, « [P]ARTIR DU QUÉBEC SÉCURISANT [...], NOUS DIT SIMON HAREL, C'EST AFFRONTER UN ESPACE QUI N'EST PAS CIRCONSCRIT D'EMBLÉE, OFFERT DANS SON IMMENSITÉ. C'EST AUSSI, CONFRONté À LA DIVERSITÉ DES TOPOONYMES, FAIRE LA RENCONTRE D'UNE PLURALITÉ CULTURELLE⁵⁷ » ET TENTER DE CONSTRUIRE – OU DE PARFAIRE – SON IDENTITÉ PERSONNELLE ET CULTURELLE. VOYONS PLUS PRÉCISEMENT COMMENT SONT ABORDÉES CES PRINCIPALES THÉMATIQUES DANS LES TEXTES LITTÉRAIRES D'ICI EN EXPLORANT LE CONTACT DES PROTAGONISTES AVEC L'ESPACE AMÉRICAIN, LEUR RAPPORT AU LANGAGE AINSI QUE LEUR RENCONTRE AVEC L'AUTRE.

⁵⁵ *Id., Ni avec eux ni sans eux : le Québec et les États-Unis*, p. 92-93.

⁵⁶ Jean Morency en fait état dans son article « L'américanité et l'américanisation du roman québécois. Réflexions conceptuelles et perspectives littéraires », p. 49.

⁵⁷ Simon Harel, *Le voleur de parcours : identité et cosmopolitisme dans la littérature québécoise contemporaine*, Longueuil, Le Préambule, coll. « L'univers des discours », 1989, p. 167.

1.4.1 Le contact avec l'espace américain

Nul doute que s'interroger sur les manifestations de l'américanité dans la production romanesque québécoise suppose nécessairement une première halte à la thématique de l'espace. À cet effet, en 1988, Yannick Resch affirmait que « [l']Américanité du Québécois se situe d'abord dans sa relation à l'espace⁵⁸ », idée à laquelle adhère également Lucie Guillemette:

parler d'"américanité" québécoise, c'est identifier d'abord les relations structurantes établies entre les entités géographiques voisines. En ce sens, il demeure impossible de repérer les marques discursives de l'Amérique dans les textes de fiction sans y apposer le concept d'espace [...] [et ainsi] rendre compte de l'extraterritorialité d'une littérature québécoise qui prolonge ses frontières vers le Sud⁵⁹.

Dès lors, le parcours des personnages traversant la frontière canado-américaine devient significatif et, par conséquent, « le voyage se pose comme une dimension narrative déterminante dans la constitution d'un imaginaire québécois façonné par une expérience proprement nord-américaine⁶⁰. » Mais attention, nous prévient Jean-François Chassay, car « l'américanité est difficilement réductible à la territorialité, voire l'extraterritorialité, puisque sa lecture doit dépasser les considérations strictement narratives faisant par exemple des déplacements transcontinentaux des personnages romanesques un signe inéluctable de l'influence américaine⁶¹. » Il ne faut donc pas réduire notre analyse à la simple mise en scène de protagonistes en terre américaine, mais pousser nos investigations encore plus loin en tentant de

⁵⁸ Yannick Resch, *loc. cit.*, p. 74.

⁵⁹ Lucie Guillemette, « L'Amérique déconstruite et les voix/voies féminines dans *La maison Trestler* de Madeleine Ouellette-Michalska », dans *Le récit québécois depuis 1980*, p. 61.

⁶⁰ Lucie Guillemette, « Le voyage et ses avatars dans *Copies conformes* de Monique LaRue : dérive et/ou délire identitaire », dans *Voyages : réels et imaginaires, personnels et collectifs/Real and Imaginary, Personal and Collective*, sous la direction de John Lennox, Lucie Lequin, Michèle Lacombe et Allen Seager, Montréal, Association d'études canadiennes/Association for Canadian Studies, vol. 16, 1994, p. 78-79.

⁶¹ Cette théorie de Jean-François Chassay est rapportée dans Lucie Guillemette, « Littérature québécoise et expérience continentale : américanité et/ou américanisation? », p. 54.

découvrir l'impact de ce contact entre les héros et cet environnement qu'il leur est inconnu.

Cette conquête de l'espace, rappelons-le, est d'abord conquête de soi, de l'identité personnelle, comme le rappelle Éric Landowski dans *Présences de l'autre* : « toute construction identitaire, toute "quête de soi", passe par un procès de *localisation du monde* – du monde comme altérité et comme présence (plus ou moins "présente") par rapport à soi. Et inversement, toute exploration du monde, tout "voyage", en tant qu'expérience du rapport à un ici-maintenant sans cesse à redéfinir, équivaut à un procès de *construction du je*⁶². » C'est ainsi que le sujet voyageur « apprendra à se découvrir lui-même partiellement autre en se laissant prendre à une nouvelle forme de présence à soi, dont le lieu, peu à peu, lui fournira les points de cristallisation – à condition qu'il sache s'y "acclimater", c'est-à-dire attendre, et regarder⁶³. » Conséquemment, nous pouvons affirmer que dans un premier temps, les protagonistes entreprennent « un voyage identitaire qui les inspire à découvrir leur voie dans la vie⁶⁴ » et cette recherche d'identité personnelle implique l'analyse du motif pour le départ ainsi que les effets du voyage en territoire américain. Puis, dans un deuxième temps, « [I]es déplacements d'un pays à l'autre incitent les héros à comparer les sociétés et les cultures et les amènent ainsi à réfléchir à leur propre identité culturelle⁶⁵ », donc à confronter la vision du Québec à celle des États-Unis. Claire Le Brun rappelle d'ailleurs que « l'enjeu de la confrontation avec l'Étranger est clair : il s'agit de situer le Québec par rapport aux étrangers les plus proches,

⁶² Éric Landowski, *Présences de l'autre. Essais de socio-sémio-tique II*, Paris, Presses universitaires de France, 1997, p. 91.

⁶³ *Ibid.*, p. 99.

⁶⁴ Jaap Lintvelt, Jean Morency et Jeanette Den Toonder, « Introduction », p. 7.

⁶⁵ *Ibid.*

traditionnellement la France et les États-Unis⁶⁶ ». Bref, cette exploration du territoire états-unien conduit les personnages à comparer implicitement ou explicitement leur lieu d'origine avec celui visité et de mieux se situer sur ce vaste continent qu'est l'Amérique.

1.4.2 Le rapport au langage

Lors de leur séjour aux États-Unis, les sujets québécois sont également confrontés à diverses formes de langages auxquelles ils doivent faire face et avec lesquelles ils doivent composer, à commencer par la langue anglaise. Louis Dupont soutient que « [l']américanité serait ce qui donne au Québec sa spécificité au Canada : il est non seulement le foyer de la langue française en Amérique mais le cœur d'une Amérique francophone auquel seul le Québec peut donner forme dans la modernité⁶⁷ ». Mais bien que « [l']a loi 101, adoptée en 1977, [ait] permis non seulement de renforcer le statut de la langue française mais aussi d'en faire un référent universel⁶⁸ » et qu'elle demeure encore aujourd'hui « l'élément par lequel les Québécois peuvent affirmer leur spécificité en Amérique du Nord⁶⁹ », le chercheur spécifie également qu'en vertu de son statut minoritaire sur le vaste territoire dont elle fait partie, « la majorité francophone du Québec a toujours été préoccupée par sa relation au continent américain⁷⁰ », elle qui n'est entourée que par des anglophones⁷¹.

⁶⁶ Claire Le Brun, « Fonctions de l'Étranger dans le roman québécois pour la jeunesse (1985-1993) », dans *Francophonie plurielle: actes du congrès mondial du Conseil international d'études francophones tenu à Casablanca (Maroc) du 10 au 17 juillet 1993*, LaSalle/Québec, Hurtubise/HMH, 1995, p. 91.

⁶⁷ Louis Dupont, « L'américanité québécoise : portée politique d'un courant d'interprétation », p. 61.

⁶⁸ Nicolas Van Schendel, « Une américanité de la francophonie? Les perceptions de migrants québécois », dans *L'américanité et les Amériques*, sous la direction de Donald Cuccioletta, Sainte-Foy, Éditions de l'IQRC, 2001, p. 197.

⁶⁹ Yannick Resch, *loc. cit.*, p. 83.

⁷⁰ Nous traduisons Louis Dupont: « the Francophone majority in Quebec has always been preoccupied by its relationship to the American continent » (« L'américanité in Quebec in the 1980's : Political

Pareille affirmation pousse des théoriciens comme Jean Morency à s'interroger sur une des obsessions importantes de certains écrivains québécois : en effet, « comment dire en français cette Amérique qui, pour l'essentiel, parle anglais et demeure réfractaire à la multiplicité des langues⁷²? » Le critique constate que les romanciers d'ici ont parfois recours à l'hétérolinguisme pour décrire la présence américaine. Toutefois, ceux-ci font ressortir un certain malaise à travers leur utilisation plutôt sommaire de la langue de Shakespeare :

L'anglais des romans de Jacques Godbout, de Jacques Poulin ou de Monique LaRue est toujours tenu à distance et n'envahit jamais la trame romanesque : les marques transcodiques sont clairement identifiables et correspondent souvent à des formules simples et facilement compréhensibles pour le lecteur québécois moyen. La réalité américaine est passée ainsi au tamis de la langue française, et se trouve du même coup affranchie de son inquiétante étrangeté⁷³.

Nos œuvres de fiction sont donc sans cesse hantées par ce questionnement profond que relevait déjà Fernand Dumont en 1982, à « "savoir si, colonisés plus que jamais que nous sommes, il est encore séant de vivre en français dans le contexte d'un empire où apparemment nous ne comptons pour rien"⁷⁴. » Que ce soit de façon implicite ou explicite, cette angoisse se traduit chez les protagonistes par une « ouverture à l'Autre [qui] se départit rarement de la crainte d'être dépouillé des traits constitutifs de l'identité dont, au premier chef, la langue⁷⁵. » Enfin, Simon Harel rappelle que même si cette aventure en terre américaine est une « occasion de repérer une hétérogénéité linguistique » et qu'elle se déroule « [s]ous la présence

and Cultural Considerations of an Emerging Discours », *The American Review of Canadian Studies*, vol. 25, n° 1, printemps 1995, p. 28.)

⁷¹ Dans *Le voleur de parcours*, Simon Harel tient le même discours : « la question linguistique – légitimation récente du français comme langue véhiculaire, statut ambigu des langues vernaculaires immigrantes et de l'anglais, à la fois langue minoritaire au Québec et majoritaire en continent américain – ne cesse et ne cessera de se poser au Québec ». (p. 98)

⁷² Jean Morency, « L'américanité et l'américanisation du roman québécois. Réflexions conceptuelles et perspectives littéraires », p. 51.

⁷³ *Ibid.*

⁷⁴ Fernand Dumont, « Parlons américain... si nous le sommes devenus », *Le Devoir*, 3 septembre 1982, cité dans Yvan Lamonde, *Ni avec eux ni sans eux : le Québec et les États-Unis*, p. 83.

⁷⁵ Claire Le Brun, *loc. cit.*, p. 93.

uniformisante de l'anglais, langue véhiculaire, d'autres codes peuvent être découverts⁷⁶. » Par conséquent, les protagonistes risquent de faire face à d'autres supports langagiers qui diffèrent du leur et qui viendront bouleverser leur quotidien, mais également changer leur perspective sur le monde.

De surcroît, dans un milieu hypermédiatisé comme les États-Unis où se développent à une vitesse effrénée les nouvelles technologies de pointe, la relation du voyageur québécois avec le langage informatique demeure également un aspect important à étudier. En effet, tel un « [r]az-de-marée provenant des États-Unis, l'idéologie de la communication vient frapper de plein fouet le sujet québécois en quête d'identité⁷⁷. » Prenons pour exemple le roman *Programmeur à gages* de Jacques Bissonnette, paru en 1986, et dont la trame narrative « donne à Jean-François Chassay l'occasion de noter le lien privilégié qui unit machine et américanité. L'Amérique de ce *thriller* informatique est un espace constamment sillonné par des réseaux informatiques où la paranoïa est aussi présente que la crise identitaire⁷⁸. » Ce type de langage joue donc inévitablement un rôle majeur dans la constitution de l'identité personnelle et culturelle du héros.

1.4.3 La rencontre de l'Autre

Dans la mesure où, selon Marcel Rioux, l'américanité évoque une quête identitaire américaine qui « "s'acquiert [...] par la transplantation dans un nouvel

⁷⁶ Simon Harel, *op. cit.*, p. 167.

⁷⁷ Jean-François Chassay, *L'ambiguïté américaine : le roman québécois face aux États-Unis*, Montréal, XYZ, coll. « Théorie et littérature », 1995, p. 27.

⁷⁸ Richard Saint-Gelais, « Introduction », dans *Roman contemporain et identité culturelle en Amérique du Nord*, p. 14.

habitat, au contact d'une autre nature et par la fréquentation d'autres groupes humains⁷⁹ », il importe de s'arrêter aux divers contacts interpersonnels qui s'établissent entre les héros qui séjournent aux États-Unis et les personnages rencontrés lors de leur périple. En effet, en plus de permettre des échanges interculturels, « la rencontre de l'"Autre", précise Lise Gauvin, est aussi un regard sur soi et une façon d'accomplir son propre voyage intérieur⁸⁰ ». Donald Cuccioletta ajoute que « cette interaction crée une nouvelle identité qui devient objectivement un produit du métissage⁸¹ », d'où « l'importance du thème de la transformation et de la métamorphose dans plusieurs des textes fondateurs des littératures d'Amérique, puisque l'américanité résulte nécessairement d'un phénomène de différenciation culturelle⁸² ». Cette caractéristique est d'ailleurs toujours présente dans les textes contemporains où les sujets québécois vont nécessairement revenir changés de leur séjour aux États-Unis. Pensons à Jack Waterman dans *Volkswagen Blues* ou à Gregory Francoeur dans *Une histoire américaine* qui, après leurs diverses aventures et rencontres avec d'autres personnages, ne seront plus les mêmes hommes à leur retour au bercail. En somme, nous constatons que « l'identité n'est pas strictement unidimensionnelle (le moi), mais est définie également et de façon encore plus importante en relation avec l'autre⁸³ », au contact de qui les protagonistes voient inévitablement leur vision du monde et d'eux-mêmes se modifier.

⁷⁹ Marcel Rioux, *loc. cit.*, p. 15-16, cité par Benoît Melançon, *loc. cit.*, p. 68.

⁸⁰ Lise Gauvin, « L'âge de la prose : romans et récits des années 80 », dans *L'âge de la prose : romans et récits québécois des années 80*, sous la direction de Lise Gauvin et Franca Marcato-Falzoni, Roma/Montréal, Bulzoni/VLB éditeur, coll. « Quattro continenti », n° 10, 1992, p. 14-15.

⁸¹ Nous traduisons Donald Cuccioletta : « this interaction creates a new identity, one that objectively becomes a product of métissage » (*Pan-American Integration, Multiple Identities, Transculturalism and Américanité : Towards a Citizenship for the Americas*), p. 47.)

⁸² Jean Morency, « Les modalités du décrochage européen des littératures américaines », dans *Québécois et Américains : la culture québécoise aux XIX^e et XX^e siècles*, p. 161.

⁸³ Nous traduisons Lamberto Tassinari : « one's identity is not strictly one-dimensional (the self) but is defined also and more importantly in relation to the other. » (*Utopies par le hublot*, Montréal, Carte blanche, 1999, cité dans Donald Cuccioletta, « Pan-American Integration, Multiple Identities, Transculturalism and Américanité : Towards a Citizenship for the Americas », p. 43.)

De plus, ajoutons que « la question du stéréotype ne peut manquer de surgir dans l'analyse des situations de contact⁸⁴ », surtout interculturel puisque selon Éric Landowski, si le voyageur veut « fonder sa propre certitude d'être Soi, la seule chose qui lui importe, la seule "vérité" dont il lui faille s'assurer, c'est que l'Autre est "autre", et qu'il l'est catégoriquement [...] D'où [...] le privilège accordé [...] à l'utilisation du stéréotype [...] comme moyen expéditif de réaffirmer une différence⁸⁵. » Il devient donc pertinent d'avoir recours à cette notion dans le cadre d'une étude où des héros font l'expérience de l'autre puisque la mise en scène de ces images figées et préconçues « "qui déterminent à un plus ou moins grand degré [leurs] manières de penser, de sentir et d'agir"⁸⁶ » viendront ébranler de façon significative leur quête identitaire américaine.

La trame de l'américanité littéraire québécoise maintenant mise en place, voyons comment elle s'insère dans les trois œuvres à l'étude.

⁸⁴ Ruth Amossy et Anne Herschberg-Pierrot, *Stéréotypes et clichés: langue, discours, société*, Paris, F. Nathan, coll. « Lettres et sciences sociales », n° 171, 1997, p. 44.

⁸⁵ Éric Landowski, *op. cit.*, p. 40-41.

⁸⁶ Gustave-Nicolas Fischer, *Les concepts fondamentaux de la psychologie sociale*, Paris, Dunod, coll. « Sciences sociales », 1996, p. 133, cité dans Ruth Amossy et Anne Herschberg-Pierrot, *op. cit.*, p. 27.

CHAPITRE II

ESPACE ET ATMOSPHÈRE ÉTATS-UNIENS

« "Les États-Unis sont un tout dont l'Amérique est une partie. Tout notre embarras est là, notre incertitude en ce qui concerne la place que nous occupons sur ce sol¹." » Cette réflexion, dont nous faisait part François Hébert au début des années 1980, n'a pas cessé d'habiter certains écrivains québécois, préoccupés par cette interrogation identitaire continentale. En effet, durant cette décennie, plusieurs auteurs mettent en scène des héros qui partent à la découverte de l'ailleurs américain, afin d'y trouver leur propre raison d'être sur ce vaste continent. Blanca Navarro Pardiñas souligne qu'« [i]l ne s'agit pas de la vaste Amérique d'autrefois mais d'une Amérique rétrécie. C'est l'Amérique de la métonymie : dire l'Amérique, c'est dire les États-Unis². » Les trois œuvres à l'étude n'échappent pas à cette réalité et font partie des « nombreux romans de cette période qui se déroulent aux États-Unis, principalement dans l'Ouest américain, mais aussi sur la côte est du continent et parfois même en Floride³ ». Plus précisément, l'action prend place à San Francisco dans *Copies conformes*, à New York dans *Cassiopée* et en Floride dans *Les vacances de Rosalie*. Ainsi, « [s]ur le plan discursif, c'est d'abord et avant tout le rapport d'un

¹ François Hébert, « Écrire l'Amérique en français », *Liberté*, 139, vol. 24, n° 1, janvier-février 1982, p. 93, cité dans Réjean Beaudoin, « Rapport Québec-Amérique », *Possibles*, vol. 8, n° 4, été 1984, p. 47.

² Blanca Navarro Pardiñas, « L'Amérique lunatique : représentation des États-Unis dans quatre romans québécois », dans *Actes du premier colloque des jeunes chercheurs européens en littérature québécoise, 28 et 29 avril 1993*, sous la direction de Hélène Noirot et de Anne Giaufret, Paris, Université de Paris, vol. 11, 1993, p. 31.

³ Jean Morency, « L'américanité et l'américanisation du roman québécois. Réflexions conceptuelles et perspectives littéraires », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, Montréal, Éditions Nota bene, vol. 7, n° 2, 2004, p. 50.

sujet à un espace qui actualise le périple extraterritorial par lequel s'accomplit une réflexion sur l'identitaire⁴. » Rappelons que dans le corpus choisi, « la répartition traditionnelle des rôles sexués de l'homme nomade et de la femme sédentaire n'existe plus. Les femmes manifestent aussi le goût du voyage⁵ » et nous illustrerons en quoi ce déplacement géographique et cette découverte d'un lieu autre par l'héroïne « peut lui donner de la vigueur et une nouvelle perception [d'elle-même]⁶ ». Dans ce contexte, le discours des héroïnes façonne les lieux qui leur renvoient une image d'elles-mêmes au cœur de l'ailleurs. Il nous faudra ainsi arrimer la composante poétique de l'espace à une composante narrative, soit celle de la voix féminine :

Tout se passe comme si le voyage engendrait non seulement un déplacement extraterritorial en périphérie de l'espace des origines mais également un dire féminin en périphérie d'une vision totalisante du savoir. Il s'agit donc de saisir les attributs du personnage féminin qui en font non seulement une narratrice de la postmodernité mais également une femme à la recherche de ses propres valeurs culturelles⁷.

Comme le souligne Jean-François Chassay, « [a]nalyser des textes préoccupés par la vie quotidienne d'individus dans une ville nécessite de tenir compte du fonctionnement de la ville elle-même ainsi que des rapports, des interactions multiples qui s'établissent entre la ville et ceux qui y vivent⁸ » et y séjournent.

⁴ Lucie Guillemette, « Le voyage et ses avatars dans *Copies conformes* de Monique LaRue : dérive et/ou délite identitaire », dans *Voyages : réels et imaginaires, personnels et collectifs/Real and Imaginary, Personal and Collective*, sous la direction de John Lennox, Lucie Lequin, Michèle Lacombe et Allen Seager, Montréal, Association d'études canadiennes/Association for Canadian Studies, vol. 16, 1994, p. 79.

⁵ Jaap Lintvelt, « Le voyage identitaire aux États-Unis dans le roman québécois », dans *Romans de la route et voyages identitaires*, sous la direction de Jean Morency, Jeanette den Toonder et Jaap Lintvelt, Québec, Éditions Nota bene, coll. « Terre américaine », 2006, p. 82.

⁶ Anne Marie Miraglia, « Le récit de voyage en quête de l'Amérique », dans *Le récit québécois depuis 1980*, sous la direction de Irène Oore et Betty Bednarski, Halifax, Dalhousie University, vol. 23, automne-hiver 1992, p. 34.

⁷ Lucie Guillemette, *loc. cit.*, p. 80.

⁸ Jean-François Chassay, *L'ambiguité américaine : le roman québécois face aux États-Unis*, Montréal, XYZ, coll. « Théorie et littérature », 1995, p. 184.

Puisque les trois personnages n'ont pas le même âge, ni les mêmes raisons pour justifier leur départ du Québec, il est évident que la relation qu'ils entretiennent avec l'espace n'est pas tout à fait la même. Souvenons-nous que Claire Dubé, dans *Copies conformes*, est une femme de trente-cinq ans qui effectue un voyage à San Francisco pour accompagner son mari. Celui-ci se rend faire un stage au sujet des langages artificiels, auxquels la narratrice ne connaît à peu près rien. Puis, ce déplacement se transforme en aventure policière, constamment hantée par le célèbre récit de Dashiell Hammet, *The Maltese Falcon*. De son côté, Cassiopée, une adolescente de quatorze ans, fugue à New York et y découvre une ville plutôt insalubre et dangereuse, séjour qui se change en vacances beaucoup plus paisibles. Finalement, la jeune Rosalie, âgée de douze ans, part en vacances pour la Floride avec ses tantes et le copain d'une d'entre elles, et espère bien y passer des moments agréables en compagnie de son amoureux, Pierre-Yves Hamel, se trouvant lui aussi là-bas avec sa famille. Toutefois, malgré les divergences quant aux motifs du voyage, il est important de remarquer que Montréal se retrouve en arrière-plan dans le discours des trois protagonistes. À cet effet, Chassay précise que « pour donner un sens à une ville comme Montréal, pour la définir, il faut peut-être invoquer ce qui risque le plus de la perdre : les autres. Les autres villes, celles qui existent déjà littérairement, beaucoup plus que Montréal, qui ont du poids, une existence qu'on ne saurait remettre en doute et à qui elle se voit confronter⁹. » C'est peut-être une des raisons pour lesquelles les écrivaines ont situé l'action au sud du quarante-cinquième parallèle, dans des cités d'envergure comme New York et San Francisco, ou dans un état comme la Floride, depuis longtemps connu et visité par les Québécois.

⁹ *Ibid.*, p. 185.

Analysons donc l'impact qu'auront les lieux fréquentés sur la quête identitaire de chacune des héroïnes, lors de leur séjour en terre américaine.

2.1 L'hyperréalité californienne ou comment vivre dans l'univers du faux

Dans un premier temps, l'héroïne de *Copies conformes*, on l'a dit, se retrouve dans l'ouest américain, plus précisément dans cette « Californie qui polarise les rêves, aimante les transports et communications littéraires¹⁰ » depuis plusieurs décennies. Posée comme le « lieu exemplaire de la réalisation du rêve américain, [elle] s'inscrit dans une pratique discursive qui crée un effet immédiat d'"extra-territorialité" attrayant pour le romancier contemporain :

Du Québec à la Californie du Sud, un parcours est ainsi affirmé qu'il faut comprendre soit comme réappropriation d'une appartenance continentale ou revendication d'une singularité culturelle.... Face à cette problématique de l'identité culturelle québécoise, le désir est grand de faire appel à la notion d'extra-territorialité, par le recours à cette Californie mythique, comme s'il était possible de formuler en un lieu autre les contradictions propres au Québec : espace à la fois fermé et ouvert, revendiquant une appartenance qui se cherche encore confusément entre l'ethnicité canadienne-française et la définition ouverte, générique de l'identité québécoise¹¹.

Le choix de San Francisco comme siège principal de l'intrigue est d'autant plus éloquent que, d'une part, cette ville « acquiert [...] une signification toute spéciale du fait qu'elle se situe au bout d'un voyage [...] riche en données archétypales, comportant des valeurs de conquête, d'aventure, de liberté, d'idéal d'un monde

¹⁰ Laurent Mailhot, « *Volkswagen Blues*, de Jacques Poulin, et autres "histoires américaines" du Québec », *Œuvres et critiques*, vol. 14, n° 1, 1989, p. 19.

¹¹ Simon Harel, *Le voleur de parcours. Identité et cosmopolitisme dans la littérature québécoise contemporaine*, Longueuil, « Le préambule », 1989, p. 186, cité dans Lucie Guillemette, « Femmes et Amériques dans *Une histoire américaine* de Jacques Godbout : l'ouest revisité », *Canadian Review of American Studies / Revue canadienne d'études américaines*, University of Calgary Press, vol. 24, n° 3, automne 1994, p. 122.

meilleur », et d'autre part, c'est également un endroit où « l'océan oblige à s'arrêter et le constat, la prise de conscience s'impose¹². » La réflexion et la remise en question deviennent donc inévitables pour Claire Dubé, qui va s'interroger sur sa destinée et vivre ce dépaysement comme un moyen d'apprendre à mieux se connaître et à comprendre qui elle est vraiment : « il y a un sens à nos trajets. Au moment où nous nous éloignons le plus, selon toute apparence, nous nous rapprochons¹³! » « Ainsi faut-il se déplacer pour se retrouver. » (CC, p. 185)

Toutefois, même si, pour beaucoup de gens, « [l]e soleil, l'argent, l'été, l'idée parfaite du bonheur est représentée par cette Amérique solaire, resplendissante¹⁴ », il en est tout autrement pour Claire qui, quant à elle, éprouve de la difficulté à s'acclimater à la température constante, toujours égale de la ville san-franciscaine : « Le soleil brillait, comme il avait brillé la veille et comme il brillera le lendemain, dans le ciel parfaitement bleu de la baie de San Francisco. Ce beau temps me semblait presque cruel. Quand on vient d'une ville comme Montréal, on ne s'habitue pas aux climats stables. » (CC, p. 7) Selon l'héroïne, sur le littoral du Pacifique où la permanence du climat règne, il est d'autant plus ardu d'en arriver à une certaine harmonie avec son humeur changeante et ses émotions plutôt embrouillées : « Fameux soleil, fameux ciel bleu. Brusquement j'eus envie de pluie, d'arbres feuillus, d'incertitude barométrique. La température ne s'accorde pas toujours avec les sentiments. Mais en Californie, le décalage était pire qu'ailleurs. Six mois de

¹² René Labonté, « Québec-Californie : la Californie à travers la fiction littéraire québécoise », *The French Review*, vol. 62, n° 5, avril 1989, p. 812-813.

¹³ Monique LaRue, *Copies conformes*, Paris, Denoël / Montréal, Lacombe, 1989, p. 151. Dorénavant, les références à cet ouvrage seront indiquées par l'abréviation CC et la page entre parenthèses, et ce, directement dans le corps du texte.

¹⁴ Blanca Navarro Pardiñas, *loc. cit.*, p. 31.

pluie, six mois de soleil. Noir ou blanc. Logique. » (CC, p. 29) Soulignons que ce parallélisme prévalant entre la fixité de San Francisco et cette « incroyable résistance de Montréal à se figer dans la moindre tradition », avec entre autres ses « restaurants qui changent de nom, s'adaptent aux nouvelles clientèles » ainsi que ses « commerces se recyclant » (CC, p.126), se retrouve tout au long du roman. On comprend, par voie de conséquence, que « [p]our Claire Dubé, Montréal est ce fleuve de l'impermanence donnant sens à ce qui persiste dans le changement » et que « [c]'est dans la mesure où [cette ville] est changeant[e] que la narratrice parvient à prendre conscience de "sa" vérité, qui consiste à refuser tout ce qui risque de l'enfermer dans un stéréotype ou dans un mythe féminin, d'où son questionnement sur l'amour, la maternité, l'identité¹⁵. »

Dans un autre ordre d'idées, la narratrice exprime sa pensée par rapport à l'univers faussé qui l'entoure. Jean-François Chassay remarque, à ce chapitre, que pour le personnage se retrouvant en sol américain, « [I]l a "guerre du faux", pour reprendre l'expression d'Umberto Eco, devient un spectacle permanent¹⁶. » Jaap Lintvelt, Jean Morency et Jeanette den Toonder, dans l'introduction de leur récent ouvrage *Romans de la route et voyages identitaires*, expliquent que « [s]i, d'une part, ce pays incarne le mythe de l'Amérique qui est celui de la liberté et des possibilités infinies, il représente d'autre part, [...] un univers caractérisé par le clinquant et le

¹⁵ Robert Dion, « L'instinct du réel : fuites et retours dans *Les faux fuyants*, *Copies conformes* et *La démarche du crabe* de Monique LaRue », *Voix et images*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, n° 83, hiver 2003, p. 38.

¹⁶ Jean-François Chassay, *op. cit.*, p. 25. Plus loin dans le même ouvrage, Chassay résume bien le questionnement d'Umberto Eco sur l'hyperréalité californienne : « Celui-ci s'interroge, dans *La guerre du faux*, sur l'obsession de la reproduction aux États-Unis et particulièrement dans cet État spécialisé dans le *high tech*. La prolifération des musées de cires (tout plus "réalistes" les uns que les autres) est un symptôme de cette [sic] intérêt pour la copie, et la copie souvent plus "complète", plus "perfectionnée" que l'original. » (p. 178)

faux-semblant. [...] La Californie surtout symbolise ces valeurs négatives d'une société fausse où seules les apparences importent vraiment¹⁷ ». Cette réflexion va dans le même sens que celle de Stéphane Lépine qui suggère qu'il s'agit là « assurément [du] "fantôme d'une Amérique qui n'est d'ailleurs jamais que le reflet faussé d'elle-même¹⁸" ». D'ailleurs, le questionnement qui perdure tout au long du périple de Claire Dubé se résume à ceci : « Vrai ou faux? » (CC, p. 103) Bien que selon l'héroïne, « [t]outes les villes se ressemblent » avec leurs « [p]igeons, clochards, pinard et *bag ladies* » (CC, p. 80) et que d'une certaine façon, Berkeley « rappelait certaines banlieues anglaises de Montréal » ou d'« autres villes universitaires » qu'elle a visitées, sa « végétation faussement tropicale, avec ces palmiers effilochés, jaunis, un peu rabougris, et ces essences transplantées » (CC, p. 28-29) contribue à en faire un lieu inauthentique. Pensons également aux « clichés de Walt Disney » (CC, p. 36) qui ornent la chambre de Joe Zarian, à « [c]ette femme, Brigid O'Doorsey, "trop" californienne... [t]rop riche, trop maigre pour être réelle », à ces cours californiennes avec « [l]eurs piscines caricaturales, leurs bains tourbillons entourés de plantes en pots »; tout ceci n'est que du « [t]rop connu, déjà vu. » (CC, p. 24) Cette description sommaire de l'environnement que côtoie la protagoniste nous laisse croire à un décor simulé, fabriqué de toutes pièces, auquel elle n'arrive pas à s'identifier. Nous pourrions donc en conclure qu'à travers le personnage de Claire Dubé, nous retrouvons ce qu'Eric Landowski appelle « l'actualisation d'une présence

¹⁷ Jaap Lintvelt, Jean Morency et Jeanette den Toonder, « Introduction », *Romans de la route et voyages identitaires*, Québec, Éditions Nota bene, coll. « Terre américaine », 2006, p. 6.

¹⁸ Stéphane Lépine, « Un activiste en retrait », *Le Devoir*, 13 septembre 1986, C3, cité dans Lucie Guillemette, « Littérature québécoise et expérience continentale : américanité et/ou américanisation? », *L'action nationale : pour célébrer la fête nationale*, vol. 90, n° 6, juin 2000, p. 61.

toujours imminente mais en même temps toujours fuyante, celle du sujet à lui-même en ce lieu, où, bien qu'arrivé, il n'arrive pas encore à être¹⁹. »

Dans la même foulée, « Iain Chambers fait remarquer que dans un environnement technologique sophistiqué comme celui de la Californie, "l'appel à l'authenticité sonne un peu creux, nostalgique et apparemment déplacé"²⁰. » D'ailleurs, « [l]e problème majeur de Silicon Valley n'est-il pas [justement] celui de la copie? » (CC, p. 163), de rappeler l'héroïne. Dans le texte de Monique LaRue, « [e]ntre la copie et l'original, entre le vrai et le faux, entre l'"oeuvre" et son calque, les frontières se brouillent. Les seules affirmations tranchées dans le roman semblent portées sur le fait que rien n'est authentique²¹. » Notons que San Francisco devient de plus en plus comme une fiction au fur et à mesure que s'introduit *The Maltese Falcon* de Dashiell Hammett dans le roman²². Pensons aux lieux que sillonne Claire, à la chambre 1219 du *St. Francis Hotel* et puis, à Brigid; elle nous décrit cet univers à la fois fictif et réel comme suit : « Cette femme. Ces livres. Son prénom, le même que celui de la fameuse héroïne. O'Doorsey, O'Shaughnessy. Même apostrophe, mêmes phonèmes. La compagnie de jeux informatisés du Faucon maltais. Et ces poupées? N'avaient-elles pas toutes les yeux bleus? Les cheveux roux? Comme Brigid O'Shaughnessy? » (CC, p. 55) Par conséquent, tous ces liens qui se tissent

¹⁹ Eric Landowski, *Présences de l'autre. Essais de socio-sémio* II, Paris, Presses universitaires de France, 1997, p. 99.

²⁰ Iain Chambers, *Migrancy, Culture, Identity*, London, Routledge, 1994, p. 55, citée dans Susan Ireland, « La maternité et la modernité dans les romans de Monique LaRue », *Voix et images*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, n° 83, hiver 2003, p. 59.

²¹ Jean-François Chassay, *op. cit.*, p. 181.

²² Soulignons ici le choix de l'auteure qui a privilégié un classique du roman noir américain au détriment d'une œuvre européenne, ce qui donne d'autant plus une couleur continentale à cette réécriture d'un polar américain qu'a produit en quelque sorte LaRue, et qui rend compte de ces préoccupations américaines des écrivains québécois à travers une relecture des œuvres états-unienques dont parlait Jonathan Weiss.

entre les deux œuvres font de « *Copies conformes* [...] un mode d'exploration du *Maltese Falcon*. La littérature devient mode d'appropriation et d'exploration de la réalité san-franciscaine, une manière, en se confrontant à la fiction de la ville, de retrouver la réalité de celle-ci²³. » Ce qu'il faut alors, dira Jean Baudrillard, « c'est entrer dans la fiction de l'Amérique, dans l'Amérique comme fiction²⁴. » Posée comme un lieu hanté par la stéréotypie, San Francisco apparaît alors aux yeux de Claire tel un immense plateau de tournage permanent : « Ici, on était toujours un peu dans un film, de l'autre côté de l'écran. Il fallait se cramponner à la réalité » (CC, p. 24); « Ici, sur les bords du Pacifique, on se trouvait un peu dans le futur. [...] C'était la luminosité insupportable de la science-fiction. » (CC, p. 29) Parfois, c'est « [l]e silence [qui] planait, comme dans un film dont on aurait enlevé la bande sonore » (CC, p. 27), d'autres fois, ce sont les gestes de certains personnages qui lui font penser à des acteurs, comme par exemple dans cette remarque de la narratrice concernant le comportement de Ron O'Doorsey: « S'emparant d'un verre il se servit, avala l'alcool d'un trait, comme dans les films. » (CC, p. 16) Complètement dépassée par ce qu'elle vit, la protagoniste compare sa position à celle de Dostoïevski : « "Vous savez, un Montréalais débarquant à San Francisco se trouve un peu dans la situation de Dostoïevski quand il est arrivé de Saint-Pétersbourg dans les capitales européennes et que, halluciné par l'argent, il a écrit *Le Joueur.*" » (CC, p. 96) Enfin, comme il peut parfois s'avérer difficile de ne pas se laisser emporter par cette « Californie [...] [qui] suscite et encourage la mythomanie²⁵ », l'héroïne va finir par succomber elle-même aux plaisirs idéalisants du simulacre quand, dans l'espace d'une soirée, elle jouera le rôle de Brigid O'Doorsey.

²³ Jean-François Chassay, *op. cit.*, p. 183.

²⁴ Jean Baudrillard, *Amérique*, Paris, Librairie générale française, coll. « Le livre de poche », n° 4080, 1988, p. 59.

²⁵ Robert Dion, *loc. cit.*, p. 37.

On se rend vite compte que dans *Copies conformes*, la trame de l'illusion prend le dessus sur la réalité, qui se voit éclipsée au profit d'images qui foisonnent de toutes parts. De ce fait, *Le mythe de la caverne* de Platon devient une histoire « [p]lus vraie que jamais [...] au cœur de la civilisation de l'image... » (CC, p. 99) et hautement significative pour illustrer ce à quoi est constamment confrontée la narratrice, comme le fait remarquer Diran Zarian : « *"Des hommes qui ne seraient jamais sortis de la caverne ne tiendraient pour être le vrai absolument rien d'autre que les ombres projetées par les objets fabriqués.* Cette phrase ne vous semble-t-elle pas particulièrement pertinente, ici, dans *Silicon Valley?* » (CC, p. 99-100) Conséquemment, quand les « éternelles questions » qui se posent à vous sont « Quand jouons-nous, quand quittons-nous notre masque? » (CC, p. 110), quand vous êtes « "lasse, si lasse... de ne plus savoir où est la vérité..." » (CC, p. 174), bref quand « il n'y a plus de frontières entre le vrai et le faux » (CC, p. 168), maintenant qu'il existe l'ultime machine à fabriquer du faux, la seule solution viable qui semble s'offrir à vous est d'abandonner votre quête de la vérité, conclusion à laquelle en arrive d'ailleurs Zarian : « Je renonce à la vérité. [...] Je n'ai plus aucune référence réelle. Je ne sais plus distinguer le vrai du faux. » (CC, p. 155) De son côté, seul le rattachement à la ville natale semble pouvoir sauver Claire de cet univers où « la réalité même est faussée²⁶ » : « "Montréal ne nous lâchera pas" » (CC, p. 62), dit-elle avec conviction. Ainsi, « [s]i la conception du monde de Claire Dubé est perturbée par ce qu'elle vit, Montréal devient le pôle d'attraction qui lui permet de se

²⁶ Jean Morency, *Le mythe américain dans les fictions d'Amérique : de Washington Irving à Jacques Poulin*, Québec, Nuit blanche, coll. « Terre américaine », 1994, p. 215.

raccrocher au réel²⁷ » et de poursuivre du mieux qu'elle peut son périple aux États-Unis : « Il fallait se cramponner à la réalité. Et en réalité, la seule chose qui importait, c'était de rentrer. » (CC, p. 24) Force est de constater que Claire n'a plus la vigueur de combattre son quotidien californien et que pour elle, « s'accrocher au réel, c'est s'accrocher à sa mémoire, à son passé, à son histoire²⁸. » Eric Landowski, dans *Présences de l'autre*, souligne que « [p]our apprivoiser son nouvel espace, le sujet, à défaut d'avoir pu d'emblée s'y localiser, va chercher à le décrypter. Or, tout autant que les habitants du pays, la topographie du lieu parle elle-même une langue qui lui échappe. Et le voyageur n'a, un instant, qu'une envie – enfantine, irrépressible : repartir²⁹. » Si « [p]artir, c'est mourir un peu » (CC, p. 9; 34; 172), de répéter à plusieurs reprises la protagoniste, c'est toutefois la solution qui hante la jeune femme : « Je ne pensais qu'à une chose : aller à ton bureau, chercher la plaquette. Et partir. » (CC, p. 21) Landowski poursuit en affirmant qu'« il n'est pas sûr qu'en fin de compte le visiteur, même devenu au fil du temps quelqu'un presque de l'endroit, aura jamais en réalité fait autre chose, sur place, que s'habituer – de mieux en mieux – à ne pas s'habituer³⁰. » C'est un peu ce que confirme Claire lorsqu'elle déclare, en parlant de la demeure de Berkeley qu'ils ont louée, son mari et elle : « Nous y étions ce que nous avions toujours été : des étrangers. » (CC, p. 72) Bref, ainsi perçue, « [I]l'Amérique n'est ni un rêve, ni une réalité, c'est une hyperréalité. C'est une hyperréalité parce que c'est une utopie qui dès le début s'est vécue comme réalisée. Tout ici est réel, pragmatique, et tout vous laisse rêveur. [...] [C'est] le simulacre parfait, celui de l'immanence et de la transcription matérielle de toutes les valeurs³¹. »

²⁷ Jean-François Chassay, *op. cit.*, p. 184.

²⁸ *Ibid.*

²⁹ Eric Landowski, *op. cit.*, p. 96.

³⁰ *Ibid.*, p. 98.

³¹ Jean Baudrillard, *op. cit.*, p. 57-58.

Finalement, « les consciences rendues instables par la vie artificielle³² » n'auront eu d'autre choix que d'abdiquer pour éviter de livrer leur âme au monde cruel de la fiction californienne.

En somme, si un peu plus tôt dans le récit, devant une vitrine où « il y avait un livre de Jack Kerouac³³ » et où elle a eu « un brusque coup de cafard », la narratrice s'est questionnée sur ce « périodique besoin de partir », « [c]omme un manque, un appel d'air » (CC, p. 62) qui survient chez tout individu, ce n'est qu'à la toute fin du roman qu'elle trouvera finalement réponse à son interrogation : « Éprouver périodiquement le besoin de quitter sa ville natale n'est probablement que la manifestation du sentiment du lieu. Celui qui me faisait éprouver, maintenant, la certitude d'aimer la ville de mon enfance, ces modestes endroits où ont vécu d'humbles gens qui ignoraient le doute et les voyages. » (CC, p. 188) En d'autres termes, l'éloignement aura permis à la narratrice de prendre du recul face à son lieu d'origine et à finalement regretter Montréal, là où elle pourra, à son retour, y retrouver ce qui lui aura le plus manqué lors de son séjour sur la côte ouest : de « vrais » humains vivant dans une ville « vraie ».

2.2 De New York au Rhode Island : se perdre pour mieux se retrouver

De son côté, Cassiopée n'accepte pas les décisions prises par sa mère concernant l'occupation de son été et va prendre la fuite pour lui donner une leçon.

³² Umberto Eco, *La guerre du faux*, traduit de l'italien par Myriam Tanant, avec la collaboration de Piero Caracciolo, Paris, B. Grasset, 1985, p. 100.

³³ Soulignons ici le recours à l'intertexte kérouacien par l'auteure pour exprimer ce goût du voyage et de l'aventure sur le continent américain dont faisait mention Anne Marie Miraglia.

Et notre « vraie de vraie fugueuse » (*CA*, p. 66) ne décide pas d'aller n'importe où, mais bien à New York, cette ville qui, selon Chassay, « s'impose comme métaphore par excellence de l'énergie urbaine [...], de l'entropie salutaire, de l'abolition de la frontière entre le réel et la fiction, où il fait bon fuir lorsqu'on veut échapper à une réalité trop contraignante³⁴ ». Pour une héroïne dont le prénom est emprunté à « une constellation³⁵ » et dont les nombreuses lectures l'amènent à rêver de se perdre dans l'immensité et de « découvrir des cités perdues, [...] [d']explorer les mers lointaines, [de] soigner les malheureux du bout du monde » (*CA*, p. 15), c'est une autre forme d'ailleurs qui s'offre à elle, beaucoup plus intéressante cette fois, car elle s'inscrit dans la réalité: « Pour une fois, ma vie me semble plus passionnante que celles des héros de Jules Verne. » (*CA*, p. 53)

Dès l'arrivée de Cassiopée sur l'île de Manhattan, on comprend que la jeune adolescente a de la difficulté à s'acclimater « sous le soleil écrasant » (*CA*, p. 68) où « il fai[t] horriblement chaud » (*CA*, p. 61). En effet, outre la température torride qui semble insupportable, Cassiopée est décontenancée par le rythme effréné de cette cité axée sur la consommation, elle qui voit « [s]es finances fond[re] à vue d'œil » (*CA*, p. 68). De plus, même si avant son départ, l'adolescente admet avoir « le cœur qui bat à [lui] en faire éclater la cage thoracique chaque fois [qu'elle] fai[t] un pas dans la direction de l'Aventure » (*CA*, p. 49), elle laisse tout de même d'abord croire qu'elle est inconsciente du danger qui règne dans un ville d'envergure comme New York, elle qui part « [t]oute seule [...] [e]t sans en parler à personne » (*CA*, p. 49).

³⁴ Jean-François Chassay, *op. cit.*, p. 169-170.

³⁵ Michèle Marineau, *Cassiopée*, Montréal, Québec Amérique, coll. « QA compact », 2002, p. 14. Dorénavant, les références à cet ouvrage seront indiquées par l'abréviation *CA* et la page entre parenthèses, et ce, directement dans le corps du texte.

Pourtant, selon Jean Baudrillard, il n'y a « [r]ien de plus intense, de plus électrisant, de plus vital et de plus mouvementé que les rues de New York. [...] Des millions de gens l'occupent, errants, nonchalants, violents³⁶ ». Umberto Eco poursuit en soulignant que dans ce grand centre urbain, « l'insécurité [...] fait corps avec le rapport homme-paysage, et le rapport homme-société » et c'est pourquoi « l'habitant de New York [...] ne met plus le pied, après cinq heures du soir, à Central Park³⁷. » C'est d'ailleurs le sentiment que la jeune adolescente va ressentir, elle qui voit la nuit s'en venir à grands pas et qui s'inquiète de plus en plus de l'absence de Jean-Claude : « j'ai senti la panique me gagner. Et si Jean-Claude ne rentrait qu'à minuit? Ou même demain matin? » (CA, p. 62) À l'instar des New-Yorkais, Cassiopée avoue avoir peur de se promener en solitaire la nuit dans la ville : « il ferait bientôt noir, et je n'avais pas du tout envie de découvrir d'un seul coup tous les plaisirs de New York by night. » (CA, p. 62) Elle va même jusqu'à craindre pour sa survie et éviter autant que possible tout contact avec les étrangers rencontrés sur la rue : « De temps en temps, des individus (louches, comme il se doit) me chuchotaient des choses auxquelles je ne comprenais rien mais auxquelles, invariablement, je répondais "No, thank you". Il y en a peut-être, dans le lot, qui voulaient juste savoir l'heure, mais, comme ils disent ici, "better safe than sorry" » (CA, p. 62) À travers les propos de Cassiopée concernant le métro de New York, Lucie Guillemette décèle une certaine forme d'insécurité chez l'adolescente puisque « comme elle est habituée au réseau moderne du transport en commun de la ville de Montréal, l'espace labyrinthique du métro new-yorkais comporte [alors] à ses yeux une dimension infernale³⁸ » :

³⁶ Jean Baudrillard, *op. cit.*, p. 39-40.

³⁷ Umberto Eco, *op. cit.*, p. 74.

³⁸ Lucie Guillemette, « Parole d'adolescente et quête identitaire. Les possibles de l'Amérique dans les romans québécois pour la jeunesse de Michèle Marineau », dans *Romans de la route et voyages identitaires*, sous la direction de Jean Morency, Jeanette den Toonder et Jaap Lintvelt, Québec, Éditions Nota bene, coll. « Terre américaine », 2006, p. 120.

Vous connaissez le métro new-yorkais? Non? Vous avez bien de la chance. Moi, je m'étonne encore d'en être sortie vivante et à peu près intacte. "Vous êtes sûres que c'est le métro, et pas des égouts ou un dépotoir?" ai-je demandé à mes Françaises. Les stations sont petites, sombres, sales et ornées de milliers de graffiti. Les wagons grincent, craquent et cahotent. Et il n'y a rien à comprendre aux trajets, à ces lignes multicolores et bordées de numéros qui, sur les plans, s'enchevêtrent, disparaissent, s'entrecoupent, se dépassent et semblent prendre un malin plaisir à nous perdre. Si l'enfer ressemble à ça, je jure de mener une vie saine et exemplaire jusqu'à la fin de mes jours. (CA, p. 65)

Eco affirme également à ce sujet que même « l'habitant de New York [...] craint de prendre un métro le conduisant par erreur à Harlem ou évite d'emprunter ce moyen de transport après minuit et même avant s'il est une femme³⁹. » Il est donc tout à fait normal et admissible qu'une jeune fille de quatorze ans craigne à ce point ce type d'endroit. Cassiopée ne cachera pas son soulagement lorsqu'elle aura trouvé un endroit où passer la nuit, à l'abri, loin des âmes malfaisantes new-yorkaises : « Finalement, je ne serais pas réduite à errer dans la ville toute la nuit, ou à me réfugier sur un banc de parc ou dans une entrée de métro, à la merci de tous les voleurs, violeurs et tueurs de New York. » (CA, p. 65) En somme, force est d'admettre que Cassiopée commence peu à peu à réaliser, à l'instar de ce que nous dit Jean Baudrillard, qu'« [à] Montréal tous les éléments y sont – les ethnies, les buildings, l'espace nord-américain –, mais sans l'éclat et la violence des villes US⁴⁰. »

Dans un autre ordre d'idées, Maximilien Laroche nous rappelle que « [I]es États-Unis d'Amérique du Nord (U.S.A.) sont sans doute l'exemple le plus accompli d'un rêve américain et c'est à ce titre peut-être qu'ils prétendent être l'Amérique ou du

³⁹ Umberto Eco, *op. cit.*, p. 74.

⁴⁰ Jean Baudrillard, *op. cit.*, p. 36.

moins la seule Amérique viable et valable. Et il faut reconnaître que cette prétention semble accréditée aux yeux non seulement de l'ensemble des peuples américains mais du monde entier⁴¹. » Michèle Marineau nous en offre un très bon exemple en mettant en scène trois Françaises qui se disent venues à la découverte du continent américain et ce, à partir du seul pays des États-Unis : « Elles ont [...] cinq semaines pour tout connaître de l'Amérique. Aux dernières nouvelles, elles veulent voir : la Californie, les Grand Canyon, La Nouvelle-Orléans, les Keys en Floride et, à cause d'un film qu'elles ont vu, un endroit au Texas qui s'appelle Paris⁴² » (CA, p. 63). Mais le symbole de l'Amérique, que Baudrillard ira jusqu'à nommer le « centre du monde⁴³ », c'est avant tout New York : « "Même pour les Canadiens français, [c'est] la métropole de l'Amérique, la métropole culturelle⁴⁴" », affirmait Robert Charbonneau. Cassiopée va d'ailleurs en prendre conscience lorsqu'elle fera la rencontre de ces trois jeunes filles et que celles-ci lui feront part de leurs projets de voyage. L'héroïne écrit dans son journal : « Imaginez trois filles de dix-huit ans, étudiantes en art, et qui ont décidé de partir à la conquête de l'Amérique (non, l'Amérique, ce n'est ni Montréal ni Chibougameau, c'est les USA, et d'abord et avant tout New York). » (CA, p. 63) Cette première halte des Européennes à Manhattan peut sans doute s'expliquer en partie à cause de leur champ d'étude, car Rose Marie Arbour rappelle qu'« en arts actuels et dans les domaines qui leur sont périphériques », on dit que « "Tout se passe à New York" ou encore "Tout passe par New York". Les États-Unis se réduisent donc en grande partie à cette petite île vers

⁴¹ Maximilien Laroche, *Dialectique de l'américanisation*, Québec, Université Laval, Département des littératures, coll. « Essais », n° 8, 1993, p. 69.

⁴² L'auteure fait ici référence au film *Paris, Texas* de Wim Wenders, paru en 1984.

⁴³ Jean Baudrillard, *op. cit.*, p. 33.

⁴⁴ Témoignage de Robert Charbonneau rapporté dans *Le roman canadien-français*, Archives des lettres canadiennes-françaises, tome III, 2^e édition, Montréal, Fides, 1971, p. 335, cité dans Paul-André Bourque, « L'américanité du roman québécois », *Études françaises*, vol. 8, n° 1, avril 1975, p. 10.

laquelle tout converge⁴⁵. » Ajoutons que contrairement à Cassiopée, les trois Françaises sont constamment à la recherche de sensations fortes et d'action. Elles vont d'ailleurs insister pour se rendre à East River le Jour de l'Indépendance, alors que Cassiopée va préférer se tenir en sécurité : « [C]'est le pied (?) : des feux d'artifice, des pétards, Bruce Springsteen, des blessés et des morts chaque année, de l'action, quoi! Elles ne voulaient surtout pas rater ça. Moi, plus elles s'excitaient, plus je me disais que je passerais le 4 juillet bien cachée dans un coin. » (CA, p. 63-64) Dans une ville comme New York où « une certaine solitude ne ressemble à aucune autre⁴⁶ » et où tout semble effrayant, la jeune protagoniste se sent manifestement opprimée, loin de ses proches et semble regretter la tranquillité et le réconfort que lui procure la ville montréalaise.

Cependant, de toutes les visites qu'elle a effectuées, celle du siège de l'Organisation des Nations Unies semble avoir été la plus marquante pour l'adolescente puisqu'elle y réalise alors la place qu'elle occupe en tant qu'individu dans cet univers ambivalent. Elle décrit ici ses sentiments lorsqu'elle s'est retrouvée à cet endroit :

Les yeux fixés sur des images tour à tour apaisantes et terribles, le cœur cognant à grands coups désordonnés, je me suis rendu compte comme jamais que je faisais partie de ce monde. Que le monde, c'était moi et tous les autres, que je le veuille ou non. Que j'étais responsable de sa beauté. Responsable de sa misère. Je ne savais pas qu'il était possible de ressentir autant de fierté et de honte en même temps. (CA, p. 67)

Emblème des relations dans le monde, les Nations Unies dont l'héroïne visite les bâtiments et scrute avec intérêt les monuments et les photos exposées, deviennent significatives dans la perception que Cassiopée a d'elle-même et l'ébranle au point

⁴⁵ Rose Marie Arbour, « Montréal, New York et les autres... », *Possibles*, vol. 8, n° 4, été 1984, p. 65.

⁴⁶ Jean Baudrillard, *op. cit.*, p. 34.

qu'elle remette en question son système de valeurs. Suzanne Pouliot soutient, à ce sujet, que « les territoires explorés révèlent aux jeunes en fuite leur propre territorialité intérieure⁴⁷. » En effet, c'est à cet endroit que la protagoniste va comprendre la portée d'« une statue rescapée d'Hiroshima », d'« une sculpture de petite fille, les bras ouverts en signe de libération ou d'espoir » et « des photos d'hommes, de femmes, d'enfants » (CA, p. 67) que l'on suppose provenir d'un peu partout dans le monde et de différentes ethnies. Celles-ci vont déstabiliser la jeune fille en quête d'identité en éveillant sa conscience du monde dans lequel elle évolue et en la plongeant littéralement au cœur d'une réflexion existentielle. Lucie Guillemette conclut de ce passage qu'il « rend compte de la démarche heuristique de l'adolescente qui, par définition, admet des contradictions. Autrement dit, le parcours identitaire de la jeune fille dans le grand centre urbain traduit la fragilité de l'identité de référence qui, bien qu'elle soit conçue comme parfaitement homogène et posée comme devant rester immuable, repose sur des systèmes de croyances appelés à se modifier au contact de l'autre⁴⁸. »

Au fil de son apprentissage de nouveaux lieux, Cassiopée va finir par recouvrer le bien-être dès sa première visite de la maison des Kupczynski, à Brooklyn : « Tout de suite, je m'y suis sentie à l'aise. C'est une belle maison au toit en pente, dans une petite rue tranquille et bordée d'arbres. Une maison pleine de recoins et où règne un joyeux fouillis. Ici, les microscopes côtoient les livres et les raquettes de tennis » (CA, p. 73). Ce lieu paisible qui respire l'érudition ouvre une

⁴⁷ Suzanne Pouliot, « Le récit de voyage en littérature pour la jeunesse. De la nature à l'intertextualité », dans *Le voyage et ses récits au XX^e siècle*, Québec, Nota bene, 2005, p. 261.

⁴⁸ Lucie Guillemette, « Parole d'adolescente et quête identitaire. Les possibles de l'Amérique dans les romans québécois pour la jeunesse de Michèle Marineau », p. 120-121.

porte vers un monde possible de nouvelles connaissances pour la jeune protagoniste.

Le séjour de Cassiopée en terre états-unienne va littéralement se transformer en vacances inespérées, dans une petite maison tranquille du Rhode Island, où elle pourra retrouver, après avoir vécu au rythme effréné de la vie quotidienne new-yorkaise, le calme dont elle avait tant besoin : « Où qu'on regarde, on n'aperçoit que la mer, le ciel, les landes, les falaises et les dunes. Pas de voisins, pas de quai ni de plage aménagée. La paix totale. » (*CA*, p. 85) De plus, Cassiopée, rappelons-le, nous fait vivre son aventure à travers son journal intime. L'héroïne ainsi posée comme instance d'écriture, « [I]l'arrivée à la résidence d'été des amis polonais est un moment privilégié pour la jeune fille puisqu'elle y découvre "une chambre à soi", pour reprendre l'expression de Virginia Woolf⁴⁹ ». En plus de sa dite chambre munie d'une « lucarne avec vue sur la mer » (*CA*, p. 85), Cassiopée fait également la découverte de ce qu'elle appellera son « coin secret », où elle va parfois se réfugier quand elle a besoin de s'isoler : « Il s'agit tout simplement d'un creux dissimulé par de hautes herbes, invisible d'en bas comme d'en haut, et juste assez grand pour que je m'y sente à l'aise. Là, face à la mer, je me croirais seule au monde. » (*CA*, p. 87) Bref, l'adolescente qui, peu de temps auparavant, a vécu des moments d'angoisse au cœur de la ville de New York avoue maintenant avoir « l'impression de flotter dans un état second » (*CA*, p. 85) depuis son arrivée au Rhode Island, et admet finalement que rien ne peut enlever « à [s]on bonheur d'être [là], à cette espèce d'exaltation qui [I]l'envahit lorsqu'[elle] marche le long de la falaise, sur la plage ou dans les petits sentiers qui ne mènent nulle part. » (*CA*, p. 85)

⁴⁹ *Ibid.*, p. 124. Cet essai pamphlétaire de Virginia Woolf, dont fait mention Guillemette, a été publié pour la première fois en 1929. Il est basé sur des conférences que la romancière a données en 1928 dans des collèges féminins (le Newnham College et le Girton College), au sein de l'Université de Cambridge. Elle y décrit ce qu'elle considère comme les deux conditions préalables à l'écriture des femmes : une certaine indépendance financière et une chambre à soi, dont la porte est pourvue d'une serrure, symbole de l'espace intellectuel privé qui est nécessaire pour alimenter la réflexion et la créativité.

2.3 La Floride, Key West, et pourquoi pas un voyage au bout du monde?

Rosalie est quant à elle parvenue à persuader trois de ses tantes et le copain d'une d'entre elles d'aller passer des vacances de rêve sous les palmiers floridiens, tout près de son amoureux, Pierre-Yves Hamel : « j'étais certaine que ce seraient les plus belles vacances de toute ma vie parce que... J'AVAIS RÉUSSI. J'avais réussi à convaincre tante Diane, André, son amoureux qui enseigne la géographie dans un cégep, tante Élise et tante Gudule de venir passer deux semaines au bord de la mer. Deux semaines en même temps et presque à côté de la famille Hamel⁵⁰. » Souvent reconnu comme étant « le paradis du Québec⁵¹ » durant la décennie 1980 et au début des années 1990, cet état de la côte est américaine demeure la destination états-unienne de prédilection pour les Canadiens et, par le fait même, pour les Québécois⁵². En effet, Laurent Mailhot atteste qu'à cette époque, « [I]es visiteurs et vacanciers québécois fréquentent régulièrement [...] la Floride⁵³ » ; il n'est donc pas surprenant que Ginette Anfousse ait décidé de parachuter son héroïne en cet endroit. À la manière des Québécois souvent caricaturés dans les comédies d'ici, la famille s'y rend en voiture avec, selon toute vraisemblance, beaucoup trop de bagages : « La vieille Camaro d'André Surprenant se traînait depuis deux jours sur les autoroutes américaines. Elle avait quatre étages de bagages harnachés sur le toit et tout le monde nous regardait de travers. » (*VR*, p. 9) Cette image qui nous est offerte dès le départ

⁵⁰ Ginette Anfousse, *Les vacances de Rosalie*, Montréal, La courte échelle, coll. « Roman jeunesse », 1990, p. 9-10. Dorénavant, les références à cet ouvrage seront indiquées par l'abréviation *VR* et la page entre parenthèses, et ce, directement dans le corps du texte.

⁵¹ Laurent Mailhot, *loc. cit.*, p. 19.

⁵² Dans deux articles de son bulletin trimestriel d'information intitulé *Info-voyages*, qui analyse entre autres les tendances des voyages internationaux, Statistique Canada confirme cette information. (« La Floride attire les Canadiens mordus du soleil », *Info-voyages*, vol. 9, n° 3, été 1990 ; « La Floride : la destination soleil préférée des Canadiens », *Info-voyages*, vol. 13, n° 4, automne 1994).

⁵³ Laurent Mailhot, *loc. cit.*

nous laisse présager un séjour un peu abracadabrant, où se succéderont des péripéties à saveur humoristique.

Tout d'abord, la jeune héroïne semble dépassée par la grandeur du pays de nos voisins du sud : « c'est si grand, les États-Unis! Si loin, la Floride! » (*VR*, p. 10) En attendant d'être rendue à bon port, Rosalie ne cache pas son impatience d'y être, elle qui « *avai[t] si hâte d'arriver! Si hâte de revoir [s]on grand héros viking.* » (*VR*, p. 10) D'ailleurs, on remarque qu'au début de son périple, tout tourne autour de son amoureux, à qui elle pense constamment et qu'elle idolâtre sans cesse. Elle va même comparer la magnifique couleur de l'océan aux yeux de son bien-aimé : « Et finalement... j'ai aperçu l'océan bleu derrière les dunes. J'en ai eu le souffle coupé. J'ai oublié, d'un coup, ma sapristi de mocheté de voyage en auto et j'ai pensé : "BLEU! PRESQUE AUSSI BLEU QUE LES YEUX DE PIERRE-YVES HAMEL!"» (*VR*, p. 10) Contrairement à de nombreux Québécois, qui préfèrent habituellement retrouver leurs pairs dans des parcs de roulettes, la famille de Rosalie a opté pour le dépaysement total en louant un coquet bungalow avec vue sur la mer. Toutefois, à leur arrivée, alors que le propriétaire « s'obstinait à [les] pousser à l'intérieur d'une sorte de maison mobile entourée d'une centaines de roulettes » (*VR*, p. 14) où « il y avait des dizaines de vacanciers autour » et où « ça parlait français partout » (*VR*, p. 15), les membres de la famille refusent de se laisser avoir. Complètement hors d'elle, c'est finalement tante Élise qui va prendre la parole : « - C'est le va-et-vient de l'océan, *Sir!*, l'odeur iodée du varech, *Sir!*, les couchers flamboyants du soleil, *Sir!*, que nous sommes venus voir et entendre... pas vos trente-six postes de radio qui hurlent du *heavy metal* entre soixante cordes à linge et

vingt-deux stands de patates frites! » (*VR*, p. 14) Après maintes discussions et encore un peu de route, Rosalie est heureuse de retrouver le petit coin en retrait tant convoité : « Enfin, le coquet bungalow est apparu. Seul! Si seul et sans voisin aucun! » (*VR*, p. 16) Parachutée tout de même en terre connue dans la mesure où dès « [l]e lendemain, [...] le bungalow était aussi bien organisé que [sa] maison du boulevard Saint-Joseph » (*VR*, p. 21), Rosalie se rend compte qu'il lui manque de l'action, elle qui est habituée à la frénésie de la ville : « Je me suis retournée vers le bungalow de rêve. Et j'ai réalisé que... J'ai réalisé combien le paradis de tante Élise était loin. Aussi loin de tout ce qui bouge... que la mansarde perdue de Robinson Crusoé. J'ai ravalé ma salive et je suis rentrée. » (*VR*, p. 19) Mais surtout, elle prend conscience qu'elle se trouve maintenant loin de son amoureux, avec qui elle s'était promis de passer de magnifiques vacances : « Moi, assise sur la véranda, je mesurais, sur une carte de la région, les trente kilomètres qui séparaient maintenant notre bungalow du bout du monde, du Coconut Lodge. Le Coconut Lodge où la famille Hamel avait loué son motel. Le Coconut Lodge où je devais rejoindre Pierre-Yves, mon grand héros viking. » (*VR*, p. 21-22) En somme, ce qui s'annonçait être un voyage de rêve commence peu à peu à s'assombrir pour la jeune héroïne, qui se sent seule, isolée de tout, et qui commence tranquillement à regretter son train de vie quotidien.

Conséquemment, comme Rosalie s'ennuie drôlement, elle propose de se rendre au Coconut Lodge avec sa BMX, ce qui est loin de plaire à sa tante Élise, qui refuse catégoriquement de la laisser partir : « Tante Élise a immédiatement regimpé dans les rideaux et crié comme une sapristi de mocheté d'adulte qui a peur de tout :

- [...] Pas question que tu fasses trente kilomètres à bicyclette, seule et dans un pays inconnu! Tu baragouines un anglais terrible! Tu ne sais pas nager! Tu n'as que douze ans et tu bronzes comme... une pinte de lait. » (*VR*, p. 26-27) Même résultat quand la jeune fille veut aller à une soirée au motel Ocean View en compagnie de Terry, un jeune Américain qu'elle vient de rencontrer : « Évidemment, tante Élise est regrimpée dans les rideaux. Évidemment, elle me trouvait trop jeune pour partir avec un inconnu dans un pays inconnu. Évidemment, elle ne voyait rien d'intéressant à me savoir danser sur de la musique de sauvages, entre les cordes à linge d'Ocean View. » (*VR*, p. 33) À l'inverse de Cassiopée qui a conscience des dangers possibles de se retrouver seule aux États-Unis, en aucun moment on ne ressent de la peur chez Rosalie. Elle fait confiance rapidement aux gens qu'elle croise, comme en témoigne sa relation avec Terry, et ce sont les adultes qui l'accompagnent qui doivent la ramener à l'ordre. Poussée à la fois par son rêve de « quitter [...] tout et [de faire] le tour de la planète » (*VR*, p. 51) et par son profond souhait de sortir de sa mélancolie, elle va même un jour prendre sa bicyclette et rouler seule pendant plusieurs kilomètres, sans jamais se soucier de ce qui pourrait lui arriver : « Mon anorak était bourré de biscuits aux arachides. Ma brosse à dents était dissimulée dans mon costume de bain. Key West, adossé à la mer, était au bout du chemin, droit devant. J'étais prête pour mon voyage autour de la planète. Prête parce que c'était beaucoup, beaucoup trop triste de rester ici. » (*VR*, p. 55) On constate donc que c'est dans la fuite vers d'autres lieux que Rosalie pense pouvoir régler ses problèmes et trouver un vrai sens à tout ce qui lui arrive. Mais, la jeune adolescente va plutôt réaliser l'importance que son attitude peut avoir face aux endroits qu'elle fréquente. À ce titre, la visite à Disney World deviendra exemplaire pour elle. En effet, au début, Rosalie « n'avai[t] [...] pas très envie de visiter Disney Land », « avai[t] du mal à

comprendre l'agitation des adultes pour des personnages de bébés » (*VR*, p. 41-42) et elle « [s']en foutai[t] des Blanche-Neige et des Mickey de [s]on enfance. » (*VR*, p. 33-34) À tout cela, elle préférait de loin « rire avec des personnes de [s]on âge et manger avec tout le monde des hot-dogs, sur la plage. » (*VR*, p. 34) Cependant, forcée de s'y rendre, elle n'aura d'autre choix que de se laisser envahir par la magie du lieu et de prendre conscience qu'elle avait peut-être porté un jugement trop rapidement : « Encore une fois, j'en ai eu le souffle coupé. Le royaume de Disney paraissait aussi grand que l'océan Atlantique. Aussi coloré qu'un coucher de soleil sur l'océan Pacifique. Et les tours d'un vrai château pointaient comme des flèches aux quatre coins du ciel. C'était super beau! Super magique! Et pas bébé du tout! » (*VR*, p. 42-43) Bref, cette prise de conscience ne pourra qu'être bénéfique pour la jeune adolescente en quête d'identité et se répertorier dans toutes les sphères de son existence. On verra d'ailleurs un changement radical entre la Rosalie de départ qui accordait une très grande importance au monde des apparences et la Rosalie transformée, qui favorisera une approche beaucoup plus profonde et allant bien au-delà de la superficialité de son environnement

Si tout au long de son voyage, Rosalie tente de se convaincre qu'elle passe de superbes vacances, notamment à travers les cartes postales qu'elle écrit à ses tantes, à Julie Morin, sa meilleure amie, sur la carte de qui elle va même signer « Ton amie super, super heureuse » (*VR*, p. 50), à Marco Tifo, son ex-amoureux, à qui elle avoue passer des « [v]acances de rêve » (*VR*, p. 69), ce n'est qu'à la toute fin du roman que ce qu'elle va écrire va représenter réellement les sentiments qu'elle vit par rapport à son périple : « Sapristi de mocheté de vacances de rêves !!! » (*VR*, p. 89), écrira-t-elle

à plusieurs personnes de son entourage. C'est ainsi que lorsqu'elle va se réconcilier avec son amoureux, Rosalie sera déçue de devoir plier bagages et d'abandonner son petit coin de paradis : « C'était triste. [...] Si triste de savoir que mes vacances aux États-Unis étaient finies. » (*VR*, p. 89) Mais, il n'en demeure pas moins qu'à l'instar de Cassiopée et de Claire, l'appel de la terre natale se fait également sentir chez la jeune protagoniste, contente de rentrer enfin chez elle et de retrouver son chez soi : « La vieille Camaro d'André se traînait enfin sur les autoroutes canadiennes. C'était si loin Montréal, si grand le Québec ! J'avais si hâte d'arriver. Si hâte de revoir mes amis, mes tantes et Charbon, mon chat. Puis... j'ai eu le souffle coupé. J'ai pensé : "Comme c'est beau, le boulevard Saint-Joseph !" » (*VR*, p. 91)

À la lumière de ce chapitre, nous constatons que la relation qui se crée entre le personnage se retrouvant en terre américaine et l'espace conquis s'avère un élément important qui illustre bien l'américanité des héroïnes en quête d'identité. Claire Dubé, se retrouvant constamment face à un univers faussé auquel elle ne parvient pas à s'identifier, n'aura d'autre choix que de se raccrocher à sa ville natale pour survivre. Quant à Cassiopée, la découverte d'une cité bruyante, violente et dangereuse comme New York lui fera regretter la tranquillité de Montréal et remettre en question sa place en tant qu'individu dans ce vaste monde. Enfin, par l'entremise de sa visite au royaume de Disney, Rosalie a appris, pour sa part, à faire face à ses préjugés et à aller au-delà des apparences. Elle a également compris que la fuite ne peut à elle seule régler les problèmes et qu'après tout, ça ne prend pas un voyage au bout du continent pour apprécier ce que nous avons, comme en témoigne sa joie de

rentrer à Montréal. Nous pouvons dès lors conclure que les œuvres de LaRue, Marineau et Anfousse « jongle[nt] avec brio avec les notions de l'ici et de l'ailleurs afin de traiter de la question identitaire et de montrer que les lieux découverts et visités par les [...] protagonistes les amènent à mieux se définir comme sujets dans le monde puis à percevoir de manière plus objective leur culture d'origine⁵⁴. »

⁵⁴ Lucie Guillemette, « Parole d'adolescente et quête identitaire. Les possibles de l'Amérique dans les romans québécois pour la jeunesse de Michèle Marineau », p. 114.

CHAPITRE III

LE LANGAGE : FRONTIÈRE ET OUVERTURE

Pour des héroïnes provenant d'un territoire francophone et dont la francité devient la spécificité de leur province d'origine, cette dernière se retrouvant géographiquement encerclée de régions anglophones, la problématique de la langue se pose inévitablement lorsqu'elles se retrouvent en sol américain. Même si en 1991, selon Christine Beeraj, « 40 % de la population québécoise et presque 60 % de la population de Montréal, la capitale de l'industrie culturelle québécoise, comprend l'anglais¹ », il n'en demeure pas moins que pour des francophones de souche, l'utilisation de la langue seconde ne se fait pas sans difficultés. À l'instar de Jean-François Chassay, nous pensons que « [s]i la langue n'est pas synonyme de culture, comme les discours politiques au Québec le laissent parfois croire, il reste qu'elle joue [...] un rôle essentiel dans l'effet d'étrangeté ressenti par les [trois] narratrices [des fictions qui nous occupent]. Elle participe à "l'effet de fiction" dont ne peuvent s'extraire aussi bien [...] Claire Dubé² », Cassiopée ou Rosalie.

Lors de leur séjour respectif en terre américaine, les trois protagonistes affrontent divers types de langage. Si elles doivent toutes faire face à l'anglais, langue véhiculaire du peuple états-unien, voilà que d'autres formes d'expression

¹ Christine Beeraj, *Le dilemme de l'État québécois face à l'invasion culturelle américaine : une redéfinition du protectionnisme culturel au Québec*, Sainte-Foy, Institut québécois des hautes études internationales (Université Laval), coll. « Les cahiers », n° 1, 1995, p. 44.

² Jean-François Chassay, *L'ambiguité américaine : le roman québécois face aux États-Unis*, Montréal, XYZ, coll. « Théorie et littérature », 1995, p. 173.

viennent également s'immiscer dans le quotidien de Claire et de Cassiopée. En effet, pour ces dernières, le rapport au langage est double : Claire doit jongler avec le langage informatique et Cassiopée doit apprivoiser le polonais. Voyons donc l'impact qu'auront ces divers supports langagiers sur la quête identitaire des héroïnes.

3.1 Combattre l'unilinguisme et apprivoiser la technologie

D'abord, Claire ne maîtrise pas très bien l'anglais et elle a vraiment l'impression d'être une toute autre personne lorsqu'elle fait usage de la langue seconde : « Ma propre voix me semblait [...] celle d'une parfaite étrangère. » (CC, p. 163) Elle ajoute qu'« [a]vec le décalage de la langue seconde, [elle] [s]entend[ait] comme en écho » (CC, p. 17) avec cette « voix qui, comme toujours en anglais, ne [lui] paraissait plus la [s]ienne. » (CC, p. 18) Il s'opère alors chez elle une sorte de détachement du réel puisqu'elle n'arrive pas aussi aisément et précisément qu'en français à exprimer ses états d'âme : « Dans une langue seconde, les mots sont simplement plus éloignés de la réalité que dans la langue maternelle. J'avais l'impression de déliter. » (CC, p. 58) Ici, tel que l'affirme Richard Saint-Gelais, on pourrait dire qu'« [à] l'idée selon laquelle "la vie est un roman" a succédé celle que "le réel dépasse la fiction" ou plutôt que l'un s'est engouffré dans l'autre et réciproquement³. » En plus de ne pas toujours saisir ce qui se discute autour d'elle dans la mesure où « l'accent californien [lui] échappait parfois » (CC, p. 19), Claire demeure incessamment dans l'incertitude quant à savoir si ses interlocuteurs interprètent bien ses propos : « Ma voix se cassait. Dans cette langue étrangère et

³ Richard Saint-Gelais, « Introduction », dans *Roman contemporain et identité culturelle en Amérique du Nord*, sous la direction de Jaap Lintvelt, Québec, Nota bene, coll. « Littérature(s) », 1998, p. 10.

pourtant si familière qu'est pour nous l'anglais, on ne sait jamais si on se fait comprendre. » (CC, p. 17) Si l'on s'attarde aux propos de Sherry Simon concernant les récits des années 1980, « l'Amérique est vécue comme un immense répertoire de signes dont on doit tester l'authenticité. La récurrence de la thématique de la traduction souligne cette question de l'authenticité en questionnant l'immédiateté du rapport entre l'individu et sa langue d'expression, entre l'individu et ses références culturelles », et les auteurs mettent alors en scène « les difficultés de la communication individuelle et publique⁴ » des personnages⁵. D'ailleurs, dans *Copies conformes*, étant posée comme une « bilingue imparfaite, l'héroïne ressent la langue anglaise comme un idiome qui la retranche d'elle-même en vertu même du sentiment de fausse familiarité qu'il lui procure⁶ ». Dans la même foulée, Karen Gould observe finalement chez le personnage de Claire Dubé que « [l]es sentiments d'étrangeté et de solitude qu'elle ressent en parlant anglais en terre lointaine nous rappellent la fragilité de la collectivité francophone face à l'impérialisme culturel et linguistique des États-Unis⁷. »

De surcroît, lors d'une discussion avec Diran Zarian, Claire va explicitement affirmer sa position par rapport au plurilinguisme : « "Mieux vaut la tour de Babel

⁴ Sherry Simon, « La culture en question », dans *L'âge de la prose : romans et récits québécois des années 80*, sous la direction de Lise Gauvin et Franca Marcato-Falzoni, Roma/Montréal, Bulzoni/VLB éditeur, coll. « Quattro continenti », n° 10, 1992, p. 58-59.

⁵ Lise Gauvin ajoute que « [l]a persistance de la langue comme thème [...], malgré l'intégration de plus en plus harmonieuse du lexique québécois, et le nouveau dialogue avec la traduction qu'instaurent plusieurs récits trahissent la "surconscience linguistique" observée durant les périodes précédentes. » (Lise Gauvin, « L'âge de la prose : romans et récits des années 80 », dans *L'âge de la prose : romans et récits québécois des années 80*, sous la direction de Lise Gauvin et Franca Marcato-Falzoni, Roma/Montréal, Bulzoni/VLB éditeur, coll. « Quattro continenti », n° 10, 1992, p. 16-17.)

⁶ Robert Dion, « L'instinct du réel : fuites et retours dans *Les faux fuyants*, *Copies conformes* et *La démarche du crabe* de Monique LaRue », *Voix et images*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, n° 83, hiver 2003, p. 37.

⁷ Karen Gould, « *Copies conformes* : la réécriture québécoise d'un polar américain », *Études françaises*, vol. 29, n° 1, printemps 1993, p. 28.

que celle de l'unilinguisme!", affirma-t-il, péremptoire. Il m'avait déjà servi son aphorisme cet hiver. Et j'avais rétorqué qu'on ne possède jamais sa langue maternelle, qu'il y a des désavantages aussi au multilinguisme. Il m'avait traitée de bornée. *Narrow minded.* » (CC, p. 93) Au contraire, à l'exemple de Ron O'Doorsey qui affirme que « [l]es Américains sont prisonniers de leur langue » (CC, p. 21) et de Diran Zarian, qui parle au moins cinq langues et qui pose « "l'unilinguisme [comme] le talon d'Achille du peuple américain" » (CC, p. 93), le mari de Claire croit fermement que l'avenir est au multilinguisme. C'est pourquoi il s'affaire à concevoir « un appareil capable de traduire les locutions usuelles des langues les plus connues ». (CC, p. 93) En effet, selon lui, « [p]our les Américains, plutôt négligents dans l'apprentissage des langues secondes, ce bijou serait une béquille essentielle. » (CC, p. 93) C'est aussi pour éviter que l'avenir de son fils soit hypothéqué qu'il a insisté pour l'amener apprendre l'anglais aux États-Unis. Toutefois, Claire ne demeure pas convaincue qu'ils ont pris la bonne décision : « Une fraction importante de la population mondiale utilisait plus de deux langues. Le cerveau humain assimilait une langue seconde d'autant plus facilement que l'individu était jeune. Tu m'avais convaincue. Mais avions-nous bien fait? » (CC, p. 34-35) Dès lors, bien que son mari accorde beaucoup d'importance à la bonne maîtrise de sa langue seconde, Claire ne croit pas qu'elle puisse adhérer à cette philosophie : « Au contraire de toi, je n'ai jamais pensé qu'on puisse sortir de sa langue natale si facilement. J'étais la femme d'une seule langue. » (CC, p. 34) On retrouve donc chez cette héroïne le reflet du Québec post-référendaire qui « forcé par les événements à reconstruire le processus identitaire et à se repositionner politiquement, cherche consciemment à conjuguer francité et modernité avec appartenance à l'Amérique⁸ ». La place que

⁸ Louis Dupont, « L'américanité québécoise : portée politique d'un courant d'interprétation », *L'américanité et les Amériques*, sous la direction de Donald Cuccioletta, Sainte-Foy, Éditions de

peut prendre le français dans le vaste continent américain semble d'ailleurs préoccuper la protagoniste : « Discussion sur [...] le sort de la langue française en Amérique. De quoi vous resserrer encore l'œsophage. » (CC, p. 28) Louis Dupont soutient que « [l']américanité serait ce qui donne au Québec sa spécificité au Canada : il est non seulement le foyer de la langue française en Amérique mais le cœur d'une Amérique francophone auquel seul le Québec peut donner forme dans la modernité⁹. » À cet effet, l'héroïne ne manquera pas de dire, en dernière instance, qu'il est essentiel de considérer la question de la langue et d'accorder beaucoup plus d'importance à sa langue maternelle : « Vivre continuellement au point d'impact de deux langues fait de l'esprit une sorte de camaïeu. [...] [V]ivre, parler et mourir dans une langue puissante et unique, je le savais maintenant : c'était nécessaire. Sinon, on risquait d'oublier que, quelle que soit la langue, il y a des mots qu'on cherche toute sa vie. » (CC, p. 188)

Alors que « l'accent naïf de Montréal, les fautes d'orthographe sur les affiches, le français à la radio, dans la rue [lui] semblai[ent] inatteignable[s], inimaginable[s] » (CC, p. 130), Claire sera heureuse de retrouver l'usage de sa langue maternelle lors de son retour au bercail, au Québec francophone, à la fin du roman : « Montréal. Les toits bas, les affiches en français. On n'entend d'abord que la façon de rouler le *r*. On reste sous le choc deux secondes puis on se réhabitue. L'ouverture des voyelles, une certaine lenteur du débit : l'impression de n'être jamais parti! » (CC, p. 189) Bref, « *Copies conformes* met en question nos façons de lire et

⁹ IQRC, 2001, p. 51.

⁹ *Ibid.*, p. 61.

de traduire l'américanité dans une langue qui n'a pas peur de marquer sa différence – une langue qui ne se "décourage" pas¹⁰. »

En plus d'avoir de la difficulté à s'exprimer en anglais, Claire ne semble rien connaître aux ordinateurs et demeure très réticente envers les technologies de la communication¹¹, ce qui la fait sentir doublement étrangère en terre californienne. En effet, « [à] San Francisco, qui a connu l'essor de l'informatique à travers le développement de Silicon Valley et la tentation de "l'utopie de la communication" (titre d'un livre de Philippe Breton)¹² », les nouvelles technologies sont omniprésentes. Selon Jean-François Chassay, les ordinateurs qui envahissent le quotidien des nord-américains, sont des machines « qui tentent de suppléer aux carences de l'individu en matière de cognition¹³ » et provoquent ainsi une reconfiguration de l'environnement social. Par conséquent, « [I]a science et la technique, très présentes dans le roman depuis le début du siècle, ne seraient plus seulement un moyen pour rendre compte du progrès à la sauce américaine, mais la

¹⁰ Karen Gould, *loc. cit.*, p. 35. Soulignons que l'auteure fait ici référence à cette phrase de Charles Gill, citée par Réjean Ducharme dans *L'hiver de force* et qui est la devise de Claire et de son mari dans le roman : « "Nous sommes des désespérés, mais nous ne nous découragerons jamais!" » (CC, p. 9).

¹¹ En 1940, Édouard Montpetit explique cette réticence envers les nouvelles technologies de pointe de la part des Canadiens-français comme suit : « Les États-Unis, en d'autres termes, s'étaient érigés en modèle de société où la technique s'articulait à la démocratie libérale en un ensemble à valeur idéologique. Face à un dispositif aussi susceptible de travailler efficacement l'imaginaire, il n'est pas difficile de comprendre que le Canada français ait senti le besoin de résister. [...] Mais en s'opposant à une américanité de ce genre, l'identité canadienne-française ne pouvait plus entretenir de relations simples et positives avec les techniques. » (Édouard Montpetit, *Reflets d'Amérique*, Valiquette, 1940, cité dans Jean-Claude Guédon, « Science, technique, américanité et littérature au Québec », dans *Que pense la littérature?*, Montréal, Université de Montréal, Département d'études françaises, coll. « Paragraphes », n° 8, 1992, p. 142-143.)

¹² Véra Lucia Dos Reis, « Clé du mensonge, copies de la vérité dans *Copies conformes* de Monique LaRue », *Voix et images*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, n° 83, hiver 2003, p. 69.

¹³ Jean-François Chassay, « Machines et machinations : la littérature québécoise et la technologie », dans *Roman contemporain et identité culturelle en Amérique du Nord*, Québec, Nota bene, coll. « Littérature(s) », 1998, p. 125.

manifestation d'une idéologie¹⁴. » C'est en ce sens que pour le spécialiste, il s'avère intéressant d'analyser les textes littéraires selon une perspective technologique « dans la mesure où les machines ont toujours tenu une place fondamentale dans la formation et l'évolution de la société américaine¹⁵. » Ainsi, aux yeux de Claire Dubé, véritable « survivante de l'ère B.C.¹⁶ » (CC, p. 92) pour qui les rapports humains sont primordiaux, il devient difficile d'être à l'aise avec toutes ces machines qui envahissent son quotidien. James Graham Ballard rappelle, à ce sujet, que « "[l]a science et la technologie se multiplient autour de nous. De plus en plus, elles nous dictent les langages grâce auxquels nous parlons et pensons. Soit nous usons de ces langages, soit nous restons muets"¹⁷ ». Cette situation se présente, par exemple, lorsque Claire doit effectuer une transaction bancaire et qu'elle doit s'adresser à un ordinateur préprogrammé. Comme la jeune femme parle un anglais un peu cassé, elle devra se résoudre à reproduire, tant bien que mal, l'accent américain pour se faire comprendre :

Mon accent ne passait pas. *"Don't understand. Please-give-your-number"*, répondait la voix imperturbable qui savait quelles syllabes relier, où séparer les mots! Je recommençai plusieurs fois, recomposant, attendant que la ligne soit disponible et, au signal, énumérant les chiffres le plus clairement possible. Éliminer les parasites. La machine devait reconnaître l'image d'une configuration sonore. Je m'efforçai d'imiter cet accent stéréotypé. (CC, p. 51)

De toute façon, finira-t-elle par déclarer, « [q]ue peut un simple être humain face à un ordinateur qui l'entend, mais qui est programmé pour ne pas le comprendre? Si j'avais pu laisser un message, sur un répondeur automatique, j'aurais eu quelque espoir d'atteindre un cerveau humain. Mais la boucle était parfaite. » (CC, p. 52)

¹⁴ *Id.*, « Littérature et américanité : la piste technoscientifique», dans *Québécois et Américains : la culture québécoise aux XIX^e et XX^e siècles*, sous la direction de Gérard Bouchard et Yvan Lamonde, Saint-Laurent, Fides, 1995, p. 183.

¹⁵ *Id.*, « Machines et machinations : la littérature québécoise et la technologie », p. 126.

¹⁶ L'ère B.C. : l'ère *Before Computer* (l'ère précédent la venue des ordinateurs et des nouvelles technologies).

¹⁷ James Graham Ballard, *RE/Search* #8-9 : *J.-G. Ballard*, San Francisco, 1984, cité dans Jean-François Chassay, « Machines et machinations : la littérature québécoise et la technologie », p. 126.

D'ailleurs, Lucie Guillemette poursuit l'idée de Jean-François Chassay en affirmant que

[c]ertains se demandent si "la société de communication", ayant affirmé initialement une volonté politique de développer l'idée d'une parfaite égalité entre les êtres, n'a pas pour ainsi dire dévié de sa cible [...] [puisque] pareil univers de représentation dominé par les messages publicitaires, les écrans cathodiques, les gourous, les sectes, etc., laisse peu de place à l'accomplissement de projets collectifs¹⁸.

En définitive, la protagoniste n'est pas au bout de ses peines et devra s'habituer à cette nouvelle réalité « technologique » qui règne sur le continent américain et qui, malheureusement, semble creuser l'écart entre les humains plutôt que les unir entre eux.

3.2 Cassiopée ou L'été « anglo-polonais »

Chez Cassiopée, la question de la langue se pose différemment. Bien qu'à l'instar de Claire Dubé, la jeune adolescente ne soit pas très à l'aise de parler anglais, on notera un changement rapide quant à l'ouverture de la jeune fille sur les langues étrangères.

Le rapport de la jeune héroïne à l'endroit de la langue de Shakespeare s'avère difficile, elle qui ne semble pas très familière avec son utilisation et qui émet certaines réserves à son endroit : « Je ne sais pas pourquoi, l'anglais et moi, on ne s'aime pas plus qu'il faut. Il suffit que quelqu'un s'adresse à moi dans cette langue pour que je devienne complètement idiote. Tout ce qui me vient à l'esprit, dans ces

¹⁸ Lucie Guillemette, « Littérature québécoise et expérience continentale : américanité et/ou américanisation? », *L'action nationale : pour célébrer la fête nationale*, vol. 90, n° 6, juin 2000, p. 56-57.

cas-là, c'est "Old Mother Hubbard/Went to the cupboard/To fetch her poor dog a bone". Très utile pour indiquer une direction ou demander le prix d'un chandail. » (CA, p. 35-36) L'adolescente apporte cependant une précision puisque cette insatiable lectrice parcourt parfois des bouquins anglophones. En effet, il semble que ce soit surtout l'usage de la langue orale comme tel qui lui cause problème : « Bon, d'accord, j'exagère. Je ne suis pas si cruche que ça. Le lire, à la rigueur, j'y arrive. En fait, depuis Noël, je me tape des Agatha Christie in English et je commence à distinguer les assassins des honnêtes gens. Mais le parler... » (CA, p. 36) Lorsque Cassiopée est appelée à produire une présentation orale dans son cours d'anglais, la tâche semble insurmontable et pénible :

la vraie calamité, c'est l'exposé en anglais. M^{me} Crevier veut qu'on parle (pendant sept minutes! [...]) de quelqu'un qu'on admire. (CA, p. 36) [J'ai des gargouillis dans le ventre rien qu'à y penser. J'en ai bavé pour le préparer. Par bouts, j'avais l'impression que je ne m'en sortirais jamais [...] J'ai fini par y comprendre quelque chose, et, en français, je pourrais en parler [d'Alexandra David-Néel au Tibet] d'une façon à peu près intelligente. Mais en anglais... (CA, p. 42)

Ce qui est surprenant dans le cas de la jeune fille, c'est qu'elle est entourée de gens qui parlent couramment et très bien l'anglais puisque « [s]a mère est traductrice [...] [s]on père fait un "usage abusif et intempestif" de l'anglais dans son travail (il est ingénieur pour une firme qui s'appelle Barnley, Davidson, McCord & Tremblay) » (CA, p. 36) et sa meilleure amie Suzie « arrive à s'exprimer en anglais, elle. » (CA, p. 36) Pourtant, Cassiopée ne veut rien savoir de cette langue et elle s'objecte même à l'idée d'aller passer une partie de ses vacances estivales dans un camp américain pour l'améliorer : « Ensuite, elle [sa mère] part avec Jacques le long de la côte est des États-Unis pendant que moi (ô joie!) je vais sécher dans un camp de vacances américain (pour perfectionner mon anglais, n'est-ce pas). » (CA, p. 46) Remarquons que le refus de Cassiopée face à l'opportunité qui s'offre à elle semble beaucoup plus

rélié à sa jalousie envers le nouvel amant de sa mère qui prend sa place et également, aux Américains envers qui elle a de sérieux préjugés, que pour l'apprentissage de la langue en tant que tel : « Je les imagine d'ici, les "amis" que je pourrais me faire : des Américaines blondes et sportives qui parlent de rien d'autre que de leur cheval pis de leur chum, et des Américains blonds et sportifs qui s'intéressent juste à la planche à voile et qui vont m'oublier avant même d'avoir fini de me regarder. » (CA, p. 46) De plus, lorsque l'idée d'aller rejoindre son oncle à New York surgit, elle précise que ce n'est sûrement pas pour aller y perfectionner son anglais, comme sa mère le souhaitait tant : « Elle veut que j'aille aux États-Unis perfectionner mon anglais? Je vais aller aux États-Unis. Quant à perfectionner mon anglais, c'est une autre paire de manches. » (CA, p. 49) Cependant, quand elle doit téléphoner à New York pour réserver son billet de train, elle prend conscience qu'il lui faudra user de la langue seconde malgré elle :

Et si on me répondait en anglais, qu'est-ce que j'allais faire? Puis je me suis ressaisie. Je n'étais pas très fière de moi. Je passe mon temps à m'imaginer en train d'affronter les pires dangers, et voilà que je tremblais à l'idée de faire un appel en anglais! [...] [J']aurais l'air de quoi en débarquant à New York si je m'évanouissais à l'idée de demander un renseignement en anglais? (CA, p. 50-51)

Il n'en demeure pas moins que lorsqu'elle a contacté la compagnie Amtrak, notre Cassiopée, angoissée d'avoir recours à sa langue seconde, a vu quelques signes physiques conséquents au stress se manifester : « Quand j'ai enfin eu la communication, j'avais des crampes dans la main gauche, les paumes moites, la gorge sèche et des trémolos dans la voix, ce qui fait que j'ai dû répéter deux ou trois fois mes questions. » (CA, p. 51) Tout ceci n'est toutefois pas suffisant pour faire reculer l'aventurière, qui décide quand même de partir, mais qui ne prend aucune chance en se gardant de la place dans ses bagages pour traîner avec elle son « dictionnaire anglais-français/français-anglais en deux (gros) volumes ». (CA, p. 54)

En fugue vers New York, le voyage en train est loin de rassurer l'héroïne. Cet accent bizarre qu'elle entend chez une petite famille assise tout près d'elle ne fait qu'augmenter son sentiment d'étrangeté face à l'anglais : « Derrière le garçon, une femme avec deux jeunes enfants. Ils parlaient anglais, mais de façon étrange, prononçant "daille" et "todaille" pour *day* et *today*. Un peu perdue, notre pauvre exploratrice québécoise et monoglotte espéra que ce n'était pas là l'accent de New York. (Elle l'espère toujours, d'ailleurs.) » (CA, p. 55) Quand Cassiopée va s'étouffer avec son jus de pommes et que la passagère dont on vient de faire mention va venir à son secours et s'adresser à elle en anglais, le sentiment d'étrangeté face à l'anglais de la voyageuse indéfectible va encore une fois frapper : « Quant à la maman au drôle d'accent, elle m'assenait de vigoureuses claques dans le dos tout en murmurant des "dear" et des "honey" dans lesquels j'avais du mal à me reconnaître. » (CA, p. 57) Habituelle de baigner dans un milieu francophone, la jeune protagoniste ne pourra s'empêcher de penser que « [c]es deux hommes, devant elle, qui se parlaient à voix basse et anglaise, ne pouvaient être que des espions [et] décid[era] de garder un œil sur eux. » (CA, p. 55) On pourrait ici effectuer un parallélisme, on l'a vu, avec le contexte post-référendaire où l'identité québécoise se forge essentiellement autour de la notion de francité et qui lui donne sa spécificité dans l'Amérique. La jeune fille fait partie de cet univers isolé du monde anglophone qui l'entoure, et elle ne peut ainsi que se sentir fort peu à son aise avec la langue anglaise. En revanche, avec le douanier, tout se passe bien. La jeune fille n'a pratiquement aucune hésitation et elle donne réponse à toutes les questions, qu'elle a toutes bien comprises :

Quand le douanier s'est approché de moi, j'ai exhibé toutes mes cartes. Sans même leur jeter un coup d'œil, il m'a demandé où j'étais née ("Montréal"), où j'allais ("New York"), pour y faire quoi ("To visit my uncle" – "Does he live there?" – "Yes." – "Is he an American?" – "No." – "What is he doing in New York?" – "He studies at New York University."), et combien de temps j'allais y rester. Là, j'ai hésité (je ne m'étais jamais posé la question !). "Three week", ai-je fini par répondre, sur un ton légèrement interrogateur. Le douanier m'a regardée d'un air curieux, mais il n'a rien dit. Après un hochement de tête, il est passé à un autre voyageur. (CA, p. 56)

Bref, tout ceci laisse présager que la jeune fille entretient peut-être beaucoup plus une peur du ridicule ou une certaine nervosité quant à l'utilisation de l'anglais qu'une véritable lacune dans cette langue, elle qui, on l'a vu, se débrouille tout de même très bien pour se faire comprendre dans sa langue seconde.

Cependant, le point tournant pour Cassiopée concernant son rapport aux langues étrangères est, sans contredit, ses vacances passées au sein de la famille Kupczynski. En effet, comme tous les membres en sont trilingues et, à son avis, très cultivés, elle sera davantage portée vers l'apprentissage de l'inconnu :

j'essayais d'expliquer à Marek que je trouvais bizarre de me sentir si bien avec eux, alors que j'avais toutes les raisons du monde de me sentir insignifiante, ignorante, sans intérêt. [...] Depuis mon arrivée, je n'arrêtai pas de découvrir des choses dont j'ignorais jusqu'à l'existence, ou presque. [...] "- [J]e vous suis tellement reconnaissante pour tout ce que vous m'avez appris." (CA, p. 106-107)

Elle sera d'ailleurs enchantée d'avoir à sa portée des dizaines de bouquins, elle qui est posée comme une lectrice vorace : « Dans un coin du salon, pêle-mêle, j'ai trouvé des piles de livres. En français, en anglais, en polonais. [...] Je découvre, émerveillée, des mondes dont je ne soupçonne pas l'existence. Et je ne parle pas de pays lointains. » (CA, p. 91) Lucie Guillemette fait remarquer qu'« [e]n tant que lectrice, Cassiopée a développé une ouverture à l'endroit des autres cultures et, par conséquent, s'est adaptée à une figurativité évoquant un sens différent. Comme le

précise Landowski, "l'émergence d'un sentiment d'"identité" semble passer nécessairement par le relais d'une "altérité" à construire" (1997 :16)¹⁹. » C'est ainsi que toute cette ambiance qui la prédispose à vouloir en connaître davantage pousse l'adolescente à se décider enfin à perfectionner son anglais : « Héroïquement, j'ai annoncé aux Kupczynski que je voulais améliorer mon anglais. On va donc parler anglais les jours pairs, français les jours impairs. » (*CA*, p. 86) Bien qu'il fût un temps où l'adolescente n'était pas très enjouée d'user d'une langue seconde, le lecteur note un changement rapide quant à son ouverture aux langues étrangères. En effet, elle s'intéressera au polonais, malgré les nombreuses difficultés que semble lui causer cette langue, elle qui « étais[t] un peu perdue dans les *z* et les *j* ». (*CA*, p. 71)

Elle affirmera avec fierté:

Je ne sais pas si mon anglais s'améliore (un jour sur deux), mais mon polonais se développe à vue d'œil. Je connais déjà cinq mots : *morze*, *tak*, *nie*, *dzień* *dobry* et *dziękuje*, qui signifient respectivement "mer" (ça vous le saviez déjà), "oui", "non", "bonjour" et "merci". Pas mal, non? C'est une drôle de langue, le polonais. À l'oreille, c'est doux et dur, un peu chuintant. À l'écrit, c'est tout à fait illisible, avec des tas de *z*, de *j*, de *w* et d'*y* partout. Et des accents, des cédilles, des points et des petites barres croches... Pour tout arranger, ça ne se prononce même pas comme ça s'écrit (du moins pour mes yeux francophones), et l'allure des mots change selon leur rôle dans la phrase! Il faut aimer se compliquer l'existence... (*CA*, p. 88)

Ajoutons que Cassiopée fait également quelques découvertes concernant sa propre langue lors de la rencontre des trois Françaises. De fait, elle apprend de nouvelles expressions telles que « c'est le pied » (*CA*, p. 63-64) ou qu'elle est « une fille vachement intéressante et particulièrement branchée » (*CA*, p. 63). De surcroît, elle réalise que le mot « agace-pissette » (*CA*, p. 113) ne fait pas partie du registre du

¹⁹ *Id.*, « Parole d'adolescente et quête identitaire. Les possibles de l'Amérique dans les romans québécois pour la jeunesse de Michèle Marineau », dans *Romans de la route et voyages identitaires*, sous la direction de Jean Morency, Jeanette den Toonder et Jaap Lintvelt, Québec, Éditions Nota bene, coll. « Terre américaine », 2006, p. 122.

français international, mais qu'il est plutôt un terme typiquement québécois. Ces constatations viennent une fois de plus confirmer l'ouverture de la jeune protagoniste vers des avenues inconnues et de nouvelles connaissances culturelles.

En résumé, la langue, qui était d'abord posée comme une frontière à la communication pour Cassiopée, deviendra pour la jeune fille une forme d'ouverture à d'autres cultures. C'est donc dire ici que son voyage en sol américain lui aura aussi permis de franchir les barrières qui la gardaient prisonnière de sa francité.

3.3 Je m'appelle Rosalie Dansereau *and I speak English just a little bit...*

Contrairement à Cassiopée et à Claire, Rosalie ne voit pas l'utilisation de la langue anglaise comme un obstacle en soi. Il faut dire que dès le départ, la narratrice ne se sent pas trop dépaylée puisqu'à son arrivée au motel Ocean View, « [i]l y avait des dizaines de vacanciers autour et ça parlait français partout. » (VR, p. 15) D'ailleurs, au cours du récit, Rosalie ne cache pas sa surprise en constatant le nombre effarant de Québécois présents dans cette partie de la Floride : « Je n'aurais jamais pensé qu'il y avait autant de Québécois qui prenaient leurs vacances aux États-Unis. Au party d'Ocean View, la moitié des jeunes parlaient français. » (VR, p. 35) Bien qu'à l'instar des deux autres héroïnes, la jeune fille se sente elle aussi un peu idiote quand elle baragouine une sorte de langage hybride franco-anglophone, on constate tout de même que, malgré ses douze ans, Rosalie semble avoir une assez bonne compréhension de l'anglais. Quand le beau Terry va l'aborder pour la première fois, elle ne se contentera pas seulement de répondre à sa question, mais elle va passer

outre la gêne qui l'habite et se présenter comme elle peut : « - *Hi! I'm Terry. Terry Wayne. You speak English?* [...] J'ai bafouillé en lorgnant ma paire de souliers de course : - *I speak English just a little bit...* Je m'appelle Rosalie Dansereau *and I come from Quebec.* » (VR, p. 17) En fait, le garçon va mettre Rosalie à l'aise tout de suite en lui répliquant, le sourire aux lèvres : « - *Oh! Great! I love Quebec* et... LES FRANÇAISES! » (VR, p. 17) Terry lui annonce implicitement qu'il connaît lui aussi quelques mots en français et qu'ainsi, malgré leurs difficultés avec leur langue seconde respective, ils pourront se comprendre. Dès lors s'établit une complicité entre les deux jeunes qui s'amuseront à parler un langage mi-anglais, mi-français : « - Tu aimer, faire *surfing with me?* [...] - *Oh! Great! I love surfing...* et LES AMÉRICAINS! » (VR, p. 18) Ainsi, ce jeu langagier va se poursuivre tout au long du récit entre l'héroïne et Terry, comme en témoigne cet autre extrait : « - Il m'est arrivé *a terrible bad luck!* J'ai perdu mes *sun glasses* noires *in the blue sea.* » (VR, p. 30)

Cependant, cette situation de communication n'est pas surprenante quand on se reporte au tout début du roman et qu'on réalise que les adultes de leur entourage usent du même type de langage. En effet, pour se faire comprendre par le gérant d'Ocean View et obtenir ce qu'elle souhaite, tante Élise gesticule et utilise du mieux qu'elle peut les quelques expressions anglaises qu'elle connaît à travers son discours francophone : « - C'est le va-et-vient de l'océan, *Sir!*, l'odeur iodée du varech, *Sir!*, les couchers flamboyants du soleil, *Sir!*, que nous sommes venus voir et entendre. [...] Puis Élise s'est mise à secouer les cocotiers imprimés sur la chemise de l'Américain en répétant : - *Do you understand, Sir? Do you understand?* »

(VR, p. 14) Il en va de même pour le père de Terry qui répond à la dame en utilisant un langage bilingue drôlement assorti : « Puis j'ai entendu l'Américain jargonner : - *No problem, Miss ! No problem ! I've exactly the paradise que vous cherchez ! My son, Terry, conduire you, avec son auto.* » (VR, p. 15-16) En montrant que la langue ne s'avère d'aucune façon une barrière à la transmission efficace d'un message, les deux partis exposent la jeune héroïne à une plus grande ouverture sur l'Autre, et ce, malgré les différences langagières.

De plus, soulignons que la jeune Rosalie illustre bien sa compréhension de l'anglais lorsqu'elle traduit simultanément tous les mots doux que lui adresse Terry : « Il m'appelait *Honey, Sugar, Sweetheart, Honeybun, Sugarplum, Apple pie* et *Baby*. Évidemment, si Pierre-Yves Hamel m'avait appelée cœur sucré, brioche au miel, prune au sucre ou tarte aux pommes, il aurait eu l'air super ridicule. Mais, en américain, ce n'est pas ridicule du tout. » (VR, p. 31-32) Rosalie fait ainsi preuve de sa connaissance de la culture anglaise en admettant que ces expressions sont courantes et admises dans cette langue. Ce même passage fait aussi état de l'appréciation de la jeune fille quant aux charmantes expressions qu'utilise Terry à son endroit. D'ailleurs, Rosalie va se montrer fâchée envers sa famille qui tourne en dérision ces appellations : « - *Hi ! Honey !* Tout le monde s'est mis à rire comme une sapristi de mocheté de bande de traîtres. Confuse, j'ai pointé un doigt devant moi et, sans lever les yeux de sous mon potager, j'ai lancé : - *Terry, it's marvellous ! Is it really you ?* » (VR, p. 30) « Tante Gudule, pour faire la drôle, me secouait en hurlant : - *Debout, Honey ! Debout, Sweetheart !* Il faut partir tôt, *Sugar*, si l'on veut tout visiter! » (VR, p. 41) Toutefois, à la toute fin du récit, un changement de cap

s'opère alors que ces expressions mielleuses deviendront un rabat-joie pour l'adolescente, qui tente désespérément de reconquérir le cœur de Pierre-Yves Hamel et de se débarrasser du requin blond : « Il hurlait, comme une sapristi de mocheté d'imbécile : - *Hi! Honey! Hi! Sweetheart! Hi! Apple pie! Sugarplum! Hi! Honeybun! Hi! Sugar! Hi! Baby!* Comment expliquer ! Comment expliquer à mon héros que c'était avec lui et non avec Terry que j'avais tellement de choses en commun. » (VR, p. 83-84) Enfin, un de ces mots doux deviendra même un instrument risible et cocasse pour la jeune héroïne à l'intention de son amoureux québécois : « - Tu me pardones, *Honey* ? Pierre-Yves Hamel a fait une sapristi de mocheté de grimace. Il a trouvé le *Honey* si ridicule que j'ai dû promettre de ne plus jamais jamais le répéter. » (VR, p. 88)

Ainsi posée, la langue devient, pour Rosalie, un outil permettant non seulement la communication, mais également l'établissement d'une belle complicité avec l'Autre américain.

Au terme de ce second chapitre, nous avons observé que l'américanité des héroïnes en quête d'identité transparaît également à travers leur relation avec les différents types de supports langagiers rencontrés en sol américain, à commencer par l'anglais, langue dominante du territoire exploré. Puis, pour Claire et Cassiopée, d'autres formes de communication s'introduiront dans leur quotidien.

D'abord, alors que Claire Dubé éprouve des difficultés avec l'emploi de sa langue seconde, cette dernière la retranchant littéralement d'elle-même et de la réalité, elle en vient à préférer se consacrer uniquement à sa langue maternelle plutôt que de suivre la trace de son mari, qui privilégie le plurilinguisme sur le plan professionnel comme voie inévitable dans le futur. De plus, elle se voit confrontée aux nouvelles technologies de pointe qui, encore une fois, la laissent de glace, elle qui considère les rapports humains comme primordiaux et pour qui toute cette machination ne fait que creuser l'écart entre les individus.

Pour ce qui est de Cassiopée, en première instance, à l'instar de Claire, la langue anglaise est posée comme une frontière. Mais celle-ci deviendra, peu à peu au fil du récit, une porte d'entrée privilégiée vers la découverte d'autres cultures et même, l'apprentissage d'autres langues. La rencontre de la famille Kupczynski est d'ailleurs déterminante dans cette réorientation pour l'adolescente qui, après avoir longtemps été en discorde avec l'anglais, va décider de perfectionner sa langue seconde et, plus encore, de s'initier au polonais.

Enfin, pour Rosalie, dès le début du roman, on comprend que l'anglais est loin de lui causer des soucis. Bien qu'elle soit loin de maîtriser sa langue seconde, la jeune fille se débrouille avec ce qu'elle connaît et va se plaire à parler un langage hybride franco-anglophone avec Terry, un adolescent dont elle fera la connaissance au cours de ses vacances.

Bref, ainsi que Jaap Lintvelt en fait la démonstration à partir d'un autre corpus, dans son article « Le voyage identitaire aux États-Unis dans le roman québécois », « [e]n dépit de critiques parfois sévères envers les États-Unis, tous les personnages [des œuvres que nous analysons] montrent leur américanité par leur appartenance comme francophones du Québec au continent nord-américain²⁰. » Comme le soutient Donald Cuccioletta, on peut dès lors affirmer que les trois œuvres analysées participent à cette « américanité [qui] s'est imposée comme pôle de référence majeur des études entourant les questions d'identité plus particulièrement en ce qui touche les rapports avec la culture hégémonique des États-Unis²¹. »

²⁰ Jaap Lintvelt, « Le voyage identitaire aux États-Unis dans le roman québécois », dans *Romans de la route et voyages identitaires*, sous la direction de Jean Morency, Jeanette den Toonder et Jaap Lintvelt, Québec, Éditions Nota bene, coll. « Terre américaine », 2006, p. 83.

²¹ Donald Cuccioletta, « Introduction », dans *L'américanité et les Amériques*, Sainte-Foy, Éditions de l'IQRC, 2001, p. 2.

CHAPITRE IV

RENCONTRE DE L'AUTRE ET REMISE EN CAUSE DE L'IDENTITÉ

En 1940, Édouard Montpetit écrivait : « "Pourquoi partons-nous, sinon pour varier les visages, nous donner du nouveau, "changer de peau" en changeant de milieu et d'horizon¹?" » Justement, les récits québécois des années 1980 et 1990 racontent souvent « l'histoire d'un personnage cherchant à se constituer comme "sujet"² ». Dès lors, « la résolution d'une quête identitaire, qu'elle se situe au niveau social et culturel, c'est-à-dire envisagée en termes de langue et de lieu d'appartenance, ou comme capacité à se saisir comme sujet en *Je*, oblige à sortir d'une pensée linéaire, homogène, monologique et à aller vers l'ouverture et la multiplicité³. » D'ailleurs, Lucie Guillemette souligne que les textes écrits à cette époque « manifestent un intérêt sans cesse renouvelé pour les déplacements géographiques inextricablement liés aux problématiques de l'identitaire. Le regard du voyageur ne se définit-il pas comme "le regard sur l'autre qui permet de se retrouver soi"⁴⁵? » Tel que l'avance Eric Landowski, « l'émergence du sentiment

¹ Édouard Montpetit, *Prends la route*, Montréal, Éditions du « Devoir », 1940, p. 5, cité dans Pierre Rajotte, « Le récit touristique. Se retrouver pour mieux se perdre », dans *Le voyage et ses récits au XX^e siècle*, Québec, Nota bene, 2005, p. 136.

² Lise Gauvin, « L'âge de la prose : romans et récits des années 80 », dans *L'âge de la prose : romans et récits québécois des années 80*, sous la direction de Lise Gauvin et Franca Marcato-Falzoni, Roma/Montréal, Bulzoni/VLB éditeur, coll. « Quattro continenti », n° 10, 1992, p. 12.

³ Diane Fugère, « *Copies conformes*, de Monique LaRue : un dire féminin en exil », M.A. (Études littéraires), Trois-Rivières, Université du Québec à Trois-Rivières, coll. « Mémoire – UQTR – Études littéraires », n° 1543, 1997, p. 5-6.

⁴ Pierre Brunel, préface de *Métamorphoses du récit de voyage*, Paris et Genève, Champion et Slatkine, 1986, p. 7, cité dans Lucie Guillemette, « Le voyage et ses avatars dans *Copies conformes* de Monique LaRue : dérive et/ou délire identitaire », dans *Voyages : réels et imaginaires, personnels et collectifs/Real and Imaginary, Personal and Collective*, sous la direction de John Lennox, Lucie Lequin, Michèle Lacombe et Allen Seager, Montréal, Association d'études canadiennes/Association for Canadian Studies, vol. 16, 1994, p. 78.

d'"identité" semble passer nécessairement par le relais d'une "altérité" à construire⁶ ». La rencontre avec l'étranger se pose ainsi « comme un lieu d'expérimentation de la différence⁷ » et une remise en cause des stéréotypes, ces « schème[s] collectif[s] figé[s], [ces] image[s] ou [...] représentation[s] commune[s]⁸ » qui, selon Ruth Amossy et Anne Herschberg-Pierrot « jouent un rôle fondamental : comme médiateurs entre individus et société, comme filtres et traces, dans le texte littéraire, de la socialité⁹. »

Dans les trois œuvres à l'étude, les héroïnes partent justement à la découverte de l'ailleurs américain où elles feront des rencontres enrichissantes sur le plan personnel. D'abord, Claire devra faire face aux déshumanisés Californiens, dont Brigid O'Doorsey caricature fidèlement la démesure, celle-ci engendrée par les nombreuses transformations esthétiques que la jeune femme s'est infligées. Puis, elle remettra en cause son statut de mère et d'épouse au cœur d'une civilisation plutôt individualiste. De son côté, Cassiopée apprend à connaître une famille érudite de Polonais. Aveuglée d'abord par le physique de l'aîné, elle se tournera par la suite vers Marek, un passionné de baleines qui la fera voyager dans de merveilleux univers, notamment celui de l'amour. Quant à la jeune Rosalie, elle éprouve une forte attirance pour Terry, un garçon de rêve qui, même en l'espace de quelques jours, n'arrivera pas à lui faire oublier totalement Pierre-Yves Hamel, son héros de viking.

⁵ Lucie Guillemette, *Ibid.*

⁶ Eric Landowski, *Présences de l'autre. Essais de socio-sémiotique II*, Paris, Presses universitaires de France, 1997, p. 16.

⁷ Simon Harel, *Le voleur de parcours : identité et cosmopolitisme dans la littérature québécoise contemporaine*, Longueuil, Le Préambule, coll. « L'univers des discours », 1989, p. 29.

⁸ Ruth Amossy et Anne Herschberg-Pierrot, *Stéréotypes et clichés: langue, discours, société*, Paris, F. Nathan, coll. « Lettres et sciences sociales », n° 171, 1997, p. 84.

⁹ *Ibid.*, p. 67.

Étudions donc les effets qu'engendre le contact avec l'Autre sur la quête identitaire des protagonistes, lors de leur périple en sol américain.

4.1 La survie d'une *mother-woman*

En premier lieu, l'odyssée de Claire Dubé à San Francisco et particulièrement les rencontres qu'elle y fait demeurent un facteur important pour un sujet féminin tentant de parfaire son identité, comme en témoigne Simon Harel dans *Le voleur de parcours* : « Séjourner en Californie, c'est trouver, par la distance ainsi instaurée, quelques réponses quant à une identité québécoise qui semble si difficile à porter¹⁰ ». Sans cesse confrontée à l'univers du faux, on l'a vu, l'héroïne doit constamment remettre en question son système de valeurs et prendre du recul pour bien établir ses priorités. Cette réflexion de la protagoniste va surtout s'opérer après qu'elle s'est immiscée dans l'univers de Brigid O'Doorsey, copie conforme dans toutes les sphères de son existence du personnage de Brigid O'Shaughnessy du *Maltese Falcon*. En effet, avec une demeure comportant « [t]apis bleu, canapé bleu, lampes bleues, murs bleus » (CC, p. 11), « [u]ne garde-robe mur à mur, portes à miroirs coulissantes ouvertes, bourrée de robes bleues » (CC, p. 43) et une collection d'« [u]ne centaine de poupées, aux cheveux roux, aux yeux bleus, toutes habillées en bleu » (CC, p. 21), Brigid démontre une hantise profonde de cet icône des années 1920. L'Américaine contraste également sans contredit avec Claire, elle qui, en plus de se conformer à un modèle choisi, est l'esclave de son corps. Élevée sous la devise

¹⁰ Simon Harel, *op. cit.*, p. 188.

« [s]ois belle et tais-toi » (CC, p. 73) et poursuivant cette quête du « [q]u'on me regarde[,] [j]e suis la plus belle » (CC, p. 42), Brigid « était devenue ce que [Claire] appellai[t] une femme faite pour être "vue". » (CC, p. 42) Ainsi décrite, elle répond parfaitement à cette tendance qu'a su remarquer Claire chez les Californiennes qui accordent une grande importance à leur apparence physique et y consacrent beaucoup de temps et d'argent : « dans les magasins, au supermarché, j'avais eu l'occasion de m'habituer à ces visages complètement artificiels, mille fois remodelés, "désincrustés", desquamés. » (CC, p. 41) C'est la loi de la « civilisation de l'image » (CC, p. 99) et de « l'obsession de l'épiderme » (CC, p. 73) où « la seule beauté est celle créée par la chirurgie esthétique des corps¹¹ », de rappeler Jean Baudrillard. Véritable « droguée du scalpel » (CC, p. 74), Brigid avait subi « [d]es dizaines et des dizaines d'interventions » (CC, p. 73) et en perdait maintenant « jusqu'à la trace de son propre visage à travers les chirurgies, le bronzage et la diète ». (CC, p. 176) Claire assiste à ce spectacle d'autodestruction d'« une beauté décharnée, calcinée par le soleil » (CC, p. 15), « famélique, desséchée » (CC, p. 176), un authentique « squelette vivant » (CC, p. 67) au « mauvais teint » (CC, p. 176), spectacle que la protagoniste résumera par l'expression « *Anorexia nervosa* ». (CC, p. 22) Selon la narratrice, « son inimaginable, son inhumaine maigreur » (CC, p. 41) avait détérioré l'apparence de Brigid et elle « n'était certainement plus belle du tout. Elle s'était perdue en se vouant à la beauté. » (CC, p. 176) Bref, « ce visage plastifié, momifié », « les longs doigts froids », ce « regard, souverain, supérieur, et vide », « cette façon de ne pas vous voir » donnent à Claire « l'étrange impression de ne pas exister ». (CC, p. 41-42) Cette rencontre aura toutefois eu l'avantage de persuader l'héroïne de s'accepter telle qu'elle est : « "Mon visage est mon visage. Je jure qu'aucun scalpel

¹¹ Jean Baudrillard, *Amérique*, Paris, Librairie générale française, coll. « Le livre de poche », n° 4080, 1988, p. 64.

ne le touchera jamais." » (CC, p. 129) Heureusement aussi qu'au sein de cette « Californie apparaissant comme un gigantesque Luna-Park, condensé terrifiant de toutes les démesures¹² », Hawaiian Rainbow, la jeune monitrice japonaise s'occupant du fils de Claire, rayonne par sa beauté naturelle et son dévouement sincère envers les autres : « Ce sourire insulaire, sans mélange. Des sourires comme le sien durent fasciner un peintre comme Gauguin, pensai-je. Avec les enfants, elle ne jouait pas ses sentiments, comme nous le faisons tous un peu. Elle était "réellement" joyeuse. » (CC, p. 8)

De surcroît, Claire croise également quelques représentants de la gent masculine, dont Diran Zarian, l'ex-mari arménien de Brigid. Calqué sur le modèle du typique Californien, celui-ci « avait effectivement un sourire très américain sur ses dents blanches » (CC, p. 86) et malgré son apparence stéréotypée, il a réussi à séduire la jeune femme : « Et maintenant, j'attendais, fébrile, agitée, curieuse, cet homme énigmatique et si attachant. » (CC, p. 83) Conduit en Californie par « un apôtre du *positive thinking* » (CC, p. 102), Zarian avait certainement dû apprendre cet art de la séduction irrésistible à son arrivée, une arme nécessaire au cœur de la civilisation de l'image : « Son infaillible technique, son regard pénétrant, sa voix magnétique : sans doute avait-il appris tout cela dans ces groupes de formation de leaders qui abondent en Californie? » (CC, p. 102) Dans la même foulée, l'héroïne fait connaissance avec le frère de Brigid, Ron O'Doorsey, un avocat spécialisé en droit informatique, associé de Bob Mason, qui a fondé, avec sa sœur, une compagnie nommée The Maltese Falcon Inc. Selon Karen Gould, « [h]omme sans scrupules et

¹² Simon Harel, *op. cit.*, p. 187.

sans éthique, O'Doorsey est une caricature du sujet postmoderne qui ne croit plus aux frontières entre le vrai et le faux, entre l'originalité et la duplication. Chez lui, la piraterie et le plagiat n'ont pas de limites¹³. » De plus, d'après le portrait physique et psychologique que dresse la narratrice de l'individu, ce dernier colle très bien avec « les grands traits du mythe de l'Amérique étatsunienne tel qu'il s'est largement développé au fil des années : peuple vulgaire chez qui la réflexion s'est envolée au profit d'une totale extériorité, coquille vide, sans âme, avant-garde de la décadence occidentale¹⁴ ». Il avait « [d]es biceps gonflés comme des ballons » (CC, p. 15), ses « dents étaient incroyablement blanches » (CC, p. 18) et il « regardait avec condescendance » (CC, p. 158) la protagoniste. Effronté, lui qui n'a pas sonné à son arrivée dans la maison louée par Claire, il demeurait « [u]n excessif. Un de ces fous qui ont fait la réputation de la Californie » (CC, p. 21) et dont « l'ego est très souvent la valeur suprême¹⁵ ». Enfin, Claire est également estomaquée lorsque, passant au bureau de son mari pour récupérer la plaquette oubliée, elle doit s'adresser à un secrétaire complètement transformé et faisant preuve vraisemblablement d'une certaine froideur :

Le secrétaire, un clone de David Bowie, lèvres minces, cheveux blanchis au peroxyde, eut un haussement d'épaules parfaitement énigmatique lorsque je lui fis part de mon "petit problème". [...] [Il était] excédé par mes questions, le souffle s'épuisant sur ses lèvres dédaigneuses, les paroles sortant rares, sèches, saccadées, puis franchement monosyllabiques, dans une sorte de nasilement inarticulé, entre ses dents serrées, pendant qu'il me regardait, lointain et glacial. (CC, p. 30-31)

¹³ Karen Gould, « Copies conformes : la réécriture québécoise d'un polar américain », *Études françaises*, vol. 29, n° 1, printemps 1993, p. 31.

¹⁴ Jean-François Chassay, « Littérature et américanité : la piste technoscientifique », dans *Québécois et Américains : la culture québécoise aux XIX^e et XX^e siècles*, sous la direction de Gérard Bouchard et Yvan Lamonde, Saint-Laurent, Fides, 1995, p. 176.

¹⁵ Blanca Navarro Pardiñas, « L'Amérique lunatique : représentation des États-Unis dans quatre romans québécois », dans *Actes du premier colloque des jeunes chercheurs européens en littérature québécoise*, 28 et 29 avril 1993, sous la direction de Hélène Noirot et de Anne Giaufret, Paris, Université de Paris, vol. 11, 1993, p. 36.

Elle se rappelle d'ailleurs les propos tenus par Zarian au sujet de l'indifférence des Californiens envers les autres : « *"Californians, you know, they don't give a damn"*, répétait-il souvent. Les Californiens s'en fichent. Absolument. [...] [O]n se souciait apparemment comme de sa première chemise du reste du monde. » (CC, p. 31)

Par voie de conséquence, on constate, à l'instar de Véra Lucia Dos Reis, que « [c]'est paradoxalement au cœur d'une histoire de reproductions et de simulacres que Claire Dubé affirme sa singularité, mettant en crise son identité dans un monde artificiel. Et cela parce qu'il n'y a de connaissance de soi que dans la relation à l'autre¹⁶. » Dans cette Californie perçue « comme véritable temple technologique¹⁷ » et « un monde déterminé par la logique de l'avoir, [...] les rapports humains semblent impossibles et les échanges avec autrui restent superficiels, anonymes¹⁸ ». Toutefois, la relation privilégiée qui s'établit entre Claire et Brigid, toutes deux mamans, nous rapporte à une certaine forme de sollicitude qui s'avère assurément une échappatoire de prédilection à ce monde américain étouffant et déshumanisé. En effet, Brigid va faire appel à la femme, mais surtout, à la mère qu'est Claire Dubé pour comprendre sa fuite : « - *You, you're a woman, you'll understand* [...] Vous êtes une femme, vous avez un enfant, je suis sûre que vous comprenez. Joe est en danger ici. » (CC, p. 45-46) Elle essaie de lui expliquer qu'elle tente de protéger Joe Zarian, le fils de son ex-mari, qui est impliqué dans une affaire de meurtre liée au vol du logiciel recherché par la détective improvisée. En adoptant « un comportement

¹⁶ Véra Lucia Dos Reis, « Clé du mensonge, copies de la vérité dans *Copies conformes* de Monique LaRue », *Voix et images*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, n° 83, hiver 2003, p. 64.

¹⁷ Lucie Guillemette, « Littérature québécoise et expérience continentale : américanité et/ou américanisation? », *L'action nationale : pour célébrer la fête nationale*, vol. 90, n° 6, juin 2000, p. 62.

¹⁸ *Ibid.*, p. 60.

plein de compassion¹⁹ » en réponse à la demande de Brigid, Claire consent à une attitude de générosité qui devient un acte de résistance dans cette société postmoderne américaine. C'est d'ailleurs la solution que propose Carol Gilligan lorsqu'elle parle d'un retour à « la morale fondée sur la reconnaissance des rapports humains », bref « une éthique fondée sur la préoccupation d'autrui²⁰ », idéologie venant à l'encontre de l'individualisme américain. Diane Fugère ajoute qu'en « [I]uttant pour reconquérir son moi et résoudre le dilemme entre elle-même et l'Autre, la femme tente de trouver une solution qui ne lésera personne²¹. » Ainsi, « [e]n valorisant les "liens anachroniques qui rattachent aux autres" (p. 129) à une époque où il est très facile de "vivre chacun de son côté" (p. 187), LaRue souligne encore une fois l'importance d'aller contre le courant²² ». Il n'en demeure pas moins que l'héroïne se pose de sérieuses questions quant à son statut :

Est-ce que je ne serais jamais une femme de mon siècle? [...] Pourquoi n'étais-je pas prête à tout quitter pour un regard, à m'acheminer vers l'autodestruction comme une vraie grande amoureuse, sans souci de mon mari, de mon enfant? Il fallait me rendre à l'évidence. [...] J'étais une agnostique de la passion. Incurable. (CC, p. 128)

À ce chapitre, dans son article intitulé « Copies conformes : la réécriture québécoise d'un polar américain », Karen Gould admet qu'en « [m]ettant de l'avant les observations, l'isolement et les doutes personnels de Claire, LaRue souligne le problème de la dévalorisation du travail maternel et retrace en même temps certaines difficultés dans la quête de l'identité féminine²³. » Inévitablement, pour cette « *mother-woman* » (CC, p. 43) qui n'a « [p]as de métier, pas de personnalité, pas de carrière » (CC, p. 33), il est difficile de se reconnaître dans le mode de vie actuel où

¹⁹ Carol Gilligan, *Une si grande différence*, Paris, Flammarion, 1986, p. 163.

²⁰ *Ibid.*, p. 54.

²¹ Diane Fugère, *op. cit.*, p. 93.

²² Susan Ireland, « La maternité et la modernité dans les romans de Monique LaRue », *Voix et images*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, n° 83, hiver 2003, p. 59.

²³ Karen Gould, *op. cit.*, p. 29.

les valeurs familiales et de fidélité semblent abolies : « Vasseur avait bien raison : être la femme d'un seul homme et la mère d'un enfant de cinq ans est en fait très éloigné des valeurs de notre société. » (CC, p. 189) Gould remarque également que Claire « s'interroge sur ses désirs conflictuels et sur son identité triplement marginalisée (de femme mariée, de mère, de francophone en Amérique du Nord), à une époque où l'identité et la vérité sont des concepts de plus en plus problématiques²⁴. » Puis, elle résume comment l'auteure a su transposer, à travers le discours tenu par son personnage principal, une réflexion sur la condition féminine propre aux dernières décennies :

[Celle-ci] tourne [...] autour des questions [...] relatives à un certain discours féministe qui, depuis de Beauvoir, et surtout au cours des années soixante-dix, a souvent déconsidéré le travail maternel. LaRue souligne ses préoccupations féminines par l'importance qu'elle accorde avant tout à sa narratrice, Claire Dubé, qui se voit comme une "*mother-woman*" vivant un peu à l'écart des grands changements sociaux inspirés par le féminisme nord-américain des vingt dernières années²⁵.

Les propos de Diran Zarian au sujet de la maternité sont d'ailleurs très éloquents dans la mesure où ce dernier retrace de façon exemplaire, en se basant sur sa propre expérience, la dégénérescence du lien qui unit la mère à son enfant au profit de sa propre liberté et de ses ambitions carriéristes :

"Vous savez, moi, j'ai été élevé par une femme possessive mais affectueuse. Traditionnelle sans doute, mais animée d'un authentique sentiment maternel. Quand Mary avait laissé ce billet où elle disait que jamais elle ne céderait sur le plan professionnel, j'avais cru qu'elle allait revenir. Je ne pouvais imaginer qu'une femme quitte son enfant. Mais c'était bien mal connaître les Américains que d'escroquer qu'un bébé serait plus lourd dans la balance qu'un poste de critique déconstructive dans la ville la plus laide du monde." (CC, p. 112-113)

Ce portrait que dresse le protagoniste témoigne d'un changement important dans la mentalité des femmes américaines postmodernes, qui délaissent de plus en plus leur rôle de mère et de confidente au profit d'une reconnaissance professionnelle. Zarian

²⁴ *Ibid.*, p. 34.

²⁵ *Ibid.*, p. 29.

s'empresse par ailleurs de remercier Claire de ne pas s'être laissé prendre au piège de cette nouvelle réalité, qui ne pourra éventuellement que conduire les troupes à leur perte :

Jamais, jamais je ne vous remercierai assez d'avoir été là. Ce que vous êtes... Ce que vous êtes est absolument précieux! Ne changez pas. Les femmes comme vous, prêtes à écouter, si elles disparaissaient de la surface de la terre, comme cela est en train de se passer ici, dans des pays technologiquement avancés, le monde ne serait plus qu'un enfer... (CC, p. 113)

Zarian s'inquiète donc de la situation qui subsiste dans le mode de vie contemporain et il propose implicitement, lui aussi, un retour à l'humanisation et aux valeurs d'antan, perdues au fil du temps.

Bref, comme l'avance Pierre Rajotte, « [a]utant dire que plus ils avancent, plus les voyageurs se délestent, se décentrent, se vident, se transforment. Cette déperdition temporaire de soi, cette tentative "d'ébranler toute sa personne jusqu'à l'étrangeté" constitue une véritable quête de sens et, bien souvent, le but ultime de leur expérience viatique²⁶. » D'ailleurs, après tous ses efforts pour s'acclimater et parfaire son identité en terre états-unienne, Claire en arrive au constat qu'elle devra s'en tenir à sa famille, le seul et unique sens réel de sa vie :

Je n'avais jamais eu le sentiment d'être chez moi en Californie. Mais j'avais cru naïvement, que ce déplacement me révélerait le sens de ma vie. L'anglais, le climat, la proximité de Hollywood : j'avais cru à la magie du lieu, au miracle du voyage. Et je devais me rendre à l'évidence : pas plus cette fois-ci que les autres, je n'avais encore eu de révélation finale, ou la certitude absolue du sens de mes choix. Je me retrouvais aussi indécise, incapable de rien regretter, incapable d'assumer non plus mes décisions. Le mieux que je pouvais faire était de m'en tenir à une ligne de vie minimaliste, biologique : mon enfant, mon mari. Après tout, il y a cinquante ans seulement, un enfant, un mari, suffisaient à faire l'identité d'une femme. (CC, p. 65)

²⁶ Pierre Rajotte, *loc. cit.*, p. 155.

Comme l'indique Jaap Lintvelt, « Claire Dubé, chez LaRue, assume son identité féminine, en embrassant pleinement sa vie d'épouse et de mère²⁷ », décision qui s'harmonise parfaitement avec ses convictions les plus profondes : « Ainsi n'avons-nous d'autre choix que de nous en remettre à la voix intarissable qui parle à tout moment en nous, et qui ne cesse de nous indiquer le nord. [...] Oui, je m'en rendais compte, je tenais plus que jamais au petit fil de ma raison comme à de l'or pur... » (CC, p. 151) Karin Schwerdtner conclut pour sa part que « le départ éventuel de Claire de San Francisco symbolise le rejet définitif de toute perspective qui prône la reproduction et la circulation du modèle, voire qui évacue l'individualité existentielle au profit des images déshumanisantes²⁸. »

4.2 Au-delà de l'image

De son côté, Cassiopée, qui n'a que quatorze ans, n'a pas beaucoup voyagé et a connu surtout l'ailleurs à travers les nombreux romans qu'elle dévore et les films qu'elle regarde. Sa rencontre avec l'Autre ne peut donc faire autrement que d'être influencée par ces univers fictifs qu'elle connaît bien. Ruth Amossy et Anne Herschberg-Pierrot rappellent à ce sujet que « [d]ans la société contemporaine, les constructions imaginaires dont l'adéquation au réel est douteuse sinon inexistante sont favorisées par les médias, la presse et la littérature de masse. [...] Les enfants et

²⁷ Jaap Lintvelt, « Le voyage identitaire aux États-Unis dans le roman québécois », dans *Romans de la route et voyages identitaires*, sous la direction de Jean Morency, Jeanette den Toonder et Jaap Lintvelt, Québec, Éditions Nota bene, coll. « Terre américaine », 2006, p. 82.

²⁸ Karin Schwerdtner, « "Comment être dans un monde postmoderne?" Une Québécoise en Amérique dans *Copies conformes* », *Studies in Canadian Literature / Études en littérature canadienne*, vol. 26, n° 1, 2001, p. 109.

les adolescents prennent connaissance de certaines réalités à travers les séries télévisées, la B.D., mais aussi les livres scolaires²⁹. »

D'abord, Cassiopée semble être une jeune adolescente cantonnée dans ses préjugés. Elle en fait d'ailleurs la preuve lorsqu'elle avoue sa déception quant au nouveau conjoint de sa mère, qui est loin d'avoir la prestance d'un acteur d'Hollywood :

J'ai été déçue. Un petit gros à lunettes, chauve et poilu. Moi qui commençais à me faire à l'idée que maman avait un chum, je m'étais aussi un peu mise à l'imaginer : grand, blond, l'air à la fois poétique et athlétique, genre Robert Redford, si vous voyez ce que je veux dire. [...] Enfin, je suppose que Jacques est plein de qualités cachées... Moi, en tout cas, je ne sortirais jamais avec un chauve. (CA, p. 19)

Décidément, Cassiopée est jalouse de cet homme qui, selon elle, vient briser l'exclusivité de sa relation avec sa mère, en plus de s'immiscer dans sa vie privée : « La semaine dernière, pour la première fois, Jacques est resté à coucher à la maison. J'espère que ça ne se répétera pas trop souvent. Je tiens à mon intimité, moi! » (CA, p. 37) Sa meilleure amie Suzie, qui défend les droits des femmes, ne manquera pas de lui remettre les pendules à l'heure : « Selon elle, j'étais juste une égoïste macho (!) et réactionnaire (?). Alors, comme ça, je croyais que les femmes devaient rester à la maison pour torcher les petits et particulièrement les grands bébés dans mon genre? Comme ça, je refusais à ma mère le droit de vivre sa vie de femme? » (CA, p. 17) Trop enragée et aveuglée par ses préjugés, Cassiopée ne peut adhérer à cette philosophie pour le moment.

²⁹ Ruth Amossy et Anne Herschberg-Pierrot, *op. cit.*, p. 36-37.

De plus, on l'a vu, la protagoniste-énonciatrice se plait à critiquer les jeunes Américains qu'elle devrait côtoyer si elle passait une partie de ses vacances dans un camp d'Anglais. Toutefois, elle se fait prendre à son propre piège, elle qui se laisse séduire par Karol, un des membres de la famille Kupczynski. Le fait est que ce dernier répond au modèle stéréotypé décrit auparavant par la jeune fille, lui qui « travaill[e] comme *lifeguard* à Crescent Beach » (CA, p. 87) et dont le physique semble être tout ce qui le rend attirant : « Karol, c'était un garçon! Et quel garçon! [...] Beau, grand, mince. Les cheveux blond-roux. Un beau sourire. Une belle voix. Et les yeux verts (mon rêve!). Karol! Je le regarde et j'ai les genoux qui fléchissent, les joues qui rougissent et les mains qui moitissent (?). Karol! Je pense à lui et je deviens gaga ». (CA, p. 72) Certainement influencée par les médias et ses lectures, Cassiopée imagine des situations calquées sur certains lieux de discours du romantisme avec Karol :

J'échafaude les plans les plus compliqués, j'invente les situations les plus romantiques... Karol et moi perdus en mer et n'échappant à la mort que grâce à mon courage et à ma présence d'esprit. Karol et moi poursuivis par des requins sanguinaires (cette fois, c'est Karol qui montre un sang-froid et un héroïsme extraordinaire; moi, je gis inconsciente sur un radeau de fortune). Karol et moi au cœur d'une forêt en flammes. Karol et moi enlevés par des pirates. Karol et moi... (CA, p. 83)

Cependant, comme dans tout bon conte de fées, l'héroïne doit faire face à des rivales qui s'intéressent elles aussi au prince charmant : « Il est tout bronzé et plus beau que jamais. Malheureusement, je ne suis pas la seule à m'en être rendu compte. La plage semble peuplée de belles filles aux corps superbes et aux sourires radieux qui n'ont rien d'autre à faire que de s'enduire d'huile solaire et de tourner autour de Karol, collantes et ravissantes. » (CA, p. 88) Cassiopée avoue alors qu'elle « [s]e sen[t] férolement jalouse » (CA, p. 89) et qu'elle ne peut supporter cette situation : « Il y en a une, en particulier, que je voudrais bien voir se casser une jambe ou attraper la

varicelle. Elle s'appelle Cindy, elle est grande et brune, et elle parle tout le temps.

[...] Karol la regarde avec des yeux gourmands qui me donnent envie de vomir. »

(CA, p. 88) Ces circonstances sont d'autant plus difficiles à accepter pour l'adolescente, car elle se trouve elle-même plutôt ordinaire. En effet, bien que Cassiopée soit le nom d'« une reine vaniteuse » (CA, p. 14) qui se disait la plus belle femme de l'Univers, cette appellation vient en complète contradiction avec le personnage :

j'ai une tête (et tout le reste) à m'appeler Nathalie ou Isabelle. Grandeur moyenne, grosseur moyenne, cheveux bruns, yeux bruns, lunettes, ni très jolie ni particulièrement laide. Anonyme. Ajoutez à cela [...] une timidité qui me fait dire des bêtises ou des banalités à peu près chaque fois que j'ouvre la bouche, et vous aurez une image assez nette de moi. Déprimant. (CA, p. 15)

La narratrice va d'ailleurs retrouver en Sophie, la sœur de Karol, la représentation de ces fabuleuses héroïnes de romans, belles et merveilleuses, qui font l'envie de jeunes lectrices rêveuses à son image :

Sophie est le portrait, revu et amélioré, de certaines héroïnes de roman (pures, belles, fragiles et vouées à un destin tragique) : très fine, avec des grands yeux lumineux, une peau parfaite et diaphane, et de longs cheveux blonds, épais et ondulés. Elle marche comme si elle dansait, et elle a la plus jolie voix du monde [...]. Bref, à côté d'elle, j'ai l'air d'une postiche informe et terne. (CA, p. 73-74) Elle est... lumineuse. Ses cheveux, son sourire, ses yeux, sa voix, tout en elle est clair et chantant. Harmonieux. Et, comme elle est aussi très gentille et pas prétentieuse du tout, je ne lui en veux pas trop d'être tout ce que je ne serai jamais. (CA, p. 89)

Cassiopée aimeraient tant ressembler à Sophie afin d'attirer, ne serait-ce qu'un regard de la part de Karol, mais en vain...

Lorsque l'événement tant attendu par l'adolescente se produit alors que son prince l'invite à danser, tout ne se passe pas comme prévu :

Enfin, Karol m'a invitée. [...] Mon rêve devenait réalité! Je me suis abandonnée contre lui. J'aurais voulu qu'il sente, dans cet abandon, tout mon

amour pour lui. Pourtant, à mesure que la musique s'allongeait, que la danse se prolongeait et que le temps s'étirait, mon bonheur, à moi, semblait diminuer, ou plutôt se dégonfler, comme un ballon usé. Et quand Karol a posé une main sur mon sein gauche et qu'il a commencé à m'embrasser, il m'a semblé qu'il manquait quelque chose. L'émotion n'y était pas. J'avais l'impression qu'il jouait de mon trouble comme j'avais joué, plus tôt, de celui de tous ces garçons qui ne m'étaient rien. Brusquement, je me suis sentie sale. J'ai repoussé Karol et je l'ai planté là, parmi les couples enlacés. (*CA*, p. 110)

Attristée par tout ce qui vient de se produire, Cassiopée se rend vite compte que Karol pouvait être « d'une beauté qui dépassait toutes les imaginations, [...] grand, fort, intelligent, spirituel, remarquablement gentil et sensible, généreux [...] [bref] le garçon le plus merveilleux du monde » (*CA*, p. 107), si l'émotion n'y est pas, l'amour est aussi absent. Elle réalise également que les histoires fictives auxquelles elle se réfère sans cesse pour l'aider à affronter l'inconnu sont bien loin de la réalité : « Dans les livres, le héros a toujours un mouchoir à tendre à sa bien-aimée. Dans la vraie vie, il semble bien que la bien-aimée doive se débrouiller toute seule ». (*CA*, p. 112) Bref, on constate que la jeune héroïne, dans sa confrontation avec l'ailleurs, devient de plus en plus désillusionnée face au réel.

Soulignons toutefois que tout au long de son périple aux États-Unis, on observe une certaine évolution de la protagoniste qui se produit et peu à peu, sa perception des êtres se modifie. D'abord, « [a]près les Françaises et les Allemands » (*CA*, p. 71) avec qui Cassiopée a partagé de beaux moments à New York, « [l]orsqu'elle fait la connaissance de Andrzej Kupczynski et de sa famille, Cassiopée prend conscience des multiples ethnies qui composent la population de la grande ville américaine et, par conséquent, du pluralisme culturel qui imprègne la

géographie humaine³⁰. » Dans ce cas-ci, Simon Harel affirme que « la valorisation [...] d'une molle coexistence pacifique des cultures d'origine (ce qui correspondrait à la définition du multiculturalisme) suppose [...] le noyau dur d'une identité transcendantale qui subsume les différences³¹. » Ainsi, en acceptant d'apprivoiser de nouvelles cultures, Cassiopée consent à repousser les frontières de la différence. Dès lors, « [I]la remise en question de l'identité [...] suppose une possible réconciliation par la création d'alliances interculturelles³². » Du côté sentimental, cette ouverture se traduit par une remise en cause des préjugés de l'adolescente, qui finit par accorder davantage d'importance à l'intellect qu'au corps. En fait, Cassiopée réalise qu'il n'y a pas que la beauté et les apparences qui comptent. Il s'agit plutôt d'une symbiose qui doit s'opérer pour en arriver à une certaine sérénité, d'où son attirance physique et intellectuelle pour Marek, le frère de Karol. Cet adolescent de dix-sept ans aux « cheveux noirs », aux « yeux noirs » et à l'« air sombre » et « sérieux » était d'abord perçu par l'héroïne comme un « "petit génie en sciences qui ne veut rien savoir de personne" » (CA, p. 74-75) et dont elle avait « l'impression qu'il se serait bien passé de [s]a présence » (CA, p. 86) Toutefois, la narratrice se rend compte petit à petit que l'image qu'elle se faisait du jeune homme était peut-être trop négative : « J'ai vraiment le don de me faire des peurs pour rien. Même avec Marek, tout se passe bien. Il n'est ni bête ni méchant, finalement. C'est juste qu'il sourit moins que les autres (et qu'il est moins beau, mais ça n'a rien à voir). » (CA, p. 87) Puis, cette fois où elle se trouve dans son coin secret et que Marek vient par hasard pour y déposer des fleurs en mémoire de sa défunte mère, Cassiopée voit le jeune homme sous un

³⁰ Lucie Guillemette, « Parole d'adolescente et quête identitaire. Les possibles de l'Amérique dans les romans québécois pour la jeunesse de Michèle Marineau », dans *Romans de la route et voyages identitaires*, sous la direction de Jean Morency, Jeanette den Toonder et Jaap Lintvelt, Québec, Éditions Nota bene, coll. « Terre américaine », 2006, p. 123.

³¹ Simon Harel, *op. cit.*, p. 54.

³² *Ibid.*, p. 97.

autre jour : « Quand il a relevé la tête, il y avait une douceur infinie dans ses yeux. Avec un coup au cœur, je me suis rendu compte qu'il était beau. Pas de la beauté lumineuse des autres, mais d'une beauté ébouriffée, un peu sauvage, pleine d'ombres et d'aspérités. » (CA, p. 92-93) Il deviendra même, à la fin de l'été, celui dont même « Montréal, [avec ses] deux millions d'habitants ne parviendr[a] pas à combler l'absence ». (CA, p. 121) D'ailleurs, du « je », Cassiopée passe à l'emploi du « nous », comme en témoigne l'expression « mon coin secret » (CA, p. 87) qui devient « maintenant "notre" coin secret » (CA, p. 111). La jeune adolescente passera des moments inoubliables à cet endroit en compagnie de Marek, cet adepte des baleines qui lui en apprend beaucoup sur ces mammifères et avec qui elle découvre le véritable amour : « J'aurais voulu tout graver en moi, la fraîcheur de l'air et le bruit des vagues, la couleur du ciel et chacune des étoiles. Et, par-dessus tout, le goût des lèvres de Marek, la douceur râche de ses cheveux, le son un peu rocailleux de sa voix, la chaleur de ses mains, le rythme de son cœur. J'aurais besoin de souvenirs, dans la nuit de Montréal. » (CA, p. 120) À son retour au bercail, Cassiopée se remémore les doux instants passés en compagnie de son Polonais et elle anticipe d'autres belles aventures à ses côtés : « Sans rien nous promettre, nous nous sommes tout promis. Les yeux fermés, je rêve à ce qui a été, je rêve à ce qui sera. Je revis les moments fragiles de mon été polonais (vous savez, la Pologne, au large du Rhode Island, quelque part entre Boston et New York...). J'invente les étés à venir. » (CA, p. 121)

Force est de constater que cette maturité que prend Cassiopée l'amène finalement à accepter la liaison amoureuse de sa mère :

Lui et maman avaient l'air bien ensemble, et je me suis sentie un peu coupable de lui en avoir tant voulu. Maman l'aimait, c'était le principal, non? Bon, d'accord, il avait l'air un peu ridicule, le pauvre, avec sa graisse blanche et flasque (qui virait au rouge et flasque à la fin de la journée), ses poils et son petit chapeau destiné à protéger son crâne du soleil. Mais est-ce que ça avait tellement d'importance? (CA, p. 99)

Elle ira même jusqu'à approuver le mariage que projette de célébrer le couple, ce qui n'aurait pas été le cas auparavant :

Avant de partir, maman m'a dit qu'ils songeaient sérieusement à se marier, et elle m'a demandé ce que j'en pensais. Il y a un mois, j'aurais pris ça pour la fin du monde, mais là (serais-je devenue sage?), je me dis qu'il pourrait arriver pire. Il va falloir que je m'habitue à l'idée, bien sûr, et que je renonce un peu à mon intimité jalousement gardée, mais... le changement, c'est ce qui fait le charme de la vie, non? (CA, p. 103)

Bref, la rencontre de l'altérité n'a pu qu'être bénéfique pour la jeune adolescente qui s'est littéralement métamorphosée et qui est rentrée à Montréal beaucoup plus ouverte d'esprit.

4.3 Les deux rois de la mer

Dans son article intitulé « Le récit de voyage en littérature pour la jeunesse. De la nature à l'intertextualité », Suzanne Pouliot conclut, après l'étude de plusieurs œuvres, que « [g]énéralement, si le jeune voyage, c'est avec un ou des aînés [...] qui l'encadrent, le protègent et racontent, à sa place, les aventures vécues. À cet égard, ce sont les adultes narrateurs [...] qui transmettent à des jeunes leurs représentations des autres et les métamorphoses subies à leurs contacts³³. » Si Rosalie est effectivement accompagnée de tuteurs adultes, elle va toutefois, au contraire des protagonistes étudiés par Pouliot, assumer la narration, donc porter son propre regard et émettre son point de vue de préadolescente sur le périple qu'elle est en train de vivre.

³³ Suzanne Pouliot, « Le récit de voyage en littérature pour la jeunesse. De la nature à l'intertextualité », dans *Le voyage et ses récits au XX^e siècle*, Québec, Nota bene, 2005, p. 238.

D'abord, tout comme Claire et Cassiopée, elle a aussi des idées préconçues. C'est donc à partir « [de] représentations toutes faites, [de] schèmes culturels préexistants [que le personnage] filtre la réalité ambiante³⁴ » des États-Unis, diraient Amossy et Herschberg-Pierrot. En première instance, Rosalie avoue que ses voisins du Sud ont plusieurs points communs avec les Québécois du même âge : « ils nous ressemblent beaucoup. Ils s'habillent avec les mêmes jeans, les mêmes tee-shirts. Mangent les mêmes hot-dogs relish-moutarde-ketchup. Écoutent les mêmes groupes rock et dansent sur la même musique. » (*VR*, p. 35-36) Toutefois, les Américains diffèrent dans la mesure où ils semblent tous être des symboles sexuels en vacances à longueur d'année :

C'était facile de reconnaître les Américains et les Américaines. Ils sont tous super bronzés. Ils ont tous les yeux super bleus, les cheveux super blonds. Ils sont tous super grands, mâchent tous de la gomme et sourient tout le temps. Impossible de les imaginer sur un banc d'école, se creusant les méninges sur des règles de trois. En fait, les Américains et les Américaines ont toujours l'air en vacances. (*VR*, p. 35-36)

Nous reconnaissons d'emblée cette image idéaliste qu'ont plusieurs jeunes d'ici des adolescents américains, représentation qu'ils ont maintes fois vue dans les magazines, à la télévision et au cinéma. Remarquons également la prépondérance de l'apparence au profit de l'intellect alors que la narratrice n'arrive pas à se mettre dans la tête que ses pairs états-uniens fréquentent des institutions scolaires.

À l'instar de Cassiopée, Rosalie va elle aussi faire la rencontre d'un jeune Américain prénommé Terry, qui fait complètement chavirer son cœur et arrive même

³⁴ Ruth Amossy et Anne Herschberg-Pierrot, *op. cit.*, p. 26.

à lui faire oublier momentanément son beau viking, Pierre-Yves, avec qui elle était venue passer ses vacances en Floride: « Mon cœur a bondi dans ma gorge. Puis dans mes orteils. Puis dans mes oreilles. Le fils du gérant d’Ocean View était si blond! Si bronzé! Et il avait les yeux beaucoup, beaucoup plus bleus que la mer bleue. » (*VR*, p. 17) On reconnaît encore une fois le portrait masculin stéréotypé chez Terry, lui qui évidemment pratiquait le surf et « [s]ûrement parce qu’il est Américain, [...] souriait toujours. » (*VR*, p. 62) La jeune adolescente passera des moments mémorables en compagnie du garçon, qui continue à la chambouler un peu plus chaque fois qu’elle le voit : « Le cœur m’a refait le coup des orteils et des oreilles. J’ai dû rougir comme une imbécile. » (*VR*, p. 17) Elle qui « nage comme une ancre de bateau [,][m]ême [qui] ne sai[t] pas nager du tout » (*VR*, p. 18), elle profite des grands talents de son beau requin blond pour qu’il lui apprenne les rudiments de cette activité aquatique :

Avec Terry, j’ai compris l’importance d’un vrai professeur pour éviter d’avaler des quarts d’océan Atlantique! Avec Terry, j’ai compris qu’il suffisait presque de remuer les membres, comme un chiot! Avec Terry, apprendre était aussi simple que de respirer! Deux heures plus tard, non seulement je nageais, mais je plongeais et je me tenais en équilibre sur sa planche de surf. (*VR*, p. 32-33)

Le jeune Américain irradie les journées de Rosalie puisque la seule compagnie du garçon va complètement transformer son appréhension de départ de vacances ennuyeuses : « Depuis mon arrivée, pour la première fois, j’ai regardé avec gratitude l’océan si bleu. Puis le bungalow de rêve. Puis le parasol avec tante Élise dessous. » (*VR*, p. 33)

Cependant, la protagoniste comprend vite que les champs d’intérêt du jeune Américain se résument à bien peu de choses. D’abord, elle aime bien lorsqu’il parle « de surf, de planche à voile et de jeep [et qu’il l’appelle] *Honey, Sugar, Sweetheart*,

Honeybun, Sugarplum, Apple pie et Baby. » (VR, p. 31-32) Mais plus elle le fréquente, plus elle en a marre de l'écouter répéter toujours les mêmes sujets de conversations insipides : « Et Terry a reparlé de planche à voile, de surf et de jeep. Il m'appelait toujours *Honey! Sugar! Sweetheart! Apple pie! Sugarplum!* et *Baby!* » (VR, p. 38) Vers la fin du roman, elle va même se fâcher et affirmer : « - Lui... il peut bien aller faire ses petits tours ailleurs! Il ne parle que de surf, de planche à voile, de jeux électroniques et de jeep. » (VR, p. 71) Ainsi, la jeune Rosalie est désillusionnée et se rend compte que malgré l'apparence fort séduisante et attrayante de Terry, intellectuellement parlant, ses intérêts ne vont pas du tout de paire avec les siens.

Parallèlement à cette aventure, Rosalie développe une jalousie envers Baby Ann, la sœur de Terry qui, selon elle, monopolise un peu trop l'attention des garçons : « Avant même de savoir qui elle était, je l'ai haïe tout de suite. Elle et son chien attiraient l'attention comme des néons dans la nuit. Personne n'avait plus l'air d'entendre la musique et tous les gars s'agglutinaient autour d'elle pour caresser son chien. » (VR, p. 36-37) Le principal problème réside dans le fait que son héros de viking pourrait lui aussi se laisser séduire par la jeune Américaine, une idée qui ne plaît pas du tout à la narratrice : « j'ai cru voir Pierre-Yves Hamel tout près de Baby Ann. J'ai eu le cœur serré. [...] Avec Baby Ann dans les parages, j'aurais aimé savoir le Coconut Lodge à mille kilomètres au moins d'Ocean View. Mais le Coconut Lodge était à deux petits kilomètres à peine, autant dire collé sur Baby Ann. » (VR, p. 37-38) Se sentant sans cesse menacée par la présence de Baby Ann, Rosalie va même, lors de sa visite à Disney World, halluciner Pierre-Yves Hamel

aux côtés de l'adolescente et s'élançer au beau milieu du défilé pour aller le rejoindre lorsqu'un incident avec un clown survient. Après sa mésaventure, Rosalie pleure la scène :

La tête appuyée sur l'épaule d'André, je pensais à Pierre-Yves Hamel, à sa tricherie, à sa tromperie. J'étais presque morte pour lui et il ne s'en était même pas aperçu. J'étais presque morte pour lui et le monstre regardait, avec Baby Ann, les gerbes de feux qui explosaient dans la nuit. Ce n'était pas au royaume de Disney que l'on s'était revus... Et j'avais maintenant l'intuition, presque la certitude, que l'on ne se reverrait JAMAIS! Enfin, je veux dire, se voir, comme avant. (VR, p. 47)

Complètement atterrée, elle « avai[t] beaucoup de mal à comprendre pourquoi [s]on héros préférait s'amuser avec une Américaine, pourquoi Pierre-Yves Hamel [l']avait abandonnée. » (VR, p. 50-51) Puis, comble de malheur, voilà que son viking s'était également permis une balade en mer avec Baby Ann : « C'était trop horrible. Trop monstrueux ce que j'ai vu quand le bateau des Hamel est revenu au débarcadère. J'étais si malheureuse, si bouleversée que même Key West, même la Malaisie, les Galapagos et la Terre de Feu n'auraient pu me consoler. » (VR, p. 76) Finalement, « [q]uelques minutes plus tard, [elle] apprenai[t] non seulement que Baby Ann était la meilleure véliplanchiste, la meilleure surfeuse et la meilleure *lifeguard* de la côte, mais, [elle] apprenai[t] aussi qu'elle était la meilleure monitrice de plongée sous-marine. » (VR, p. 79) Rassurée, Rosalie décide donc de revenir auprès de son héros, Pierre-Yves, avec qui elle partage bien plus qu'une simple attirance physique. Elle énumère d'ailleurs, dans le passage qui suit, quelques points communs qui font de leur union une merveilleuse aventure :

Des choses comme... les livres dont vous êtes le héros. Des choses comme... le petit Léopold, fils de Timinie, sa chatte, et de Charbon, mon chat. Des choses comme... son hospitalisation en pleine tempête du siècle. [Elle fait référence ici à un roman précédent de la série, soit *Rosalie s'en va-t-en guerre*] [...] Enfin, des choses qui avaient constamment failli mal tourner et qui nous avaient rapprochés. (VR, p. 72)

Mais Terry, en bel idiot et au grand dam de Rosalie, va presque tout faire basculer en venant déranger le couple qui se baigne tranquillement dans la mer :

le requin blond, en me reconnaissant, a mis immédiatement sa planche de surf à l'eau. Il bondissait en tournant autour de nous. Il hurlait, comme une sapristi de mocheté d'imbécile : - *Hi! Honey! Hi! Sweetheart! Hi! Apple pie! Sugarplum! Hi! Honeybun! Hi! Sugar! Hi! Baby!* Comment expliquer! Comment expliquer à mon héros que c'était avec lui et non avec Terry que j'avais tellement de choses en commun. Pierre-Yves avait déjà repris son air de gars qui n'avait pas encore oublié le pire coup qu'il avait reçu sur la tête. (VR, p. 83-84-85)

Rosalie va tout de même jouer le tout pour le tout et essayer de trouver le pardon chez son amoureux, objectif qui sera finalement atteint : « Honteuse, j'ai chuchoté à son oreille : - Tu me pardones, *Honey* ? Pierre-Yves Hamel a fait une sapristi de mocheté de grimace. Il a trouvé le *Honey* si ridicule que j'ai dû promettre de ne plus jamais jamais le répéter. » (VR, p. 88)

En résumé, Rosalie qui n'avait d'abord qu'écouté ses perceptions sensibles va finalement décider de suivre sa tête et son cœur. À cet effet, Cassiopée et Rosalie se ressemblent puisque les deux jeunes filles, après s'être laissées tenter par la beauté de jeunes Américains répondant au stéréotype rêvé, vont finalement opter pour des garçons plus près des valeurs qui leur sont chères. Bref, on constate que chez les deux héroïnes, il y a une certaine forme d'évolution identitaire. En effet, cet apprentissage de l'Autre que leur permet leur visite en terre américaine les fera passer à un deuxième niveau de perception de la réalité, soit à celui de l'intellect au profit de la superficialité du monde des apparences, omniprésent aux États-Unis.

À la lumière de ce chapitre, on constate que « la question de l'altérité s'actualis[e] [effectivement] à son paroxysme dans l'ailleurs³⁵ » et que la rencontre de l'Autre, dans les trois œuvres analysées, a des effets bénéfiques sur le plan personnel des héroïnes. À l'instar de Diane Fugère, nous croyons que « [c]'est, entre autres, par l'écriture et la prise de parole qu'elles parvien[nent] à "subvertir" le discours androcentrique et affirmer leur identité³⁶. » Contrairement à d'autres romans de la même époque mettant en scène des héros masculins tels Fréchette, Francoeur et Jack³⁷ qui, « [i]ncapables de réaliser leurs rêves, optent pour l'indifférence envers Autrui³⁸ », Claire, Cassiopée et Rosalie vont plutôt apprendre à connaître les diverses personnes rencontrées en territoire américain et parfois même créer de belles amitiés. Rappelons que même si Claire ne tisse pas de liens serrés avec quiconque, il n'en demeure pas moins qu'elle va choisir de compatir avec le personnage de Brigid, en réelle détresse. Cassiopée, quant à elle, va visiter New York avec trois Françaises, cohabiter avec une famille polonaise et même tomber amoureuse d'un Américain. Enfin, Rosalie va elle aussi flirter avec un jeune surfeur américain. Notons que toutes parviennent à déterminer des valeurs prioritaires et également à s'affranchir de préjugés en « abord[ant] le voyage dans une perspective nouvelle qui passe par une incontournable remise en question d'anciennes certitudes. [Elles] convient leurs lecteurs à renoncer à un savoir ethnocentrique, voire à se "délivre[r] de [leurs] conceptions habituelles de comparer, de juger^{39⁴⁰} ». De toute façon, de rappeler Pierre Rajotte, « la fonction du récit de voyage ne consiste-t-elle pas à nous dire que

³⁵ Lucie Guillemette, « Parole d'adolescente et quête identitaire. Les possibles de l'Amérique dans les romans québécois pour la jeunesse de Michèle Marineau », p. 114.

³⁶ Diane Fugère, *op. cit.*, p. 9.

³⁷ Ces personnages apparaissent respectivement dans *La première personne* (Pierre Turgeon, 1980), *Une histoire américaine* (Jacques Godbout, 1986) et *Volkswagen Blues* (Jacques Poulin, 1984).

³⁸ Blanca Navarro Pardinas, *loc. cit.*, p. 36.

³⁹ Alain Grandbois, *Visages du monde. Images et souvenirs de l'entre-deux-guerres*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. « Reconnaissances », 1971, p. 339, cité dans Pierre Rajotte, *loc. cit.*, p. 146.

⁴⁰ Pierre Rajotte, *Ibid.*

la connaissance que nous avons de l'ailleurs, de l'autre et de nous-mêmes n'est qu'approximative, souvent partielle, parfois tendancieuse et presque toujours le fruit d'une médiation culturelle qui a ses limites⁴¹? »

⁴¹ *Id.*, « Présentation », dans *Le voyage et ses récits au XX^e siècle*, Québec, Nota bene, 2005, p. 16.

CONCLUSION

À la lumière de cette étude, nous pouvons affirmer que *Copies conformes* de Monique LaRue, *Cassiopee* de Michèle Marineau et *Les vacances de Rosalie* de Ginette Anfousse « se pose[nt] d'emblée comme [des] roman[s] à saveur d'américanité¹. » En effet, les chapitres consacrés aux analyses viennent confirmer notre hypothèse de départ : ils illustrent les effets du déplacement intercontinental sur la quête identitaire des héroïnes et « témoignent à divers degrés des revendications de mouvance des romanciers qui n'évacuent point la mémoire des origines à la faveur de l'exploration du continent nord-américain². »

En ce qui a trait au contact avec l'espace américain, il importe de rappeler que Claire n'arrive pas à s'acclimater et à s'identifier au paysage faussé de la Californie qui ne ressemble en rien à sa ville natale. À cet effet, Jaap Lintvelt soutient que « [d]ans l'expérience féminine de Claire Dubé, LaRue oppose la ville de Montréal (langue française; vrai, authentique; histoire, réalité) à l'univers américain de San Francisco (langue américaine; faux, factice ; film, fiction)³. » La protagoniste tente d'ailleurs désespérément de s'accrocher à l'idée du retour vers Montréal, par

¹ Lucie Guillemette, « L'Amérique déconstruite et les voix/voies féminines dans *La maison Trestler* de Madeleine Ouellette-Michalska », dans *Le récit québécois depuis 1980*, sous la direction de Irène Oore et Betty Bednarski, Halifax, Dalhousie University, vol. 23, automne-hiver 1992, p. 61.

² *Id.*, « Littérature québécoise et expérience continentale : américanité et/ou américanisation? », *L'action nationale : pour célébrer la fête nationale*, vol. 90, n° 6, juin 2000, p. 64-65.

³ Jaap Lintvelt, « Le voyage identitaire aux États-Unis dans le roman québécois », dans *Romans de la route et voyages identitaires*, sous la direction de Jean Morency, Jeanette den Toonder et Jaap Lintvelt, Québec, Éditions Nota bene, coll. « Terre américaine », 2006, p. 82-83.

extension au vrai, à l'authenticité, à la réalité, pour survivre durant son séjour dans la fiction de San Francisco. Quant à Cassiopée, New York lui fait découvrir la violence et le danger des grandes cités américaines, ce qui, conséquemment, lui fait vite regretter la tranquillité de Montréal. Les vacances passées sur l'île avec la famille polonaise lui permettent toutefois de retrouver le calme après la tempête et de poursuivre la réflexion entamée à New York au sujet de sa place en tant qu'individu dans ce monde. La visite au royaume de Disney qu'effectue Rosalie lui apprend à outrepasser ses préjugés et les apparences. Durant son voyage en Floride, la fillette comprend également que rien ne sert de fuir les problèmes. Aussi l'éloignement lui permet-il de mieux apprécier Montréal, qu'elle est contente de retrouver à la fin du roman.

Le rapport au langage, quant à lui, semble plus ardu pour le personnage adulte que pour les adolescentes. En effet, si Claire éprouve de la difficulté à bien s'exprimer en anglais, cette langue lui donne également l'impression de ne pas être fidèle à ses convictions de ne se consacrer qu'à sa langue maternelle. De plus, les nouvelles technologies de pointe déstabilisent complètement cette femme pour qui les rapports humains sont primordiaux. Pour ce qui est de Cassiopée, même si la langue anglaise est d'abord posée comme une frontière, celle-ci deviendra une porte d'entrée privilégiée vers la découverte d'autres cultures et même, l'apprentissage d'autres langues. Lors de son séjour avec la famille Kupczynski, Cassiopée change de cap et décide de perfectionner sa langue seconde et, plus encore, de s'initier au polonais. On comprend dès le début du récit que l'anglais ne cause pas de problèmes à Rosalie. De fait, la jeune fille est loin d'être bilingue, mais à l'exemple des

membres de sa famille, elle jongle avec les mots et les expressions qu'elle connaît et elle se complaît à parler un langage hybride franco-anglophone.

Concernant les rapports établis avec l'Autre, rappelons que Claire, Cassiopée et Rosalie vont agir différemment des héros masculins d'autres romans de la même époque en apprenant à connaître les diverses personnes rencontrées en territoire américain plutôt qu'en les ignorant. Même si Claire ne tisse pas de liens serrés avec quiconque, elle qui « se construit une identité avec difficulté – identité qui est traversée par l'attachement personnel et le désir, l'émotion et la raison, le sentiment d'appartenance et l'expérience d'altérité, le goût de l'aventure et la nostalgie du territoire⁴ », elle va quand même opter pour la compassion envers le personnage de Brigid. De son côté, Cassiopée visite New York en compagnie de trois Françaises, cohabite avec une famille polonaise et tombe amoureuse d'un Américain. Puis, Rosalie fait la rencontre de plusieurs adolescents de son âge, mais elle va surtout flirter avec l'un d'entre eux, Terry, un jeune surfeur américain. Ces rencontres permettent aux trois héroïnes de s'affranchir d'idées préconçues et de reconsidérer leur échelle de valeurs.

Force est de constater, donc, que « si le[s] récit[s] opère[nt] la déconstruction des grands mythes et des clichés états-uniens, c'est afin de redire l'Amérique au moyen d'une parole authentiquement féminine qui absorbe la narration⁵ ». Sherry

⁴ Karen Gould, « *Copies conformes* : la réécriture québécoise d'un polar américain », *Études françaises*, vol. 29, n° 1, printemps 1993, p. 34.

⁵ Lucie Guillemette, « L'Amérique déconstruite et les voix/voies féminines dans *La maison Trestler* de Madeleine Ouellette-Michalska », p. 61.

Simon nous remémore d'ailleurs que s'il est « [n]é d'une revendication alternative de la différence, d'une volonté politique de répondre à une identité imposée dans la domination, le féminisme a également eu un rôle heuristique essentiel : il a ouvert la voie à l'exploration historique et conceptuelle de la différence de tout ordre⁶ », d'où le désir, chez les héroïnes, d'expérimenter et de découvrir des territoires inconnus. Lucie Guillemette apporte une autre précision importante à cette problématique :

À un premier degré d'interprétation, les fictions qui parlent de l'Amérique et qui mettent en scène des adolescentes rendent compte d'un discours surdéterminé par les signifiés de jeunesse et de nouveauté. Alors que se noue une intrigue dont l'héroïne est jeune par définition, les lieux de l'Amérique que l'on y représente évoquent d'emblée l'idée de mondes possibles associée au syntagme toponymique "Nouveau Monde"⁷.

En optant pour une aventure à l'étranger, les protagonistes partent à la découverte d'elles-mêmes et des autres. À l'instar de Jaap Lintvelt, Jean Morency et Jeanette Den Toonder, nous observons que ces expériences en terre américaine influencent nécessairement la construction de l'identité personnelle et sociale des héroïnes : « Sur le plan de l'identité culturelle, les protagonistes se transforment de sédentaires en nomades, pour entreprendre un voyage identitaire qui les inspire à découvrir leur voie dans la vie⁸. » Par conséquent, il est clair, toujours selon les spécialistes, que « [l]e voyage entretient donc une double relation tant avec la quête d'identité culturelle (la vision du Québec confrontée à celle des États-Unis) qu'avec la recherche d'identité personnelle, impliquant l'analyse du motif pour le départ ainsi que les effets du voyage américain⁹. » Guillemette ajoute que « [s]i les auteur[e]s reproduisent chacun[e] à leur manière le rapport amour/haine à l'endroit des États-

⁶ Sherry Simon, « Espaces incertains de la culture », dans *Fictions de l'identitaire au Québec*, Montréal, XYZ, coll. « Études et documents », 1991, p. 18.

⁷ Lucie Guillemette, « Parole d'adolescente et quête identitaire. Les possibles de l'Amérique dans les romans québécois pour la jeunesse de Michèle Marineau », dans *Romans de la route et voyages identitaires*, sous la direction de Jean Morency, Jeanette den Toonder et Jaap Lintvelt, Québec, Éditions Nota bene, coll. « Terre américaine », 2006, p. 111.

⁸ Jaap Lintvelt, Jean Morency et Jeanette Den Toonder, « Introduction », dans *Romans de la route et voyages identitaires*, Québec, Éditions Nota bene, coll. « Terre américaine », 2006, p. 7.

⁹ *Ibid.*, p. 8.

Unis, [elles] illustrent également à travers leurs fictions respectives l'importance de l'expérience continentale où l'autre est confronté à l'univers du même¹⁰. » D'où une tension dialectique se déployant au fil du parcours identitaire et des expériences des héroïnes.

L'américanité : un concept qui perdure

Si « durant les années 1980, l'américanité est devenue le paradigme dominant par lequel Québécois/es ont essayé de donner un sens à leur existence individuelle et collective¹¹ », Louis Dupont affirmait, en 1995, que le concept d'américanité semblait s'être maintenu avec le temps, dans les lettres québécoises : « Au Québec, l'américanité (pris au sens du continent) était une référence constante au cours des années 1980, et le phénomène semble avoir continué dans la présente décennie [celle des années 1990] à l'intérieur des cercles artistique et intellectuel, tout comme dans la culture populaire¹² ». Aujourd'hui encore, à l'aube du XXI^e siècle, on constate que les manifestations de l'américanité ont poursuivi leur chemin dans la production romanesque québécoise du nouveau millénaire, destinée autant à la jeunesse qu'à un public général. Nous songeons, par exemple, à des textes pour la jeunesse comme le roman de Louise Simard intitulé *Les pumas*¹³, dans lequel une jeune vétérinaire

¹⁰ Lucie Guillemette, « Littérature québécoise et expérience continentale : américanité et/ou américanisation? », *L'action nationale : pour célébrer la fête nationale*, vol. 90, n° 6, juin 2000, p. 64-65.

¹¹ C'est nous qui traduisons : « during the 1980s, *l'américanité* became the dominant paradigm by which Québécois/es tried to make sense of their individual and collective existence » (Louis Dupont, « *L'américanité* in Quebec in the 1980's : Political and Cultural Considerations of an Emerging Discourse », *The American Review of Canadian Studies*, vol. 25, n° 1, printemps 1995, p. 27.)

¹² C'est nous qui traduisons : « In Quebec, *l'américanité* (Americanness, in the sense of the continent) was a constant reference throughout the 1980s, and the phenomenon seems to have continued into the present decade within intellectual and artistic circles, as well as in popular culture » (*Ibid.*)

¹³ Louise Simard, *Les pumas*, Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, coll. « Conquêtes Aventures », n° 93, 2002, 152 p.

québécoise prénommée Claude fait un stage au zoo de Saint-Louis, dans l'état du Missouri, ou à l'œuvre *À la recherche du Lucy-Jane*¹⁴ d'Anne Bernard Lenoir, qui met en scène Laura Berger, une québécoise de 20 ans qui, avec l'aide de trois amies, mène une enquête qui les conduira sur les rives de l'Atlantique, dans l'état du Maine. Pour le public général, Louis Caron offre *Il n'y a plus d'Amérique*¹⁵, où l'histoire est campée en grande partie dans un village sis au pied des montagnes de l'état de New York. Puis, de plus en plus, les écrivains tendent à dépasser les frontières des États-Unis pour situer l'action (ou du moins une partie des intrigues) jusqu'en Amérique du Sud. On pense entre autres ici aux romans pour adolescents *Evelyne en pantalon*¹⁶ de Marie-Josée Soucy, où il est question de la Bolivie, ainsi qu'à plusieurs œuvres récentes parues principalement dans la collection « Atout » aux éditions Hurtubise HMH telles *Alexis d'Haïti*¹⁷ (Haïti, Floride) et *Alexis, fils de Raphaël*¹⁸ (Haïti, États-Unis) de Marie-Célie Agnant. Bref, bien que les études sur l'américanité aient tardé à être entreprises, il semble bien que, si la tendance se maintient, les spécialistes auront de quoi se mettre sous la dent pour encore bon nombre d'années.

¹⁴ Anne Bernard Lenoir, *À la recherche du Lucy-Jane*, Montréal, Éditions Hurtubise HMH, coll. « Atout », 2006, 256 p.

¹⁵ Louis Caron, *Il n'y a plus d'Amérique*, Montréal, Éditions du Boréal, 2002, 425 p.

¹⁶ Marie-Josée Soucy, *Evelyne en pantalon*, Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, coll. « Conquêtes », n° 102, 2004, 180 p.

¹⁷ Marie-Célie Agnant, *Alexis d'Haïti*, Montréal, Éditions Hurtubise HMH, coll. « Atout », 1999, 142 p.

¹⁸ *Id.*, *Alexis, fils de Raphaël*, Montréal, Éditions Hurtubise HMH, coll. « Atout », 2000, 221 p.

BIBLIOGRAPHIE

I- ŒUVRES ÉTUDIÉES

Littérature pour la jeunesse

ANFOUSSE, Ginette, *Les vacances de Rosalie*, Montréal, La courte échelle, coll. « Roman jeunesse », 1990, 92 p.

MARINEAU, Michèle, *Cassiopée*, Montréal, Québec Amérique, coll. « QA compact », 2002, 277 p.

Littérature générale

LARUE, Monique, *Copies conformes*, Paris, Denoël / Montréal, Lacombe, 1989, 189 p.

II- ŒUVRES LITTÉRAIRES MENTIONNÉES

Littérature pour la jeunesse

AGNANT, Marie-Célie, *Alexis d'Haïti*, Montréal, Éditions Hurtubise HMH, coll. « Atout », 1999, 142 p.

AGNANT, Marie-Célie, *Alexis, fils de Raphaël*, Montréal, Éditions Hurtubise HMH, coll. « Atout », 2000, 221 p.

BERNARD LENOIR, Anne, *À la recherche du Lucy-Jane*, Montréal, Éditions Hurtubise HMH, coll. « Atout », 2006, 256 p.

FRÉCHETTE, Carole, *Do pour Dolorès*, Montréal, La courte échelle, coll. « Roman + », n° 57, 1999, 144 p.

SIMARD, Louise, *Les pumas*, Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, coll. « Conquêtes Aventures », n° 93, 2002, 152 p.

SOUCY, Marie-Josée, *Evelyne en pantalon*, Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, coll. « Conquêtes », n° 102, 2004, 180 p.

Littérature générale

- CARON, Louis, *Il n'y a plus d'Amérique*, Montréal, Éditions du Boréal, 2002, 425 p.
- GODBOUT, Jacques, *Une histoire américaine*, Paris, Éditions du Seuil, 1986, 182 p.
- HAMMETT, Dashiell, *The Maltese Falcon*, New York, Alfred A. Knopf, 1930.
- HÉBERT, Anne, *Les fous de Bassan*, Paris, Éditions du Seuil, 1982, 248 p.
- LAPIERRE, René *L'été Rébecca*, Paris, Éditions du Seuil, 1985, 222 p.
- MONETTE, Madeleine, *Petites violences*, Montréal, Les Quinze, 1982, 232 p.
- POULIN, Jacques, *Volkswagen blues*, Montréal, Québec Amérique, 1984, 290 p.
- TURGEON, Pierre, *La première personne*, Montréal, Les Quinze, 1982, 155 p.

III- SUR COPIES CONFORMES DE MONIQUE LARUE

- DION, Robert, « L'instinct du réel : fuites et retours dans *Les faux fuyants*, *Copies conformes* et *La démarche du crabe* de Monique LaRue », *Voix et images*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, n° 83, hiver 2003, p. 30-45.
- DOS REIS, Véra Lucia, « Clé du mensonge, copies de la vérité dans *Copies conformes* de Monique LaRue », *Voix et images*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, n° 83, hiver 2003, p. 61-72.
- FUGÈRE, Diane, « *Copies conformes*, de Monique LaRue : un dire féminin en exil », M.A. (Études littéraires), Trois-Rivières, Université du Québec à Trois-Rivières, coll. « Mémoire – UQTR – Études littéraires », n° 1543, 1997, 110 p.
- GOULD, Karen, « *Copies conformes* : la réécriture québécoise d'un polar américain », *Études françaises*, vol. 29, n° 1, printemps 1993, p. 25-35.
- GUILLEMETTE, Lucie, « Le voyage et ses avatars dans *Copies conformes* de Monique LaRue : dérive et/ou délire identitaire », dans *Voyages : réels et imaginaires, personnels et collectifs/Real and Imaginary, Personal and Collective*, sous la direction de John Lennox, Lucie Lequin, Michèle Lacombe et Allen Seager, Montréal, Association d'études canadiennes/Association for Canadian Studies, vol. 16, 1994, p. 77-87.
- SCHWERDTNER, Karin, « "Comment être dans un monde postmoderne?" Une Québécoise en Amérique dans *Copies conformes* », *Studies in Canadian Literature / Études en littérature canadienne*, vol. 26, n° 1, 2001, p. 98-111.

IV- ÉTUDES SUR LA LITTÉRATURE POUR LA JEUNESSE

GUILLEMETTE, Lucie, « Parole d'adolescente et quête identitaire. Les possibles de l'Amérique dans les romans québécois pour la jeunesse de Michèle Marineau », dans *Romans de la route et voyages identitaires*, sous la direction de Jean Morency, Jeanette den Toonder et Jaap Lintvelt, Québec, Éditions Nota bene, coll. « Terre américaine », 2006, p. 111-128.

LE BRUN, Claire, « Fonctions de l'Étranger dans le roman québécois pour la jeunesse (1985-1993) », dans *Francophonie plurielle: actes du congrès mondial du Conseil international d'études francophones tenu à Casablanca (Maroc) du 10 au 17 juillet 1993*, LaSalle/Québec, Hurtubise/HMH, 1995, p. 83-94.

POULIOT, Suzanne, « Le récit de voyage en littérature pour la jeunesse. De la nature à l'intertextualité », dans *Le voyage et ses récits au XX^e siècle*, Québec, Nota bene, 2005, p. 235-272.

V- ÉTUDES SUR L'AMÉRICANISATION, L'AMÉRICANITÉ, L'AMÉRIQUE, L'ESPACE ET LES ÉTATS-UNIS

ARBOUR, Rose Marie, « Montréal, New York et les autres... », *Possibles*, vol. 8, n^o 4, été 1984, p. 65-74.

BAUDRILLARD, Jean, *Amérique*, Paris, Librairie générale française, coll. « Le livre de poche », n^o 4080, 1988, 249 p.

BAUDRILLARD, Jean, *Simulacres et simulation*, Paris, Éditions Galilée, coll. « Débats », 1981, 235 p.

BEAUDIOIN, Réjean, « Rapport Québec-Amérique », *Possibles*, vol. 8, n^o 4, été 1984, p. 45-57.

BEAUSOLEIL, Claude, « Écritures d'Amérique/l'infini nous regarde », *Les cent lignes de notre américanité; actes du colloque tenu à Moncton du 14 au 16 juin 1984*, Moncton, Éditions Perce-Neige, 1984, p. 69-72.

BEERAJ, Christine, *Le dilemme de l'État québécois face à l'invasion culturelle américaine: une redéfinition du protectionnisme culturel au Québec*, Sainte-Foy, Institut québécois des hautes études internationales (Université Laval), coll. « Les cahiers », n^o 1, 1995, 108 p.

BERNIER, Léon, « L'américanité ou la rencontre de l'altérité et de l'identité », dans *L'américanité et les Amériques*, sous la direction de Donald Cuccioletta, Sainte-Foy, Éditions de l'IQRC, 2001, p. 176-192.

BOUCHARD, Gérard, *La nation québécoise au futur et au passé*, Montréal, VLB éditeur, 1999, 158 p.

BOUCHARD, Gérard, « Le Québec comme collectivité neuve. Le refus de l'américanité dans le discours de la survivance », dans *Québécois et Américains : la culture québécoise aux XIX^e et XX^e siècles*, sous la direction de Gérard Bouchard et Yvan Lamonde, Saint-Laurent, Fides, 1995, p. 15-60.

BOURQUE, Paul-André, « L'américanité du roman québécois », *Études françaises*, vol. 8, n° 1, avril 1975, p. 9-19.

CHASSAY, Jean-François, *L'ambiguïté américaine : le roman québécois face aux États-Unis*, Montréal, XYZ, coll. « Théorie et littérature », 1995, 197 p.

CHASSAY, Jean-François, « Littérature et américanité : la piste technoscientifique », dans *Québécois et Américains : la culture québécoise aux XIX^e et XX^e siècles*, sous la direction de Gérard Bouchard et Yvan Lamonde, Saint-Laurent, Fides, 1995, p. 175-193.

CHASSAY, Jean-François, « Machines et machinations : la littérature québécoise et la technologie », dans *Roman contemporain et identité culturelle en Amérique du Nord*, Québec, Nota bene, coll. « Littérature(s) », 1998, p. 125-139.

CHASSAY, Jean-François, « Reflet des États-Unis dans le roman québécois : une version de l'Amérique », *Urgences*, n° 34, décembre 1991, p. 7-19.

CÔTÉ, Jean-François, *Critique de la société de communication: séminaire du 21 février 1992*, Montréal, Université du Québec à Montréal, Groupe interuniversitaire d'étude de la postmodernité, coll. « Cahiers de recherche/UQAM, Groupe interuniversitaire d'étude de la postmodernité », n° 11, 1992, 48 p.

CÔTÉ, Jean-François, « Le roman de la nord-américanité, entre André Langevin et Paul Auster », dans *Roman contemporain et identité culturelle en Amérique du Nord*, sous la direction de Jaap Lintvelt, Québec, Nota bene, coll. « Littérature(s) », 1998, p. 83-105.

CÔTÉ, Jean-François, « L'identification américaine au Québec : de processus en résultats », dans *L'américanité et les Amériques*, sous la direction de Donald Cuccioletta, Sainte-Foy, Éditions de l'IQRC, 2001, p. 6-27.

CUCCIOLETTA, Donald, « Introduction », dans *L'américanité et les Amériques*, sous la direction de Donald Cuccioletta, Sainte-Foy, Éditions de l'IQRC, 2001, p. 2-4.

CUCCIOLETTA, Donald, « Pan-American Integration, Multiple Identities, Transculturalism and Américanité : Towards a Citizenship for the Americas », dans *Le grand récit des Amériques : polyphonie de l'identité culturelle dans le contexte de la continentalisation*, sous la direction de Donald Cuccioletta, Jean-François Côté et Frédéric Lesemann, Sainte-Foy, Les Éditions de l'IQRC, 2001, p. 41-50.

DUPONT, Louis, « L'américanité in Quebec in the 1980's : Political and Cultural Considerations of an Emerging Discours », *The American Review of Canadian Studies*, vol. 25, n° 1, printemps 1995, p. 27-52.

DUPONT, Louis, « L'américanité québécoise ou la possibilité d'être ailleurs », dans *Le Québec et les francophones de la Nouvelle-Angleterre*, sous la direction de Dean Louder, Sainte-Foy, Les presses de l'Université Laval, coll. « Culture française d'Amérique », 1991, p. 187-200.

DUPONT, Louis, « L'américanité québécoise : portée politique d'un courant d'interprétation », dans *L'américanité et les Amériques*, sous la direction de Donald Cuccioletta, Sainte-Foy, Éditions de l'IQRC, 2001, p. 47-63.

ECO, Umberto, *La guerre du faux*, traduit de l'italien par Myriam Tanant, avec la collaboration de Piero Caracciolo, Paris, B. Grasset, 1985, 274 p.

GUÉDON, Jean-Claude, « Science, technique, américanité et littérature au Québec », dans *Que pense la littérature?*, Montréal, Université de Montréal, Département d'études françaises, coll. « Paragraphes », n° 8, 1992, p. 119-145.

GUILLEMETTE, Lucie, « Femmes et Amériques dans *Une histoire américaine* de Jacques Godbout : l'ouest revisité », *Canadian Review of American Studies / Revue canadienne d'études américaines*, University of Calgary Press, vol. 24, n° 3, automne 1994, p. 121-135.

GUILLEMETTE, Lucie, « L'Amérique déconstruite et les voix/voies féminines dans *La maison Trestler* de Madeleine Ouellette-Michalska », dans *Le récit québécois depuis 1980*, sous la direction de Irène Oore et Betty Bednarski, Halifax, Dalhousie University, vol. 23, automne-hiver 1992, p. 61-67.

GUILLEMETTE, Lucie, « Littérature québécoise et expérience continentale : américanité et/ou américanisation? », *L'action nationale : pour célébrer la fête nationale*, vol. 90, n° 6, juin 2000, p. 51-65.

LABONTÉ, René, « Québec-Californie : la Californie à travers la fiction littéraire québécoise », *The French Review*, vol. 62, n° 5, avril 1989, p. 803-814.

LAMONDE, Yvan, *Allégeances et dépendances : l'histoire d'une ambivalence identitaire*, Québec, Éditions Nota bene, 2001, 266 p.

- LAMONDE, Yvan, « Américanité et américanisation. Essai de mise au point. », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, Montréal, Éditions Nota bene, vol. 7, n° 2, 2004, p. 21-29.
- LAMONDE, Yvan, *Ni avec eux ni sans eux : le Québec et les États-Unis*, Québec, Nuit blanche, coll. « Terre américaine », 1996, 120 p.
- LAROCHE, Maximilien, *Dialectique de l'américanisation*, Québec, Université Laval, Département des littératures, coll. « Essais », n° 8, 1993, 312 p.
- LINTVELT, Jaap, MORENCY, Jean et Jeanette DEN TOONDER, « Introduction », *Romans de la route et voyages identitaires*, Québec, Éditions Nota bene, coll. « Terre américaine », 2006, p. 5-13.
- LINTVELT, Jaap, « Le voyage identitaire aux États-Unis dans le roman québécois », dans *Romans de la route et voyages identitaires*, sous la direction de Jean Morency, Jeanette den Toonder et Jaap Lintvelt, Québec, Éditions Nota bene, coll. « Terre américaine », 2006, p. 55-86.
- LÜSEBRINK, Hans-Jürgen, « Introduction. Un état des lieux. », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, Montréal, Éditions Nota bene, vol. 7, n° 2, 2004, p. 11-20.
- MAILHOT, Laurent, « Volkswagen Blues, de Jacques Poulin, et autres "histoires américaines" du Québec », *Oeuvres et critiques*, vol. 14, n° 1, 1989, p. 19-28.
- MELANÇON, Benoît, « La littérature québécoise et l'Amérique. Prolégomènes et bibliographie », *Études françaises*, vol. 26, n° 2, 1990, p. 65-108.
- MIRAGLIA, Anne Marie, « Le récit de voyage en quête de l'Amérique », dans *Le récit québécois depuis 1980*, sous la direction de Irène Oore et Betty Bednarski, Halifax, Dalhousie University, vol. 23, automne-hiver 1992, p. 29-34.
- MORENCY, Jean, « L'américanité et l'américanisation du roman québécois. Réflexions conceptuelles et perspectives littéraires », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, Montréal, Éditions Nota bene, vol. 7, n° 2, 2004, p. 31-58.
- MORENCY, Jean, *Le mythe américain dans les fictions d'Amérique : de Washington Irving à Jacques Poulin*, Québec, Nuit blanche, coll. « Terre américaine », 1994, 258 p.
- MORENCY, Jean, « Les modalités du décrochage européen des littératures américaines », dans *Québécois et Américains : la culture québécoise aux XIX^e et XX^e siècles*, sous la direction de Gérard Bouchard et Yvan Lamonde, Saint-Laurent, Fides, 1995, p. 159-173.

NAVARRO PARDIÑAS, Blanca, « L'Amérique lunatique : représentation des États-Unis dans quatre romans québécois », dans *Actes du premier colloque des jeunes chercheurs européens en littérature québécoise, 28 et 29 avril 1993*, sous la direction de Hélène Noirot et de Anne Giaufret, Paris, Université de Paris, vol. 11, 1993, p. 31-38.

RAJOTTE, Pierre, « Présentation », dans *Le voyage et ses récits au XX^e siècle*, Québec, Nota bene, 2005, p. 5-17.

RAJOTTE, Pierre, « Le récit touristique. Se retrouver pour mieux se perdre », dans *Le voyage et ses récits au XX^e siècle*, Québec, Nota bene, 2005, p. 105-161.

SAINT-GELAIS, Richard, « Introduction », dans *Roman contemporain et identité culturelle en Amérique du Nord*, sous la direction de Jaap Lintvelt, Québec, Nota bene, coll. « Littérature(s) », 1998, p. 5-15.

SIMON, Sherry, « La culture en question », dans *L'âge de la prose : romans et récits québécois des années 80*, sous la direction de Lise Gauvin et Franca Marcato-Falzoni, Roma/Montréal, Bulzoni/VLB éditeur, coll. « Quattro continenti », n° 10, 1992, p. 51-65.

THÉRIAULT, Joseph Yvon, *Critique de l'américanité : mémoire et démocratie au Québec*, Montréal, Québec Amérique, coll. « Débats », n° 8, 2002, 373 p.

VAN SCHENDEL, Nicolas, « Une américanité de la francophonie? Les perceptions de migrants québécois », dans *L'américanité et les Amériques*, sous la direction de Donald Cuccioletta, Sainte-Foy, Éditions de l'IQRC, 2001, p. 193-224.

VAN'T LAND, Hilligie, « La représentation du Québec et de l'Amérique dans *Le temps des Galarneau* de Jacques Godbout », dans *Roman contemporain et identité culturelle en Amérique du Nord*, sous la direction de Jaap Lintvelt, Québec, Nota bene, coll. « Littérature(s) », 1998, p. 107-123.

VI- ÉTUDES SUR LE FÉMINISME

DE BEAUVOIR, Simone, *Le deuxième sexe*, Paris, Gallimard, coll. « Idées », n° 152-153, 1949.

DUPRÉ, Louise, « La critique au féminin », dans *La recherche littéraire. Objets et méthodes*, sous la direction de Claude Duchet et Stéphane Vachon, Montréal, XYZ, coll. « Théorie et littérature », 1993, p. 379-385.

GILLIGAN, Carol, *Une si grande différence*, Paris, Flammarion, 1986, 269 p.

IRELAND, Susan, « La maternité et la modernité dans les romans de Monique LaRue », *Voix et images*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, n° 83, hiver 2003, p. 46-60.

VII- ÉTUDES SUR LA DYNAMIQUE IDENTITAIRE AU QUÉBEC

HAREL, Simon, *Le voleur de parcours : identité et cosmopolitisme dans la littérature québécoise contemporaine*, Longueuil, Le Préambule, coll. « L'univers des discours », 1989, 309 p.

LANDOWSKI, Eric, *Présences de l'autre. Essais de socio-sémiotique II*, Paris, Presses universitaires de France, 1997, 250 p.

L'HÉRAULT, Pierre, « Pour une cartographie de l'hétérogène : dérives identitaires des années 1980 », *Fictions de l'identitaire au Québec*, Montréal, XYZ, coll. « Études et documents », 1991, p. 96.

SIMON, Sherry, « Espaces incertains de la culture », dans *Fictions de l'identitaire au Québec*, Montréal, XYZ, coll. « Études et documents », 1991, p. 13-52.

VIII- DICTIONNAIRES

DE VILLERS, Marie-Éva, *Multidictionnaire de la langue française*, 4^e édition, Montréal, Éditions Québec Amérique, coll. « Langue et culture », 2003, 1542 p.

Le Petit Larousse illustré 2007, Paris, Larousse, 2007, 1952 p.

Le Petit Robert de la langue française 2006, Paris, Le Robert, 2006, 2950 p.

OFFICE QUÉBÉCOIS DE LA LANGUE FRANÇAISE, *Le grand dictionnaire terminologique*, [En ligne], Adresse URL : www.olf.gouv.qc.ca/ressources/gdt.html (Page consultée le 25 juillet 2007).

IX- AUTRES

AMOSSY, Ruth et Anne HERSCHEBERG-PIERROT, *Stéréotypes et clichés: langue, discours, société*, Paris, F. Nathan, coll. « Lettres et sciences sociales », n° 171, 1997, 128 p.

FRANCOEUR, Lucien, « L'Amérique inavouable », *Possibles*, vol. 8, n° 4, été 1984, p. 9-15.

GAUVIN, Lise, « L'âge de la prose : romans et récits des années 80 », dans *L'âge de la prose : romans et récits québécois des années 80*, sous la direction de Lise Gauvin et Franca Marcato-Falzoni, Roma/Montréal, Bulzoni/VLB éditeur, coll. « Quattro continenti », n° 10, 1992, p. 9-17.

RESCH, Yannick, « Dossier Québec », *Le français aujourd'hui*, n° 81, mars 1988, p. 71-88.

SOULET, Marc Henry, *Le silence des intellectuels : radioscopies des intellectuels québécois*, Montréal, Éditions coopératives Albert Saint-Martin, 1987, 219 p.